IMAGES



AU PROFIT DE L'ARMEE ROUGE

Une fête de bienfaisance eut lieu récemment à Londres, au cours de laquelle un concours international de beauté fut organisé, pour l'achat d'un appareil mobile de radiographie, au profit de la Croix-Rouge soviétique. Au cours des nombreuses cérémonies qui se déroulèrent, voici un tableau symbolique représentant les drapeaux soviétique et britannique tenus par deux enfants.

No. 683 — LE CAIRE (EGYPTE) — 12 OCTOBRE 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Je l'aime

J'ai dix-huit ans et j'aime un jeune homme de vingt-cinq. Celui-ci semble avoir pour moi une vive sympathie, mais ne m'a jamais parlé d'amour. Il n'est pas dans la coutume qu'une jeune fille fasse des avances à un jeune homme. Cependant, je voudrais tellement le voir venir demander ma main à mes parents... Que faire, Horatius ?

● *Que d'amour, que d'amour ! Décidément, tant que le monde sera monde, toute la vie roulera autour de ce mot magique. En ce qui vous concerne, ma chère enfant, allez trouver la sœur de ce jeune homme puisqu'elle est votre amie et dites-lui carrément : « J'aime votre frère et voudrais l'épouser ». Elle saura, croyez-moi, arranger très bien les choses. Pour mon compte, je vous adresse mes meilleurs vœux.*

Veuve anxieuse

Veuve depuis trois ans, j'ai une fille de sept ans. Un ancien ami de mon mari, homme sérieux et jouissant d'une excellente situation, me demande en mariage. Je lui ai demandé un mois de réflexion, ne voulant pas agir à la légère et craignant que ma fille ne souffre de ma nouvelle situation.

● *Je crois que vous ne devriez pas hésiter un jour de plus. Au contraire, votre mariage apporterait à votre enfant un soutien moral et un appui matériel qui ne sont ni l'un ni l'autre négligeables. Votre mariage, qui est surtout un mariage de raison, ne peut vous procurer que des avantages. Dites oui tout de suite et ayez foi dans votre destinée et celle de votre enfant.*

Ane de Buridan (Téhéran)

● *Toutes vos considérations sur la race masculine, bien que très personnelles, contiennent certainement de nombreux éléments de vérité. Mais nous ne sommes pas là pour discuter, n'est-ce pas, et nous livrer à des propos sans fin sur les rares qualités et les très nombreux défauts qui nous sont propres... En ce qui concerne votre roman, si je suis, à votre avis, le « critique intelligent et impartial » que vous cherchez, usez de moi. Je tâcherai d'être aussi impartial et intelligent que possible et vous dirai en toute sincérité si votre œuvre est appelée à connaître le succès que tout auteur escompte.*

Futur navigateur de l'air

● *Je pense que votre myopie est un empêchement absolu à la carrière d'aviateur que vous voudriez embrasser. Quant à devenir « navigateur », vous pourriez vous adresser à la « Société Misr pour l'Aviation ».*

Douce étoile du soir

Venez vite à mon secours, Horatius ! Je suis très anxieuse et je perds la tête. Tout d'abord je vais vous dire mon âge : j'ai 17 ans. Vous allez dire que je suis une petite fille ! Enfin... je connais un officier qui m'aime... mais il est froid avec moi en public. Pourtant, quand nous sommes ensemble, car nous faisons du sport, il est très tendre et dit qu'il m'adore. Croyez-vous que cela soit de l'amour ? Je suis folle de lui ! Croyez-vous qu'un homme soit plus fidèle qu'une femme ? Et comment faire pour garder à moi toujours son amour ?

● *Votre emballement, douce ou, plutôt, fougueuse étoile, est bien de votre âge. Mais ne croyez pas, par là, que je cherche à l'atténuer. Sans doute, en cet officier, avez-vous rencontré l'Idéal, avec un I majuscule. Tant mieux. Je suis sûr que, de son côté, il vous adore, malgré la réserve qu'il garde en public. « Croyez-vous qu'un homme soit plus fidèle qu'une femme ? » me demandez-vous. Hélas ! non, je ne le crois pas. Mais pourquoi vous tracasser avec de pareilles considérations ? Vous aimez, vous êtes aimée. Que demandez-vous de plus pour l'instant ?*

Jeep

● *Certainement, les enfants ne sont pas responsables des fautes de leurs parents. Si la jeune fille possède en elle-même les qualités propres à une épouse, si vous êtes certain de cela, sans juger par parti pris, si elle vous aime profondément, si vous vous sentez prêt à passer outre aux médisances, n'hésitez pas. Mais parmi les jeunes filles que vos parents vous ont présentées n'y a-t-il aucune qui ait pu vous faire oublier l'autre ?*

L'officier et moi (Bagdad)

● *Non, chère amie, vous n'avez rien fait de mal et l'attitude de cet officier avec vous n'a rien de bien répréhensible. Vous pourrez toujours garder avec lui la même façon d'être. Puisque vos parents sont d'accord pour que vous sortiez ensemble, je ne vois aucun mal à ce que vous continuiez à être liée d'une saine camaraderie. Vous l'aimez d'une façon fraternelle, me dites-vous, mais bien souvent ce sentiment fait place à un autre plus tendre, plus fort et, dans votre cas, cela pourrait très bien finir par un mariage...*

Timide tout en voulant faire du bien

● *Pourquoi, cher ami, tant vous tracasser pour autrui ? Votre camarade est assez grand pour savoir ce qu'il a à faire et je comprends très bien que la jeune fille, auprès de laquelle vous faites figure de cerbère, vous ait fait une remarque désobligeante. En ce qui concerne votre timidité, elle n'est guérissable que par l'autosuggestion. Ne craignez pas de prendre part à une conversation, même si vous n'êtes entouré que d'éléments féminins. N'importe quel sujet pourrait les intéresser. Faites valoir autant que possible vos qualités de bon causeur et d'homme d'esprit.*

Une lectrice d' « Images »

● *Vos parents sont certes d'une sévérité exagérée, mais des parents sont des parents et il est de votre devoir de vous plier à leur volonté. Ne croyez-vous pas arriver à les convaincre par la douceur ? Au lieu de vous rebuter et d'adopter envers eux une attitude hostile, ne pensez-vous pas pouvoir les persuader en usant avec eux de plus de docilité ? Je ne vois personnellement aucun mal à se présenter devant un médecin pour être admise dans le corps des A.T.S. Mais encore vous aurait-il fallu prendre leur permission. Quoi qu'il en soit, faites intercéder des personnes amies. Votre projet est, après tout, fort louable et mériterait, au contraire, d'être encouragé.*

E.M.

● *J'admets que votre existence à la maison ne doit pas être très agréable. Pourquoi, du moment que vous avez obtenu un diplôme de coupe, ne vous livrez-vous pas à un métier qui pourrait vous assurer une certaine indépendance matérielle et vous permettrait de passer la plus grande partie de la journée en dehors de l'atmosphère familiale ?*

Désespérée

● *Que voulez-vous, petite amie ? Vos parents ont sans doute des raisons sérieuses pour s'opposer à votre mariage. Vous êtes, au surplus, bien jeune pour prendre une décision par vous-même.*

Impatiente

● *Mais oui, ardente enfant, avouez vous-même votre amour à votre cousin, trop timide pour le faire lui-même. Les femmes ont souvent tout à gagner en prenant elles-mêmes des initiatives.*

Jeune comptable

● *Je ne crois pas qu'il existe en Egypte de faculté octroyant un diplôme des Hautes Etudes commerciales en français. Mais à la faculté de commerce égyptienne, vous pouvez obtenir ce diplôme en arabe.*

J.N.

● *La meilleure façon d'apprendre la danse est de trouver une partenaire, experte en la matière, qui aura la patience de supporter vos faux pas et de vous inculquer le rythme, élément indispensable pour un danseur. Si vous en manquez, renoncez une bonne fois pour toutes à la danse.*

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

L'inflation

ENNEMI PUBLIC

Le président Roosevelt vient d'apposer sa signature sur le texte de loi, passé par le Congrès américain, en vue de combattre l'inflation par tous les moyens.

Le phénomène économique qu'on appelle inflation, et qui se manifeste le plus souvent à la faveur d'une guerre, a pour cause une augmentation considérable de la quantité d'argent en circulation ou de valeurs tenant lieu et place de l'argent, comme par exemple les crédits bancaires, dans un pays déterminé. Aux Etats-Unis, par exemple, où les transactions se font en grande partie par chèques et par crédits de banque, le principal véhicule d'inflation n'est pas l'émission illimitée de billets de banque, mais plutôt l'augmentation des valeurs mises en dépôt.

Le résultat inévitable de l'inflation est une augmentation considérable des prix et des salaires. Finalement, tout le monde se rend compte que le contrôle du coût de la vie et des salaires n'est qu'une mesure de pis aller en cas d'inflation.

Quelles sont les personnes touchées directement par l'inflation ? En premier lieu, il faut ranger les créditeurs de toutes catégories. Plus les prix montent et plus la puissance d'achat du montant dû, en principal et en intérêts, diminue. Par « créditeurs », il ne faut pas seulement désigner les hommes d'affaires ou les financiers. N'importe quel particulier est un créditeur : celui qui a de l'argent à recevoir ; celui qui a un compte en banque ; celui qui a déposé le montant de ses économies dans une caisse d'épargne ; celui qui a droit à une pension ; celui qui possède des titres ; celui qui a souscrit à une police d'assurance, etc.

Tous ces créanciers en puissance encaisseront les montants qui leur sont dûs ; mais chaque livre ou dollar qu'ils toucheront leur permettra d'acheter moins de nourriture, moins de vêtements que par le passé.

Les principaux méfaits de l'inflation résultent du fait que la hausse des prix et des salaires s'effectue par soubresauts irréguliers et dans des proportions différentes. Par exemple les appointements des instituteurs, les honoraires des médecins augmentent à une cadence très lente par rapport aux prix de la nourriture, des loyers, des vêtements, etc. Il en résulte un déséquilibre, facteur de désordre dangereux.

Y a-t-il moyen d'échapper aux conséquences de l'inflation ? Que pourrait-on faire pour éviter que l'argent déposé en banque ne diminue tous les jours un peu plus, sans avoir été employé dans une entreprise quelconque ? La seule solution logique serait d'investir immédiatement cet argent en biens, marchandises ou valeurs dont les prix suivront le mouvement inflationnaire. Mais les gouvernements n'entendent pas permettre de pareilles spéculations qui ne favoriseraient qu'une minorité de gens.

Aujourd'hui on essaye de parer au danger de l'inflation en maintenant la quantité totale d'argent émis et de valeurs en dépôt à un niveau raisonnable, et en ayant recours, pour faire face aux dépenses extraordinaires, à une série de taxes et d'emprunts. Le public a une tendance particulière à protester contre toute augmentation d'impôt, qu'il appelle volontiers inflation. Il en est de même pour ce qui concerne les emprunts de guerre. Mais ces expédients, pour autant qu'ils causent quelques désagréments à la masse, sont loin de provoquer des désordres aussi graves que ceux qui résultent d'une augmentation à outrance de la circulation fiduciaire.

Le Caucase

CHAMP DE BATAILLE LIMITÉ

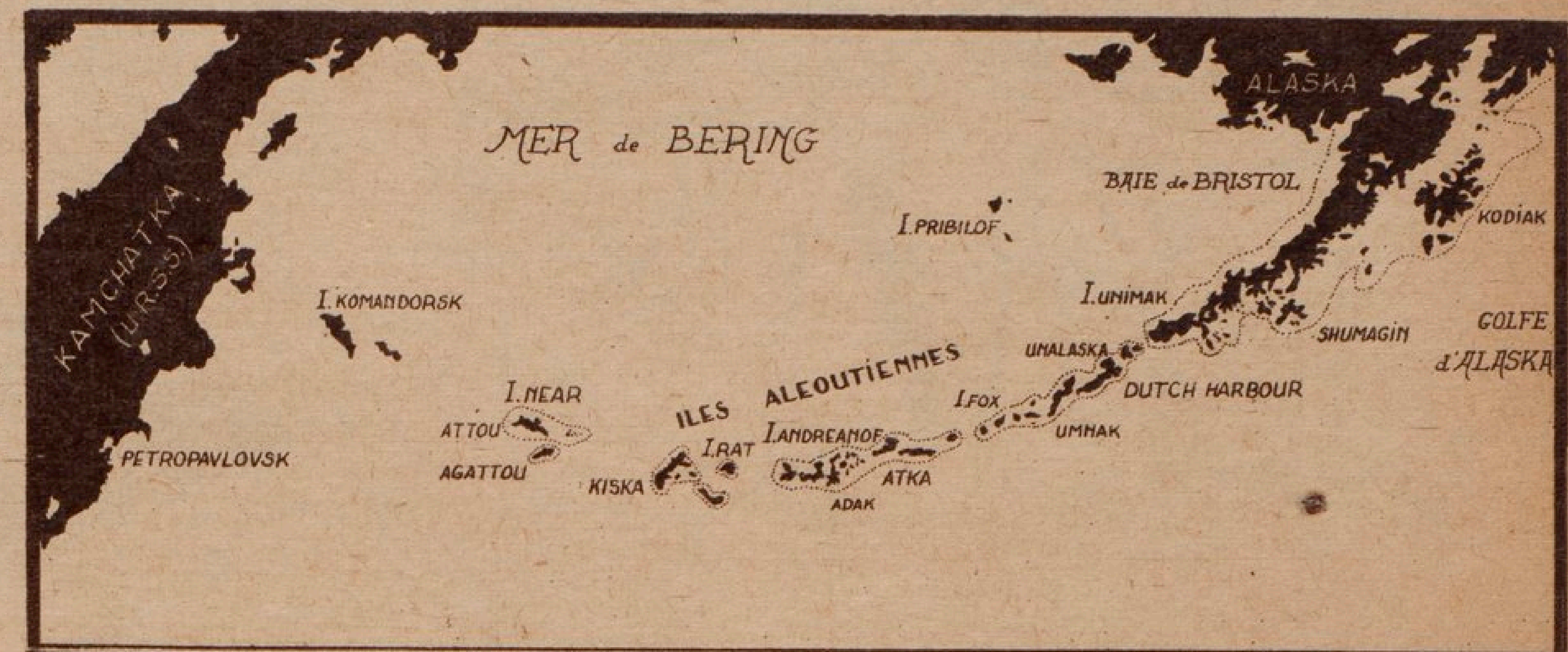
Dans la lutte qu'elle entreprend contre l'armée allemande, quels sont les atouts de l'armée russe ? Son héroïsme, son armement moderne, sa valeur combattive et l'immensité de la Russie. L'espace n'est pas en lui-même un facteur de résistance : il devient pourtant un facteur militaire quand les défenseurs du sol savent y déployer leur effort.

Le Caucase est un champ de bataille limité. Le Reich n'y trouve qu'un seul objectif principal : les pétroles de Bakou. Les régions pétrolifères de Maïkop et de Grosnyi n'ont, toute proportion gardée, qu'une importance secondaire. Mais Bakou est situé à l'extrémité sud-ouest du Caucase, en bordure de la frontière iranienne. D'un point de vue militaire, on ne peut pas tenir Rostov comme une voie d'accès vers Bakou. A vol d'oiseau, plus de 700 milles séparent l'une et l'autre villes. Il n'y a que les avions, aussi bien, qui puissent parler de vol d'oiseau. En réalité, c'est le Caucase tout entier qui se dresse entre Rostov et Bakou : le Caucase dont les montagnes sont plus hautes que les Alpes.

Il existe bien une route militaire qui part de Bakou. Elle a plus de 1.000 milles de long. Les sommets du Caucase sont infranchissables, et quelqu'un a fait cette expressive réflexion que le Caucase est aux Alpes ce que la jungle est à Hyde Park. Aucun chemin de fer ne traverse le massif du Caucase lui-même. Une seule voie ferrée, dirigée du Nord au Sud, relie le Caucase méridional à Bakou : encore suit-elle la côte, presque à ras de sol, au bord de la mer Caspienne. Elle passe par un corridor que les défenseurs éventuels de la région, installés dans la montagne, tiendraient sous leur contrôle absolu.

Quant aux deux chemins de montagne qui franchissent le Caucase, ils sont impraticables aux armées modernes, chargées d'un lourd équipement. Ils sont à des altitudes qui varient de 5 à 8.000 pieds. Par ailleurs, à la différence des élévations balkaniques facilement contournables, les escarpements du Caucase constituent par eux-mêmes des obstacles militaires. Ils offrent une infinité de forteresses naturelles, de points retranchés, de défilés et de gorges que l'armée russe utiliserait avec sa parfaite connaissance des lieux et, aussi, son expérience de la guerre dans ces conditions.

Car — il ne faut pas l'oublier — les Russes ont derrière eux un entraînement de cent cinquante ans dans le Caucase, où ils se sont battus longtemps au cours de leur histoire. Pour conquérir la région, ils avaient mis soixante-quatre ans.



L'OFFENSIVE AMERICAINE SUR LES ILES ALEOUTIENNES

Les troupes américaines poursuivent leur offensive dans le Pacifique. Après avoir occupé les îles Ahdreanof, dans les îles Aléoutiennes, qui constituent une tête de pont des plus importantes pour un assaut final, l'aviation américaine ne laisse aucun répit à la flotte japonaise dans les alentours de Kiska. Aux dernières nouvelles on apprend que les Nippons auraient évacué les îles Agatou et Attou, mais on suppose que ceci préparerait une attaque massive des Japonais, en partant de Kiska, contre la chaîne des Aléoutiennes.

Le roi Christian

EST AIMÉ DE SES SUJETS



Le sort du Danemark paraît être mis en jeu par la réponse que le roi Christian vient de faire aux félicitations de M. Hitler. Dans les milieux scandinaves pourtant, disent les télégrammes, on fait observer que le message royal a été rédigé conformément au protocole danois. S'il en est ainsi, on reconnaîtra que le formulaire du protocole danois n'est pas précisément riche...

Il aurait pu se réfugier en Suède, par exemple, ce roi Christian dont le laconisme épistolaire risque d'entraîner de si graves conséquences politiques. Il a préféré rester dans son pays et partager avec son peuple la vie qu'il mène dans un monde en guerre. Haakon de Norvège — qui est son frère, on le sait — aura tout de même eu le beau rôle. Un rôle plus spectaculaire, en tout cas. Mais le monarque danois a réalisé dès le premier instant tout ce que son royaume gagnerait à sa présence sur le territoire national. Que le roi soit resté à Copenhague, c'est pour ses compatriotes un gage de salut et un immédiat réconfort. Quelles que soient les restrictions que l'occupation militaire apporte à sa liberté de mouvement, il demeure à son poste un chef d'Etat, et un exemple pour les siens. Comme naguère, il se promène tous les matins à cheval dans les rues de sa capitale. Nous avons sous les yeux une photographie qui le représente le jour de son soixante-dixième anniversaire, le 26 novembre 1940. Une foule joyeuse l'escorte. On ne voit pas un seul agent — du moins en uniforme. Quotidiennement le roi passe ainsi, parmi ses bons et loyaux sujets. Il n'y manqua même pas le lendemain de l'entrée au Danemark des troupes allemandes. Comme d'habitude, ce jour-là le roi avait le sourire, saluait tout le monde et répondait à chacun.

Qu'il ait récolté le bénéfice de sa décision de ne pas partir, cela est évident. L'amour dont il est entouré par son peuple le prouve suffisamment. Ce que l'on sait moins, c'est le prestige et l'autorité dont il jouit auprès du gouvernement allemand lui-même. En juin 1941, par exemple, le Reich désirait un changement de ministère. Le roi Christian fit savoir à Berlin qu'il ne maintiendrait au pouvoir qu'un cabinet appuyé par la majorité de l'opinion publique. Celui qui était alors en exercice avait toute la confiance de la nation.

L'Empire germanique

SERA-T-IL RESSUSCITÉ ?

Qu'était autrefois le Saint-Empire romain germanique que M. Hitler, à en croire les dépêches, voudrait ressusciter en Europe ? Son histoire, qui a été longue, est ancienne.

L'Empire romain, qui n'avait constitué qu'un seul Etat jusqu'en 364, se partagea, on le sait, entre deux empereurs : celui d'Orient et celui d'Occident. Si le premier se maintint jusqu'en 1453, le second ne dura que jusqu'en 476, année où fut déposé le dernier empereur Romulus Angustule. Cependant la dignité impériale fut relevée en Occident au profit de Charlemagne qui fut couronné en l'an 800 par le pape Léon III. Après lui, le titre passa à son fils unique Louis le Débonnaire. Les fils de ce dernier s'étant eux-mêmes partagé l'héritage de leur père, la couronne d'Empereur revint à d'autres souverains carolingiens — ceux généralement qui régnèrent sur les pays germaniques. Quand la dynastie de Charlemagne s'éteignit en Allemagne (911), la dignité royale passa successivement à diverses maisons princières, et à partir du moment où Othon le Grand, de la maison de Saxe, fut couronné empereur par le pape Jean XIII, la dignité impériale revint également à ces souverains allemands.

Si bien que l'on finit par considérer que le prince qui était élu roi en Allemagne devenait du même coup empereur désigné. C'est de là que sont venues les expressions courantes d'Empereur et d'Empire d'Allemagne. Officiellement on disait « le Saint-Empire Romain » et « l'Empereur » (sans autre spécification), comme si ce dernier eût été effectivement le successeur des anciens empereurs romains. Théoriquement au moins, l'Empereur était considéré comme le chef suprême de la Chrétienté et il avait la préséance sur les simples rois. En Allemagne — au contraire — la royauté finit par devenir élective. Le droit d'élire le roi et « ipso facto » l'empereur fut accaparé très vite par les grands feudataires. Ainsi désigné, le souverain gouvernait son empire avec le concours de la Diète, dont certaines assemblées sont demeurées célèbres.

C'est un Français, Charlemagne, qui fonda le premier empire romain germanique. C'est un autre qui y mit fin, dix-huit siècles plus tard : Napoléon. En 1806, après Iéna, Napoléon contraignit François II d'Autriche à renoncer à son titre d'empereur d'Allemagne, supprima l'Empire qu'il remplaça par la Confédération du Rhin. François II prit alors le titre d'Empereur d'Autriche.

L'Empire romain germanique n'a été puissant et redoutable qu'entre les mains des Habsbourg. Quand les rois de France parlaient « d'abattre la maison d'Autriche », ils savaient ce qu'ils voulaient. Quand Louis XIV installait les Bourbons en Espagne en y intronisant son petit-fils, il en chassait jusqu'au souvenir de Charles-Quint. Sous les Habsbourg, la péninsule italienne, l'Espagne et les Pays-Bas, pour ne parler que de l'Europe occidentale, ont été terres d'Empire. Mais ce ne fut jamais le cas de la Norvège.

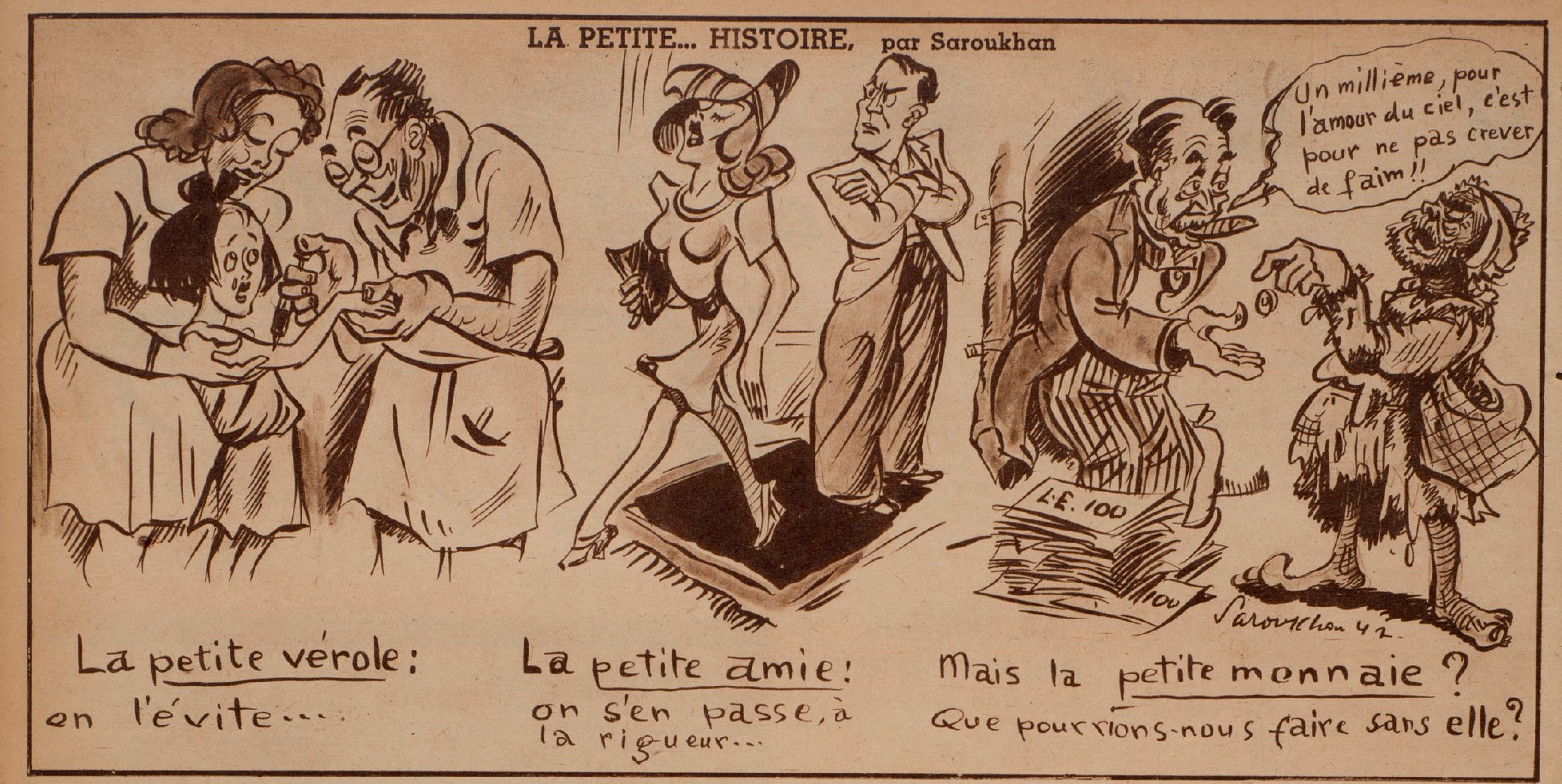
Sous le IIIe Reich, ce pays entrera-t-il dans le Saint-Empire romain germanique ressuscité ?



DES MUNITIONS ENNEMIES SAUTENT...

Après la retraite des forces ennemies, sur le front d'El Alamein, une quantité de munitions fut laissée sur place par les armées adverses. Quand elles ne peuvent servir aux troupes britanniques, celles-ci les font sauter sur place. Des explosifs sont placés sur les engins qui éclateront tout à l'heure au milieu d'une forte détonation.

LA PETITE... HISTOIRE, par Saroukhan



Tension

ENTRE L'ÉQUATEUR ET LE PÉROU

L'apparition d'une canonnière dans les eaux équatoriennes remettra-t-elle en question le conflit qui couve depuis longtemps entre le Pérou et l'Equateur ? On a parlé cette semaine d'une tension qui se manifeste dans les rapports entre les deux pays. Dans un monde tout entier en guerre, ce ne sont pas les querelles de famille que se livrent deux républiques sud-américaines qui risquent de retenir l'intérêt. Mais il est clair, d'autre part, qu'une déclaration d'hostilités inter-américaines ne laisserait pas indifférente, dans les circonstances actuelles, la puissance qui s'est chargée de faire régner l'ordre dans l'hémisphère : les Etats-Unis.

Il n'y a rien de nouveau dans cette affaire qui remonte à 1829. Derrière les Andes s'étend un vaste territoire de 50.000 milles carrés, pris entre les bras des fleuves Napo et Maranon. Depuis le siècle dernier, cette région est revendiquée par l'un et l'autre compétiteurs qui, suivant qu'ils sont plus ou moins forts, imposent pour un temps leur manière de voir à l'adversaire. Le Pérou cependant, qui s'est développé et se sent plus à même d'agir, a non seulement peuplé la contrée, mais voudrait encore réduire la place de l'Equateur jusqu'à l'élimination complète de ce dernier pays. On a fait à Lima toutes sortes d'avances et de projets, depuis la solution radicale du problème jusqu'au compromis provisoire du «modus vivendi». L'Equateur semble animé du sincère désir de s'arranger. Il n'est qu'une façon de s'entendre, réplique le Pérou : céder.

Tel est le fond du débat.

L'été dernier — entre mai et juillet 1941 — la crise avait atteint son point culminant. Un incident de frontière avait éclaté à Chacras, bombardé sans provocation par les Péruviens, disent les Equatoriens. Face aux 8.000 hommes alignés contre lui, l'Equateur mobilisa immédiatement ses maigres effectifs. Le Brésil, l'Argentine et les Etats-Unis conjuguèrent leurs efforts en vue d'une médiation. Ces puissances proposaient un retrait préalable des troupes adverses à quinze kilomètres de leurs frontières respectives. Les batailles n'en continuèrent pas moins (sur la Zarumilla, 18 juillet) quand la situation qui, du point de vue militaire, était déjà grave se compliqua du point de vue diplomatique. L'Equateur accusa le Japon d'avoir envoyé 3.000 hommes de renfort au Pérou. C'était un grief légèrement articulé. Le Japon a une colonie très nombreuse au Pérou et dont des centaines de membres ont acquis la nationalité péruvienne. Ce sont ces naturalisés qui servaient dans les rangs de leur nouvelle patrie. L'Equateur dut faire des excuses...

> **Le moral ressemble aux vitamines. On ne peut pas le voir. On ne peut pas le toucher. Il n'a pas de goût. Et pourtant, si l'on en manque, on est condamné.**
>
> **(Jan Struther)**
>
> **La femme. — Ah ! si nous pouvions tomber dans ses bras sans tomber entre ses mains !**
>
> **(Ambrose Bierce)**



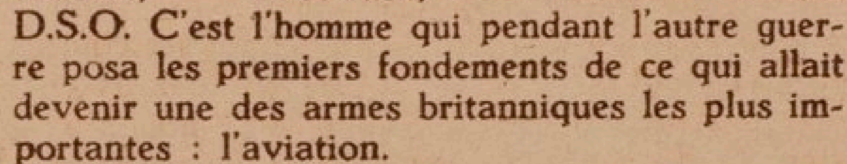
LORD GORT A BICYCLETTE

Gouverneur et commandant en chef de la forteresse de Malte, Lord Gort se plie aux circonstances actuelles. Pour se rendre à son quartier général de La Valette, il emploie une bicyclette comme moyen de locomotion, l'essence étant conservée pour des besoins plus urgents.

Lord Trenchard

PÈRE DE LA R.A.F.

Le « père de la R.A.F. » vient d'arriver dans le Moyen-Orient. C'est un homme robuste, solidement charpenté, au physique et au moral. Il a une carrure d'athlète et une voix tellement forte qu'il a depuis longtemps un surnom : « Boom-Boom », c'est Lord Trenchard, maréchal de la Royal Air Force, G.C.B., G.C.V.O., D.S.O. C'est l'homme qui pendant l'autre guerre posa les premiers fondements de ce qui allait devenir une des armes britanniques les plus importantes : l'aviation.



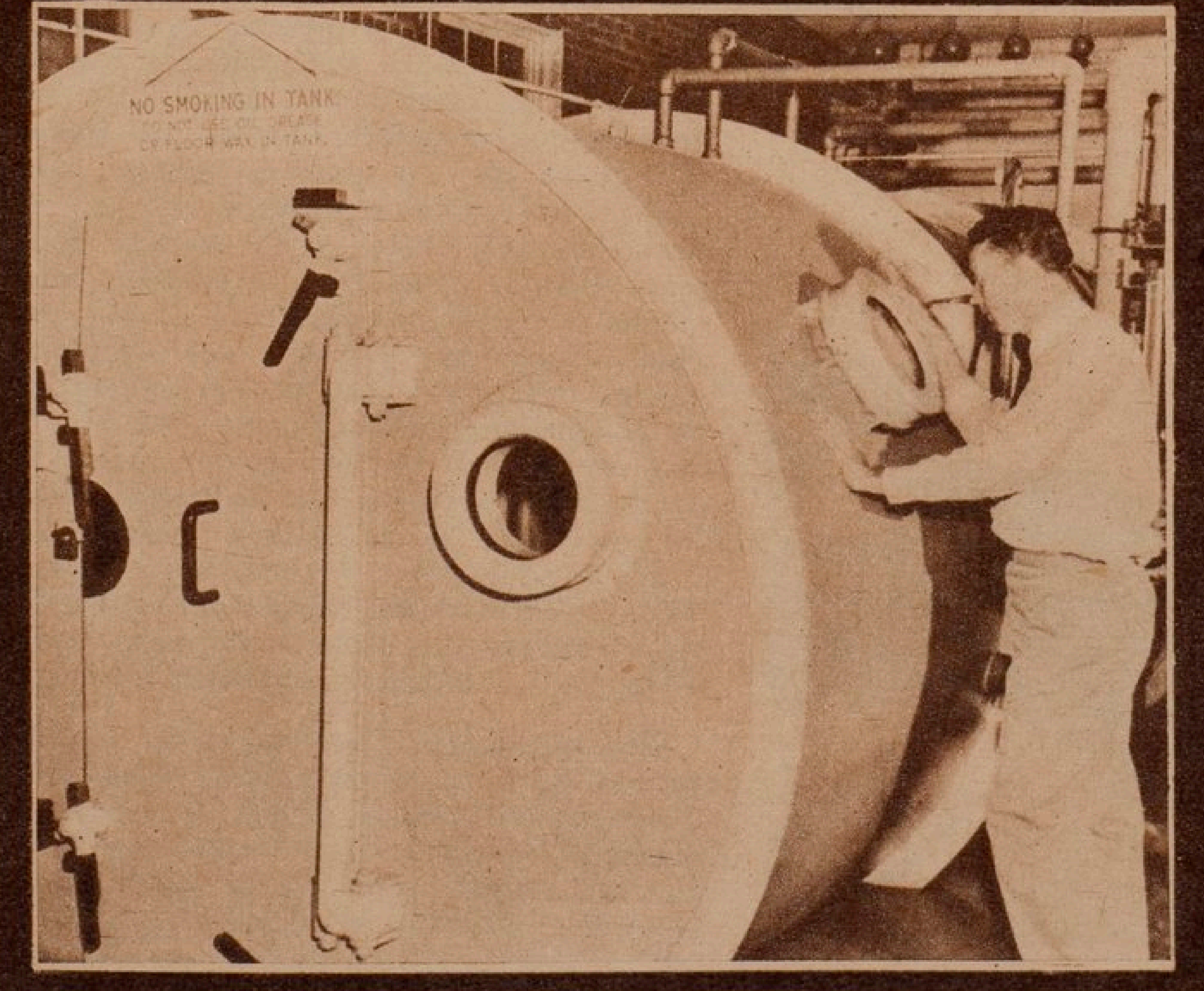
Dès les premiers jours, en effet, Trenchard, qui était alors un jeune officier, se passionna pour les affaires de l'air. Il fut instructeur au centre d'enseignement qui se fonda alors pour la formation des pilotes de guerre. Quand la guerre éclata, il fut envoyé en France à la tête de la première escadrille à Saint-Omer. Ce n'était pas encore une aviation très développée, celle de ce temps-là. Promu chef des forces aériennes, en 1915, on le chargea de faire quelque chose, écrit Sir Walter Raleigh dans son histoire de la Grande Guerre, de ce qui, à l'époque, n'était rien. Qu'il y ait réussi, sa présence dans le Moyen-Orient en est le plus éclatant témoignage. Il voyait déjà loin. « Nous travaillions pour quinze ans plus tard, raconte un de ses collaborateurs, aujourd'hui responsable lui-même d'un très important secteur, mais Trenchard (il avait été nommé chef d'état-major dans un département nouveau : le ministère de l'Air) mettait sur pied une organisation qui devait fonctionner pendant trente ans encore. Il se rendait compte, aussi bien, que l'arme aérienne deviendrait un facteur décisif de la puissance militaire et que l'avenir lui appartenait. »

Cet homme qui est une manière de précurseur fut naturellement en butte à toutes sortes de difficultés. Elles venaient de ceux qui considéraient encore l'aviation comme un joli sport autant que de ceux qui, immédiatement après la guerre, prêchaient un splendide désarmement. Il triompha de tous ses adversaires. Pour présenter et faire admettre son projet d'organisation permanente de la R.A.F., il avait trouvé dès 1919 un homme qui savait déjà convaincre le Parlement : c'était Winston Churchill, alors secrétaire d'Etat commun pour la Guerre et l'Aéronautique.

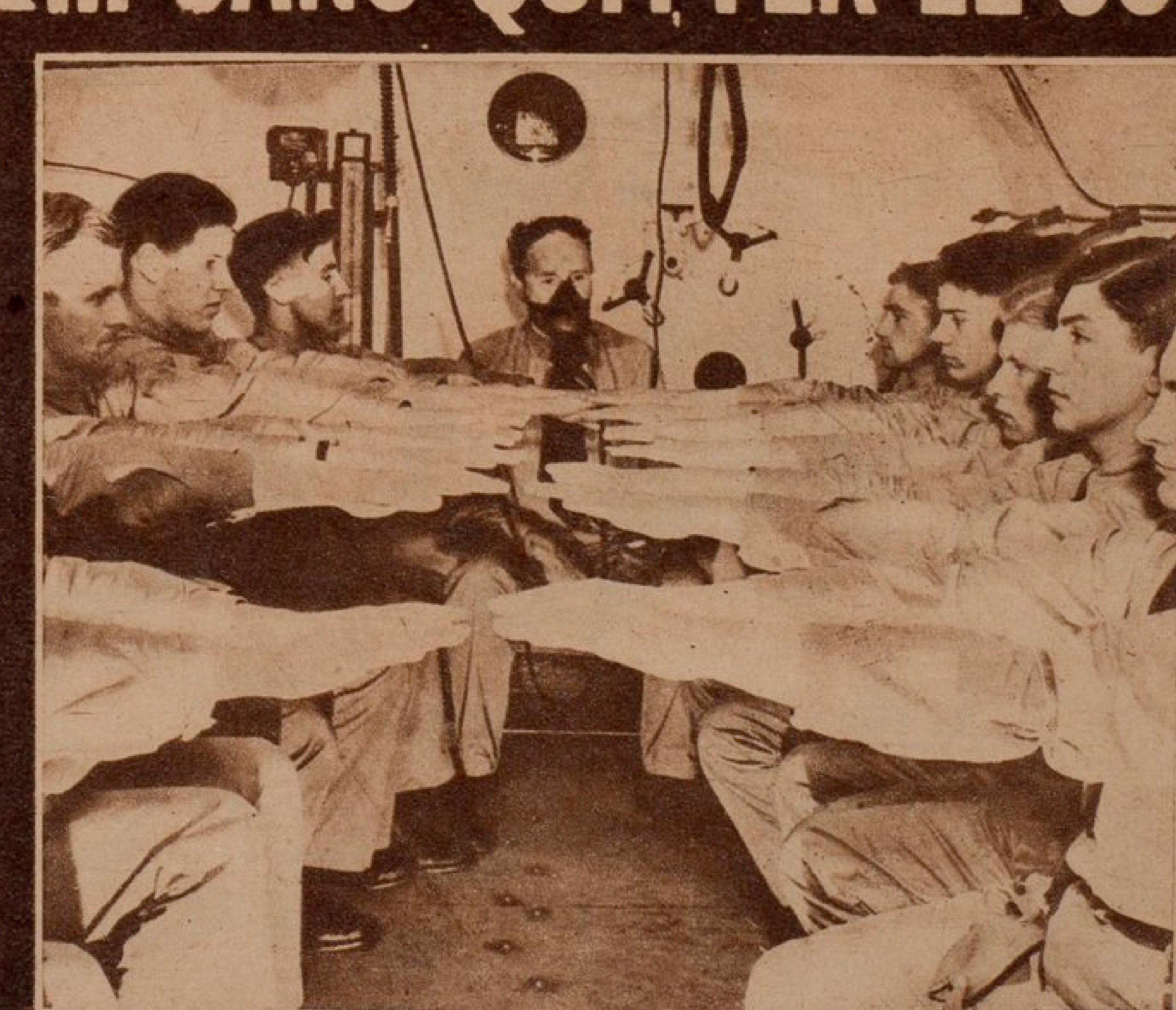
Lord Trenchard était venu en Egypte en 1921. Et son passage y avait marqué une date pour les communications impériales. C'est lui qui organisa la liaison aérienne régulière entre Londres, Le Caire, Bagdad et le golfe Persique. Le courrier mettait plusieurs semaines à parvenir de Bagdad au Caire. Il lui faut aujourd'hui cinq heures.

> **Dans la famille Roosevelt, nous avons des théories bien définies au sujet de la façon d'élever les enfants. Nous leur imposons une stricte discipline jusqu'à l'âge de quatorze ans ; ensuite nous considérons que notre tâche est terminée. Nous les traitons comme des adultes. Si les parents ne sont pas capables d'inculquer leur éducation pendant quatorze ans, il est à prévoir qu'ils ne pourront pas non plus le faire en vingt ou trente ans.**
>
> **(Mme Theodore Roosevelt)**

35.000 PIEDS D'ALTITUDE... SANS QUITTER LE SOL



C'est dans cette chambre hermétiquement close que, sous la surveillance d'un officier instructeur, les élèves-pilotes sont initiés aux vols à haute altitude.



18.000 pieds de hauteur ont déjà été atteints. Peu habitués à une aussi forte diminution d'oxygène, les élèves doivent tendre les bras en avant pour éviter un engourdissement des membres.

La Volga

« NOURRICE DU PAYS »

Les Russes, qui ont pour leur grand fleuve un véritable culte, l'appellent couramment « la nourrice du pays ». C'est que la Volga n'est pas seulement un fleuve dispensateur de bien-être. Elle est aussi la principale artère de transport fluvial. Elle est la barrière qui sépare l'Europe de l'Asie. C'est de l'autre côté de la Volga, c'est-à-dire de l'Est, que sont venues les peuplades qui devaient fonder la Russie moderne en se fondant elles-mêmes en une seule nation.

C'est le fleuve le plus long de l'Europe et l'un des plus longs du monde. On peut évaluer son cours total, depuis sa naissance dans le Valdaï jusqu'à son embouchure sur la mer Caspienne, à 3.400 kilomètres.

Plusieurs des villes citées dans les communiqués, depuis le début de la guerre en Russie, sont situées sur la Volga, car ce fleuve suit un cours qui coupe la Russie d'Europe en deux, du Nord-Ouest au Sud-Est.

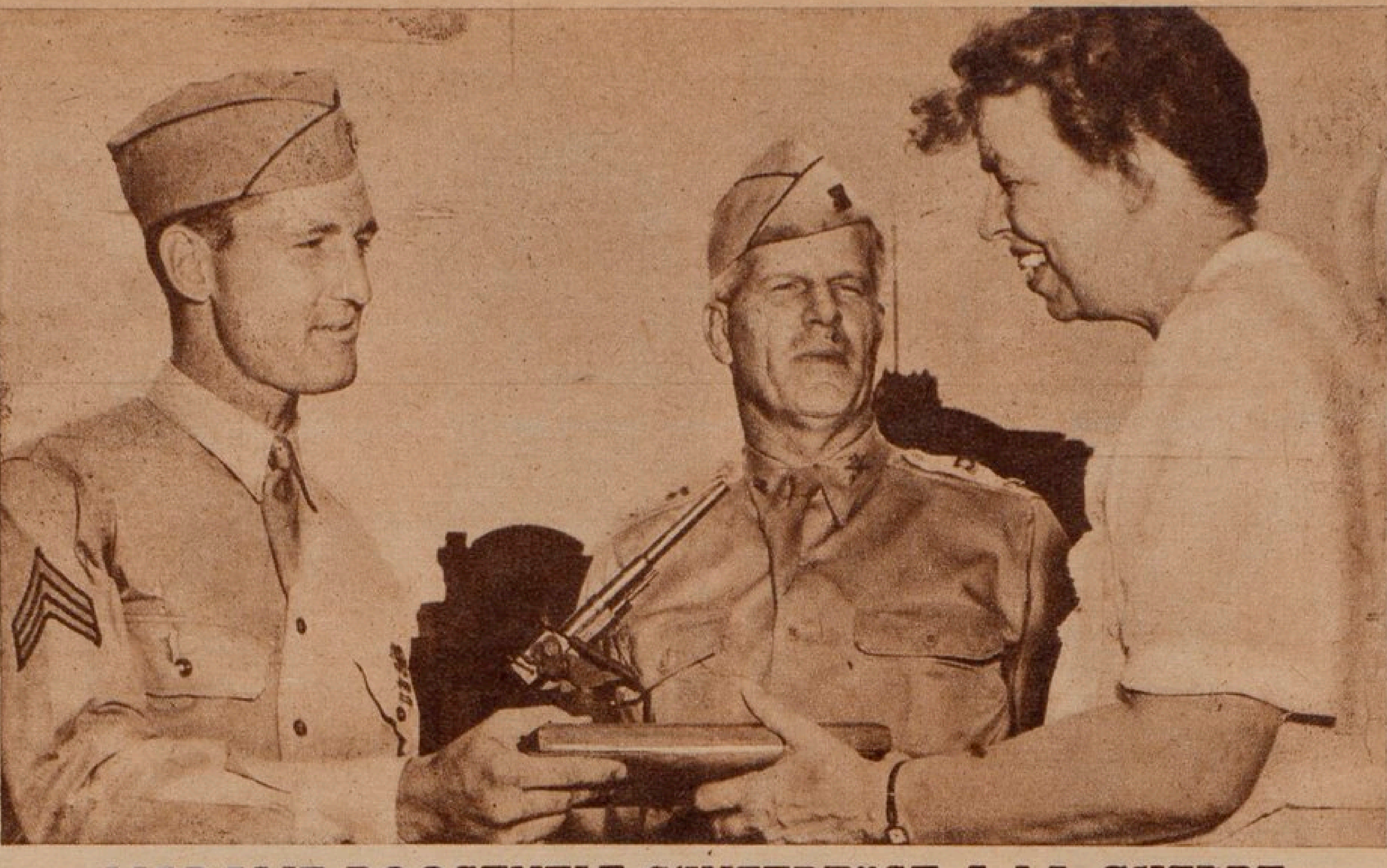
Sa source est à 249 mètres d'altitude. Il reçoit plusieurs rivières et traverse de nombreux lacs et marais. La ville située à l'extrême partie ouest du fleuve et qui fut la première citée durant la guerre est Kalinin. Le fleuve fait une courbe derrière Moscou et l'entoure d'un demi-cercle. C'est sur cette partie du fleuve que sont situées les villes de Rybinsk, Yaroslaw, Kostroma, Kazan, Nijni-Novgorod, et plus au sud Stalingrad, et enfin, dans le delta de la Volga, Astrakhan.

Plus il se rapproche de la mer et plus le fleuve s'élargit, devient plus profond et la navigation s'y intensifie considérablement. Une bonne partie des transports de toutes sortes, dans la partie de la Russie traversée par la Volga, se fait par voie fluviale. Les bateliers de la Volga sont parmi les meilleurs du monde. Le delta de la Volga est très large et l'un des plus beaux. C'est au milieu des embranchements qui forment ce delta que s'élève la ville d'Astrakhan, sur la Caspienne, qui est, pour ainsi dire, séparée de la terre ferme. Elle compte 200.000 habitants et ses fourrures lui valent une réputation mondiale.



Jadis, la Volga était traversée sans cesse par les caravanes des exilés déportés en Sibérie. Au début de la révolution, elle assista au passage de la famille impériale qui s'en allait vers sa fin. Simultanément, et en sens inverse, les bannis de la Sibérie traversaient le fleuve de l'Est à l'Ouest, revenant dans leurs foyers.

Maintenant, les Russes, unis et groupés autour d'un même chef et pour un même idéal, se servent de la Volga comme un bastion et comme une artère pour le transport du matériel pour la défense de la Russie impérissable.



MADAME ROOSEVELT S'INTERESSE A LA GUERRE

Malgré ses nombreuses occupations, Mme Roosevelt s'intéresse aussi aux problèmes militaires. La voici recevant d'un jeune sergent américain le modèle d'un nouveau canon anti-aérien.

Damas et Médine

SERONT-ELLES DE NOUVEAU RELIÉES ?

Il y a six jours, des délégués syriens et séoudites se sont rencontrés à Amman, en Transjordanie, pour étudier la nouvelle route continentale que suivront cette année les pèlerins arabes pour se rendre aux Lieux Saints de l'Islam, et pour examiner encore une fois la possibilité de restaurer la voie ferrée du Hedjaz.

On sait, en effet, que les circonstances nées de la guerre ont conduit les autorités de Syrie, de Palestine, de Transjordanie et d'Irak à diriger leurs pèlerins par la voie traditionnelle du désert. On revient aux caravanes, mais les caravanes sont modernisées, depuis que les automobiles sillonnent les pistes sur le sable. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Jusqu'en 1914, en effet, il existait un chemin de fer du Hedjaz qui, reliant Damas à Médine sur un parcours de 1.500 kilomètres, canalisait entre les deux pays le mouvement des voyageurs et des marchandise. Toute la presqu'île Arabique et l'Asie Mineure étaient alors provinces ottomanes. Or cette voie ferrée était d'une importance stratégique évidente pour les Turcs. Quand la révolte fut déclarée par le roi Hussein, le premier soin des Arabes en rébellion contre la Porte fut de détruire le système ferroviaire qui était comme l'épine dorsale de la domination sur leurs territoires.

Le chemin de fer du Hedjaz était avant tout une ligne militaire. A son point de départ comme à son point terminus, l'Empire ottoman avait établi des bases. Damas commandait non seulement la Syrie, mais également la Palestine et l'Irak occidental. C'est de Médine que relevait tout le sud de la presqu'île. Aux gares intermédiaires, des blockhaus avaient été édifiés...

Pour reconstruire la voie, bien des difficultés ont surgi après la guerre. Celles de l'ordre politique paraissent les plus sérieuses. Quatre Etats se partagent actuellement les tronçons du chemin de fer : Arabie Séoudite, Transjordanie, Palestine et Syrie. Malgré de nombreux congrès et échanges de vues, ces pays n'ont jamais pu réaliser entre eux l'accord indispensable à l'exécution des travaux. Cette réfection, par ailleurs, exigeait — second ordre de difficulté — un investissement considérable de capitaux. Si bien qu'on préféra alors s'en tenir pour gagner les Lieux Saints à la voie maritime ou caravanière.

Les pourparlers qui se déroulent aujourd'hui amèneront-ils une nouvelle décision ? Nous ne tarderons pas à le savoir.



REUNION...

Héritier du trône de Norvège, le prince Olaf, qui se trouve à Londres depuis la chute de son pays, a eu le bonheur récemment de voir sa femme le rejoindre dans la capitale britannique. Celle-ci, la princesse Marthe, s'était réfugiée avec ses enfants en Amérique, mais elle a rejoint la Grande-Bretagne à l'occasion des cérémonies qui se sont déroulées à Londres à l'occasion de l'anniversaire du roi Haakon.

Comment on élit

UN PATRIARCHE COPTE

L'élection du successeur de l'Amba Joannès au siège patriarcal de Saint Marc est un événement dont l'importance politique est considérable. L'Eglise copte-orthodoxe étend en effet sa juridiction bien en dehors des frontières égyptiennes, puisque c'est d'elle que relève en premier lieu l'évêque d'Addis-Abéba, en quelque sorte primat d'Ethiopie. Il nous a paru intéressant, dans ces conditions, de jeter un coup d'œil sur les règlements qui concernent le choix du patriarche.

Suivant les usages en vigueur, le vicaire patriarcal a été désigné, dans les sept jours qui ont suivi la mort de l'Amba Joannès, par le Synode ecclésiastique et le « Méglis Milli » de la Communauté. C'est Mgr Jossap, l'actuel intérimaire ainsi élu, qui présidera lui-même un comité chargé de dresser la liste définitive des candidats au siège patriarcal. Quelle est la composition de ce Comité ? Il est formé par sept membres du clergé nommés par le Synode ecclésiastique et par les douze membres du « Méglis Milli ». Les candidatures doivent être appuyées des signatures de sept évêques, ou prieurs de couvents, et des signatures de cinquante électeurs. Elles doivent être présentées dans les deux mois qui suivent la vacance du siège. Passé ce délai, aucun nouveau candidat ne peut se présenter. La liste est close : elle devra comprendre trois candidats au moins et sept candidats au plus.

L'élection se fait au scrutin secret.

L'assemblée qui s'y livre est vaste et de composition diverse. Y sont admis : les évêques, les prieurs, les supérieurs des couvents, leurs adjoints, leurs trésoriers et leurs substituts dans les villes et villages, ainsi que douze prêtres du clergé du Caire. La Communauté est de son côté largement représentée : ministres, anciens ministres, parlementaires, membres du « Méglis Milli », membres des conseils régionaux, les magistrats, fonctionnaires et tous autres Coptes ayant un traitement ou des revenus supérieurs à 400 livres par an ; les avocats, les médecins, les ingénieurs, les professeurs, et d'une manière générale tous les détenteurs de diplômes d'études universitaires âgés de 35 ans ou plus ; de même quiconque paie plus de cent livres d'impôts ; les journalistes, enfin : les directeurs de journaux sont électeurs d'office, mais les rédacteurs doivent avoir au moins dix ans de métier et plus de quarante ans d'âge.

Et, condition générale, pour être admis dans le corps électoral : être premièrement Egyptien, secondement Copte-orthodoxe, troisièmement de bonnes vie et mœurs.

STATISTIQUES

Si l'industrie aéronautique américaine parvient à remplir son programme de 60.000 avions construits jusqu'à fin 1942, elle aura débité une quantité d'appareils égale à la moitié de la production totale, échelonnée sur 38 ans, depuis la date mémorable à laquelle les frères Wright s'envolèrent pour la première fois à Kittyhawk, jusqu'à nos jours.

●

Si chaque wagon de chemin de fer stationnait pour le chargement et le déchargement vingt-quatre heures seulement de moins dans l'année, le trafic ferroviaire bénéficierait d'un avantage équivalent à celui résultant de la mise en service de 100.000 wagons supplémentaires. Cette quantité suffirait, à elle seule, à assurer les transports par rail de toute l'année 1942.

●

En éliminant l'emploi de l'acier dans la fabrication des limes à ongles, on a pu épargner une quantité de ce métal permettant de produire 277 bombes d'une demi-tonne. La même économie réalisée dans les épingles à cheveux et autres accessoires de la coiffure a permis la fabrication de 160.000 mitrailleuses de 50 mm.

●

Si les 18.000 milles de puits creusés par les prospecteurs américains de pétrole au cours de l'année dernière étaient mis bout à bout, ils constitueraient un double tunnel traversant la terre de part en part, avec un couloir latéral de 2.000 milles.

●

En mai dernier, les crédits de guerre votés par le gouvernement américain se montaient à 197.267.000.000 de dollars, soit trois fois le montant total émis et payé par les Etats-Unis, depuis la déclaration d'indépendance de George Washington jusqu'à Pearl Harbour.

(Saturday Evening Post)

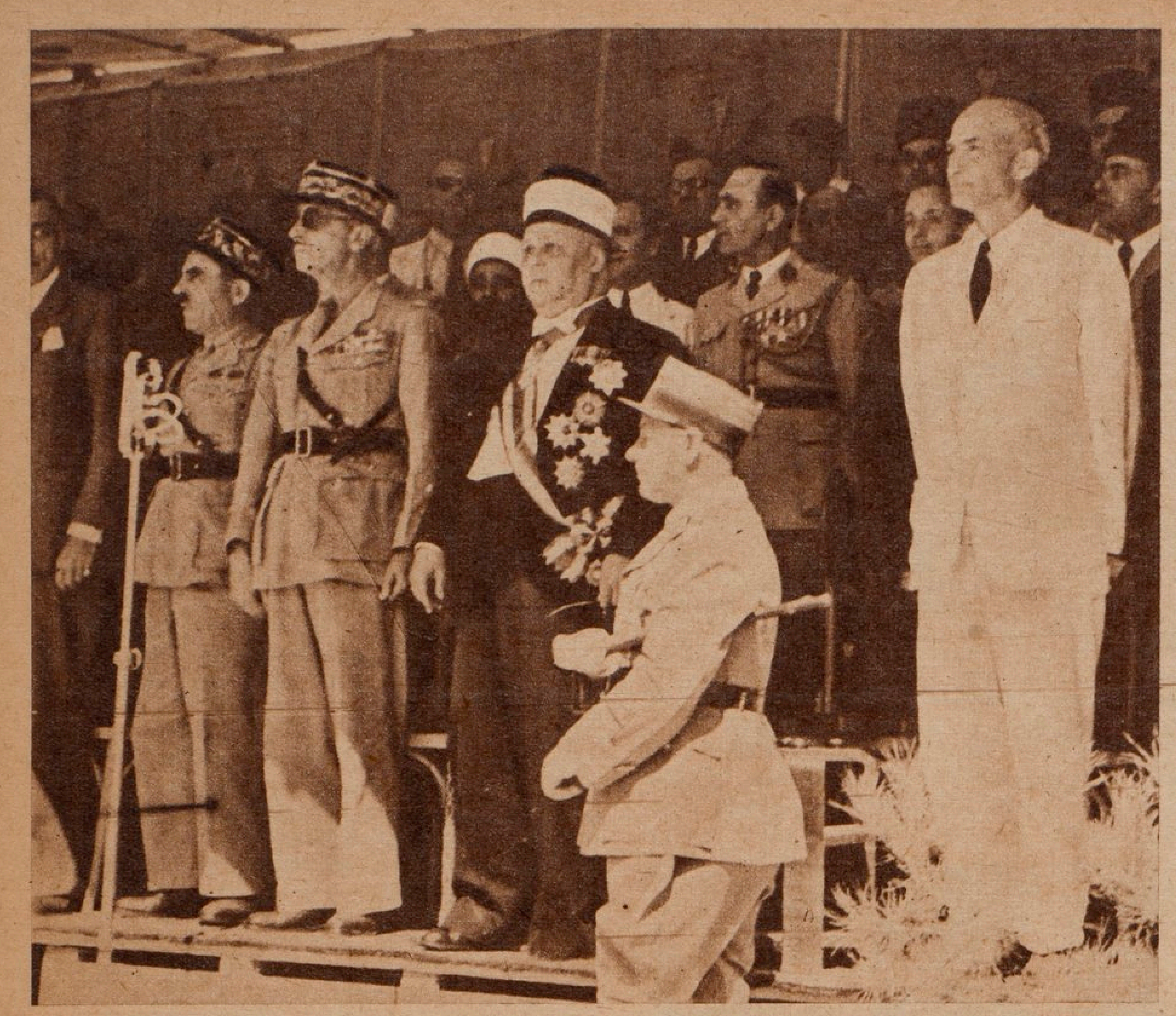
Dans une école d'aviation des Etats-Unis, des élèves-pilotes sont entraînés en vue de vols à haute altitude auxquels on les destine. Dans une chambre spéciale, des expériences sont faites au cours desquelles la pression atmosphérique est diminuée graduellement pour éprouver les réactions des futurs aviateurs devant une diminution sensible de la pression atmosphérique.



L'expérience n'a pas été concluante pour un élève-pilote qui, sous la diminution de la pression atmosphérique, s'est affaissé, perdant connaissance.



L'officier lui donne immédiatement de l'oxygène à respirer. On remarquera l'état de prostration dans lequel se trouvent les autres élèves-pilotes.



La revue de l'Indépendance Syrienne, à Damas. De gauche à droite : les généraux Collet et Catroux, le cheikh Tageddine El Hassani et M. Hamilton, de l'ambassade d'Angleterre.



Tcherkesses, Libanais et Syriens de la marine de la F.C. sont chargés de la défense des côtes libanaises sous l'égide d'officiers français.

Permission

Tout est relativement calme sur le front d'Egypte. Rommel essaye de colmater après son sanglant échec, de réorganiser ses forces. Le commandement anglais veille. La R.A.F. et les lourds bombardiers américains continuent, chaque nuit, leur travail destructeur. Tobrouk, déjà, n'est plus le principal port de ravitaillement. Les pertes en hommes et en matériel sont trop grandes. Benghazi redevient la vedette — une vedette qui allonge de 400 kilomètres les lignes de communication déjà trop longues de Rommel. C'est le moment de se faire octroyer une permission de détente. Ces vacances, je les ai passées au milieu des forces de la France Combattante au Liban et en Syrie. J'ai vu les aviateurs s'apprêter fébrilement à partir pour la Russie, j'ai vu aussi les marins et les hommes de l'admirable armée du général Catroux, grand seigneur de l'armée subtile et fin diplomate à ses heures. J'ai pu me rendre compte des énormes progrès réalisés en Syrie depuis que ce pays a obtenu son indépendance. Le cheikh Tageddine, Président de la République, avait bien voulu m'inviter à un dîner de l'Iftar.

Sur la terrasse de l'« Elysée » syrien, bâti en flanc de montagne, Damas la majestueuse, d'où surgissent les tours et l'admirable mosquée des Ommayades, s'étend à nos pieds sur le bord d'un ruisseau aux eaux d'un bleu transparent, qui dénotent sa naissance dans les neiges éternelles des montagnes, ce Barada que les anciens avaient dénommé « la rivière d'or » et qui devient une véritable rivière en traversant Damas. Le Président me parle des aspirations et des vertus guerrières de son peuple, des progrès réalisés depuis un an. Il s'anime lorsqu'il m'entretient de la beauté de l'antique civilisation damascaine, la capitale de l'Islam et du monde arabe conquise, reconquise, détruite et toujours rebâtie depuis trente siècles sur le même emplacement encore traversé par la Via Recta qui borde les souks les mieux achalandés du monde. Aujourd'hui, la grande artère romaine est encombrée de caravanes de chameaux, d'ânes transportant le blé, de voitures d'un autre siècle au milieu desquelles notre « Ford » de l'armée, plus habituée aux immensités du désert et que n'émeut pas la splendeur des soies et des brocarts d'Asfar, a peine à se mouvoir. Mais son conducteur « Ginger » passe partout tout en maugréant qu'il préfère les sables du désert. Le descendant du Prophète, fils lui-même du chef spirituel des musulmans, aime à parler de Paris qu'il connaît bien, des présidents Briand, Herriot et Painlevé, qui furent ses amis.

Le lendemain, je retrouve le cheikh Tageddine aux côtés du général Catroux, du général Collet et de John Hamilton, conseiller de l'ambassade d'Angleterre, à la revue qui commémore le premier anniversaire de l'indépendance syrienne. Des troupes défilent le long du Barada. Ce sont la police, la gendarmerie, l'infanterie légère et lourde avec ses canons et ses véhicules blindés. Tous les hommes sont syriens. C'est la nouvelle armée instruite par des officiers français, équipée par les Alliés. Déjà elle a fort belle allure ! Mais cette revue avait une couleur locale non seulement parce que de la tribune nous apercevions les coupoles des tombeaux des derviches et les vieux murs de la ville dont, d'après la légende, le premier fut bâti après le déluge, mais aussi par l'esprit individuel des habitants, et je plains la police qui devait repousser la foule pour permettre le défilé.

Il est vrai qu'à Tunis, lors du voyage du président Daladier en 1938, on dut intervertir l'ordre de marche et commencer le défilé par la cavalerie et les tanks pour dégager la chaussée.

Avec les méharistes dans le désert

Un Bjor à la lisière du désert. Beau type de Bédouin. Femmes magnifiques, hélas ! voilées. Une série de maisonnettes blanches, construites de briques, recouvertes de paille hachée, peintes à la chaux. Pas plus de fenêtres vitrées qu'à Londres après le blitzkrieg aérien du dernier trimestre 1940.

Sur la terrasse du mess, je ne peux m'empêcher d'admirer cette lumière du désert plus prenante encore ici qu'en Libye ou en Cyrénaïque.

Quel repas ! Le colonel Vermeulen le préside à côté du capitaine Malgras qui commande la compagnie légère du désert dans cette région de l'émir Fawaz, le chef de la tribu des Rouallas. Le maître-queue, un Alsacien, nous sert un « pâté de Strasbourg » succulent, fait avec une boîte de singe de l'Intendance. Des légumes verts, un mouton préparé aussi bien que chez « Valentin », des fruits et un petit vin blanc fort agréable.



Un beau type de méhariste, qui fait partie de la brigade légère du désert que commande le capitaine Malgras.

Mon capitaine de presse — il est pourtant des Guards — n'en revient pas. L'officier de liaison, lui, est habitué. Apéritif, café, liqueurs ! C'est inouï ce que cela semble meilleur en plein désert.

Nous sommes chez les méharistes. Or, savez-vous de quoi nous discutons ? Des discours de de Gaulle, puis des mérites respectifs d'Hanot et de Gamblin, de Dubly et de Langillier, car autour de cette table il n'y a que d'anciens footballers de Metz, de Strasbourg, du Red Star ou de Sète. Et je comprends l'expression de ce jeune sous-lieutenant qui me dit avec l'accent montmartrois : « Ici la vie est belle », comme dirait le regretté Lucien Boyer : « C'est pourtant vrai ».

Le clairon sonne. Les méharistes sont rassemblés sur le champ de manœuvre à 150 mètres du mess. Sur deux rangées rectilignes, ces admirables policiers du désert vont attendent. Le colonel passe la revue. Ils sont magnifiques, ces guerriers du désert qui patrouillent partout dans l'immensité des sables syriens qui s'étendent jusqu'à l'Euphrate et le Tigre, jusqu'aux frontières de l'Irak. Grands de taille, moulés dans leur « seroul », longue culotte de golf attachée au-dessous du mollet, pieds nus, chaussés de savates, le pouce ganté du cuir, les quatre doigts à l'air, recouverts d'une simple patte, revêtus de la gandourah, du bournous blanc et coiffés de leur keffié qu'aujourd'hui les femmes citadines imitent, fort mal d'ailleurs, en faisant leur turban. Ils ont très grande allure.

La présentation est terminée et voici les méharistes qui défilent au trot en chantant le « bonjour au chef ». Derrière viennent les motorisés, les motocyclistes, les autos blindées et les camions portant l'infanterie de soutien, suivis du camion-citerne. Voici celui équipé en poste de radio : vision du passé et du présent.

Mais voici mieux encore : le camion-atelier, entièrement dû à l'esprit inventif de l'adjudant Champalle, un gars de Lyon, mécanicien expert qui a tout monté : une fraiseuse, un tour, une usine électrique. Dans ce camion on répare tout : les pneus, les moteurs, les carburateurs, on refait les freins et les ressorts, on recharge les accumulateurs, que sais-je encore. Tout ce matériel a été récupéré « à huit sous le kilo à la ferraille » pour me servir de l'expression typique du camarade lyonnais.

Peut-on penser maintenant que les Français de 1942 et de 1914 ne sont pas les mêmes ?

En mer à la chasse des sous-marins

Briand disait que la France était un chic pays : mon métier aussi est un chic métier. Il y a quinze jours, je me trouvais au siège du pilote-adjoint d'un avion géant bombardant Tobrouk. Aujourd'hui, je suis sur la passerelle de navigation d'un brave Terre-Neuvas que la guerre a transformé en chalutier armé : canons de 100, de 37 mm., mitrailleuses et canons anti-aériens. La « Reine des Flots » est en patrouille. Pour une fois, le commandant des forces navales du Moyen-Orient, le capitaine de frégate Kolb-Bernard, est venu. Le commandant du bord — pilote de Rouen en temps de paix — est avec nous sur le pont. L'équipage est en majorité composé de Bretons et de Nordistes, mais il y a aussi sur ce bâtiment de la France Combattante des Alsaciens et des marins de Bordeaux, d'Arcachon, de Marseille et de Toulon. L'Empire est représenté par des Néo-Calédoniens et des Tahitiens — on en trouve partout où l'on se bat — et c'est un Français du Brésil qui est à l'écoute de l'appareil détecteur des sous-marins, car nous sommes à la recherche du Boche et de l'Italien.

Déjà le port s'estompe dans le lointain. A peine soupçonne-t-on la masse grisâtre des hautes montagnes à l'horizon d'un ciel d'une clarté lumineuse.

Rien, toujours rien, pas de sous-marin en surface ni sous les flots. Le requin se cache le jour pour opérer la nuit. La mer est magnifique, pas un mouton à l'horizon. Pendant des heures nous naviguons, tirant des bordées. C'est la patrouille improductive.

Mais Kolb-Bernard n'est pas un homme qui accepte l'inactivité. Il l'a démontré depuis son arrivée en Syrie il y a un an déjà. Il est chargé de la défense de l'immense côte libanaise. Partout ses hommes veillent. Nuit et jour, ses fusiliers marins et ses Libanais sont à l'écoute. Sa « cavalerie de marine » patrouille. Elle ne regrette qu'une chose : que les parachutistes ne viennent pas. Si nous n'apercevons onques sous-marin, nous aurons, par contre, un exercice de tir.

En quelques secondes les pièces sont « armées ». L'officier canonnier du bord indique à ses pièces par porte-voix ou transmetteurs les éléments de hausse et de dérive qui ont été calculés à l'aide du télémètre, des tables de tir et d'un appareil mystérieux appelé le conjugateur.

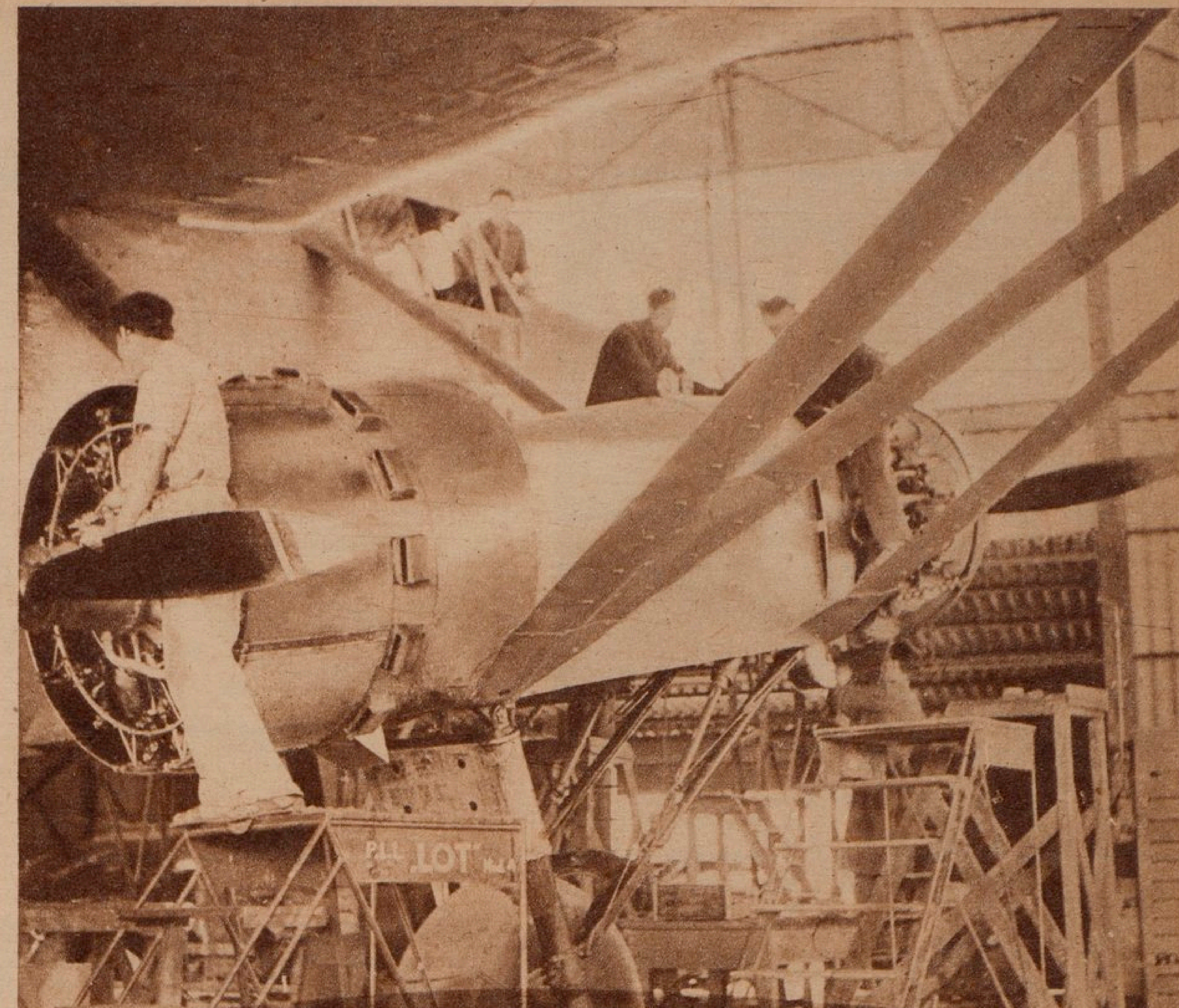
Feu de salve. Les pointeurs flegmatiques attendent que le roulis leur permette de faire feu dans les conditions « optima ».



Le capitaine René Kolb-Bernard, commandant F.F.N.C. au Levant.



Le Terre-Neuvas, devenu chalutier armé, est fort bien équipé. Pointeurs et canonniers se préparent à un feu de salve.



De nombreux mécaniciens syriens et libanais font partie de l'« Equipe de Marmier ». La mise au point des moteurs du Farman quadrimoteur : le « France ».

en Syrie

par ANDRE GLARNER

Correspondant de guerre de l' « Exchange Telegraph ».

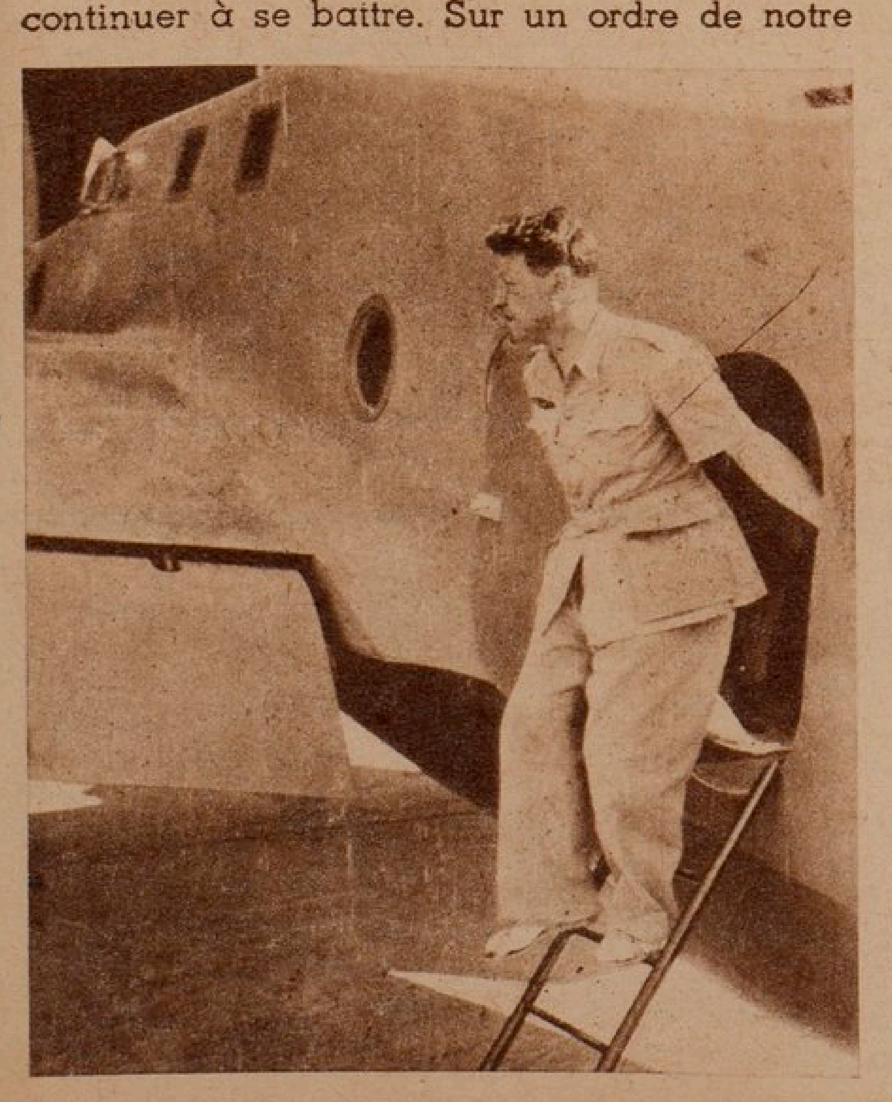
Le premier coup est court. L'officier, comme un midship de 20 ans, rectifie son tir suivant les principes sacro-saints de la chose compliquée qui a nom « conduite de tir ».

Au bout de quelques courtes minutes, la cible est « encadrée ». Le feu continu commence. C'est une succession d'explosions violentes qui font trembler le vieux terre-neuvas et cassent la vaisselle du commandant que le maître d'hôtel a oublié d' « arrimer ». A la jumelle, j'essaye de me rendre compte de la précision du tir. Au large, la cible disparaît sous les gerbes. A-t-elle été touchée ? Nous le saurons au retour. Mais il faut tenir compte que, pour corser la difficulté, la cible — un vieux bateau aux mâts duquel flotte une petite voile — a été réduite au minimum visible, et si un sous-marin avait été à sa place, il serait probablement coulé.

Nous revenons maintenant non pas sans avoir essayé les canons anti-aériens des Hotchkiss 1938, pièces magnifiques qui, fièrement, portent leur marque d'origine : Saint-Denis. Comme c'est loin ! Un beau petit gars de Brest me souffle à l'oreille : « Si c'était un Italien ou un Boche, vous en faites pas, le canonnier l'aurait eu ! »

Nous parlons de la marine de la France Combattante, admirable réalisation partie de 600 hommes et de 10 officiers. Elle compte, aujourd'hui, 50 bateaux et est organisée comme la marine française. C'est le seul point de rapprochement avec Darlan.

Mais savez-vous que la marine France Combattante a aujourd'hui son Ecole Navale où on prépare les futurs officiers ? Tout est prévu dans le mouvement de Gaulle et je connais un beau petit gars de 18 ans qui, après avoir passé la première partie de son baccalauréat, quitta la France pour venir continuer à se battre. Sur un ordre de notre général, on l'obligea à continuer ses études. Il obtint son deuxième « bachot » à Londres. Aujourd'hui, il est à l'Ecole Navale. Demain, il sera officier.



Le colonel Lionel de Marmier, grand « as » de l'aviation.

Je quitte à regret notre Terre-Neuvas, mais avec la promesse de mon pilote de Rouen que bientôt on fêtera la victoire à la « Couronne ».

Une grande réalisation : un grand Français

Cette fois je suis sur un des plus beaux aérodromes de l'Orient. C'est le port d'attache de la ligne aérienne de la France Combattante qui relie son Empire colonial africain à l'Orient. Bientôt, cette ligne se continuera jusqu'à New-York et Londres.

Un gros bombardier est signalé et gentiment vient se poser devant les hangars. Le colonel de Marmier et le lieutenant Noël en descendent. Ils viennent ainsi de terminer le magnifique voyage de 15 jours qui permit au général de Gaulle de faire une rapide inspection de ses troupes d'Asie et d'Afrique.

Le « Bir-Hacheim », car c'est le nouveau nom de ce magnifique Cant, avion de bombardement de l'aviation italienne qui a été complètement transformé depuis sa capture. Les moteurs avaient été sabotés et rendus inutilisables. On les remplaça par des moteurs américains Pratt-Whitney. De bombardier, le Cant est transformé en un véritable avion de passagers. Ce fut sur un autre avion de grand raid, le « Koufra », que de Marmier avait emmené le général sans escale de Damas à Fort-Lamy. 3.300 kilomètres dont 2.600 de désert. Noël, parti avant sur le « Bir-Hacheim », les attendait. Puis ce fut la glorieuse randonnée au Gabon, au Cameroun, au Congo français, au Nigeria britannique, pour se terminer à Accra en Côte d'Or d'où le général regagnait directement Londres. Il avait atterri à Yaounda, Libreville, Pointe-Noire, Brazzaville, Lagos. Tel fut l'exploit de cet équipage composé uniquement de Parisiens que je viens de voir rentrer. Il comprenait, en outre des deux pilotes, le navigateur, le lieutenant Pérrau, le mécanicien Thomas et l'adjudant Yavakowsky, opérateur de T.S.F. Chaque atterrissage se fit à l'heure et à la minute prévues.

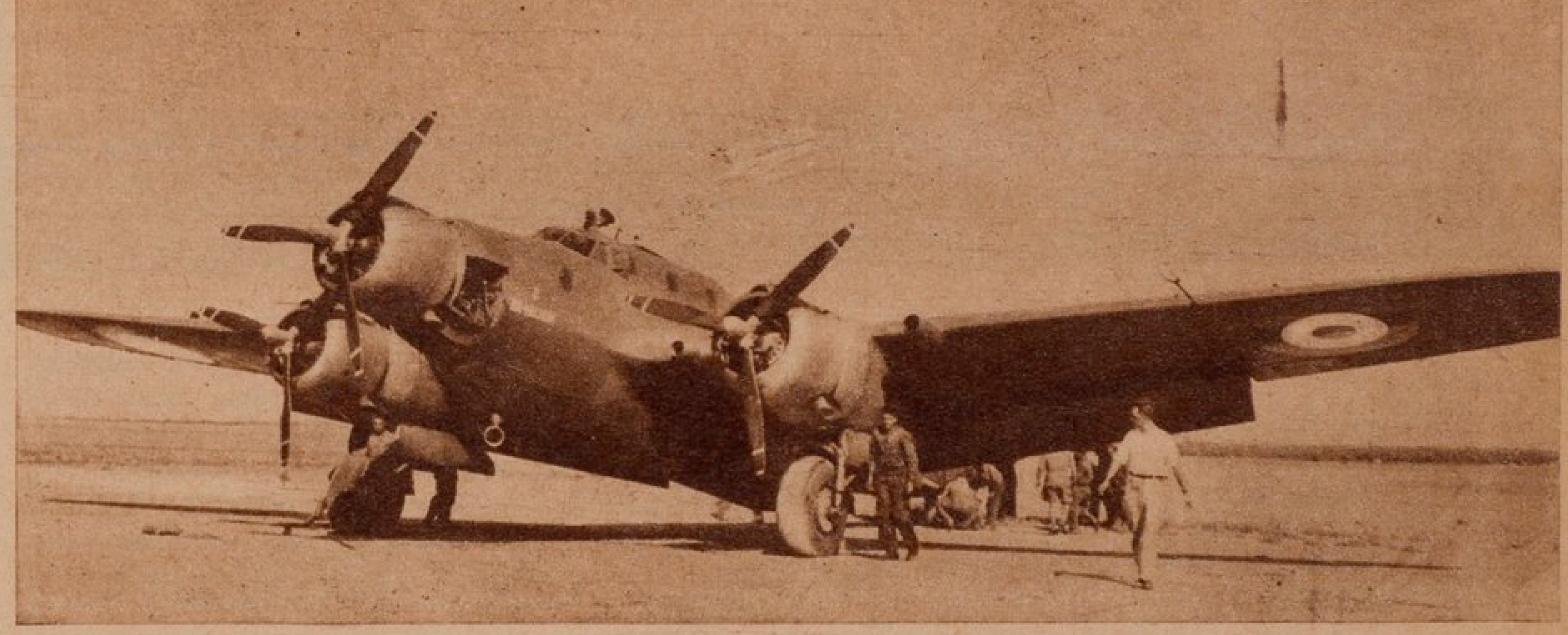
Il faut avoir connu les appareils et le matériel mis à la disposition du colonel de Marmier il y a un an seulement, pour se rendre compte et apprécier à sa juste valeur le formidable travail accompli. Un Farman transatlantique et deux Dewoitine, qu'en partant les hommes de Vichy avaient fait l'impossible pour rendre inutilisables, constituaient la flotte de la ligne aérienne. Un des moteurs du premier Dewoitine prit feu au-dessus de l'aérodrome de Lydda. L'avion atterrit normalement. Les moteurs du second chauffèrent à un tel point au-dessus de la mer de Galilée que de Marmier dut en arrêter un.

J'étais à bord de cet avion et je me souviendrai toujours de l'admirable manœuvre du grand pilote. Nous continuâmes d'abord sur deux moteurs, mais celui de gauche se mit à imiter son confrère de droite. Seul le moteur avant tournait rond. Inutile de songer à se poser dans les montagnes. Avec de Marmier tout est possible. En faisant marcher les moteurs l'un après l'autre, nous atterrîmes normalement à Rayack. Nous avions eu presque aussi chaud que les moteurs eux-mêmes.

* * *

Il était 11 heures 30. Le gros trimoteur effectuait l'avant-dernière étape de son voyage de retour Khartoum-Le Caire lorsque, soudain, une bielle du moteur de droite casse, nécessitant l'arrêt immédiat du moteur. Celui du centre chauffe exagérément. Quant au moteur de gauche, la température de l'huile s'élève au-dessus de 150 degrés, pratiquement le point d'inflation.

« Nous étions, me raconta le pilote, à 220 kilomètres de Khartoum, en plein désert libyen. Notre situation était désespérée. Malgré tous mes efforts, l'avion descendait de 2 mètres à la seconde. J'ai fait envoyer un message S.O.S. au colonel de Marmier par l'adjudant Piette. La réponse ne fut pas longue à arriver : « Courage, mon gars ». Nous mîmes 1 heure 10 min. pour atteindre l'aérodrome. »



Le bombardier italien « Cant », capturé par l'aviation de la France Combattante, complètement reconstruit, est aujourd'hui le « Bir Hacheim », avion de passagers.

Roger Speich, électrifié par les mots de son chef, avait réussi un atterrissage impeccable et les aviateurs présents sur le terrain ne comprirent pas, après avoir vu l'avion crachant de l'huile de partout. Quant aux passagers, une fois à terre, ils s'empressèrent de rejoindre Le Caire... par le train. L'avion fut réparé sur place ; depuis, il continue la liaison Damas-Brazzaville.

Je pourrais vous parler également de deux autres très grands pilotes : le capitaine Sladek (plus de 1.500 heures de vol), qui, fièrement, arbore l'enseigne que portent ceux qui ont parcouru 2 millions de kilomètres, et Cermak, un autre millionnaire de l'air.

Le travail de révision commença. D'autres avions furent réparés. Un second Farman n'avait plus de pneus. On emprunta les roues de Liberator américain, ce qui nécessita la transformation complète du train d'atterrissage. Aujourd'hui, le Farman et les deux Dewoitine sont en service.

En un an, neuf avions de la ligne ont opéré 26 liaisons avec Brazzaville et 52 avec Le Caire, sans compter les liaisons en Syrie, au désert libyen, en Palestine.

Tout est prévu à l'aérodrome. Des ateliers de réparation ont été montés avec des tours et des fraiseuses comme dans une usine de banlieue parisienne. Voici l'atelier de la radio, celui où l'on répare et revise les moteurs Hispano-Suiza, Gnome et Rhône ou Pratt-Whitney. Voici celui réservé aux appareils de bord aux côtés de la chaudronnerie, de la menuiserie et de la fonderie. Mais on fait mieux encore. Deux moteurs Salmson de 40 chevaux furent récupérés, le lieutenant Chevade, ancien chef d'atelier d'Air-France, construisit un avion pour utiliser les moteurs. Le jour de la célébration du premier anniversaire de l'indépendance de la Syrie, le « Chevade », fièrement, patrouillait au-dessus de l'emplacement où se passait la revue.

Voulez-vous les noms des avions actuellement en service ? France, Paris, Dunkerque, Verdun, Bir-Hacheim, Koufra, Mourzouk et Nantes en souvenir des 150 otages exécutés par le Boche.

Telle est l'œuvre d'un grand pilote et d'un grand Français qui a sous ses ordres 120 hommes dont de nombreux Libanais et Syriens. C'est mieux qu'une équipe : une véritable famille. Il y a une seule popote. Le soldat deuxième classe mange la même nourriture dans la même salle que le colonel et son état-major. Seul le prix change. Les hommes payent 12 francs, les sous-officiers 15 et les officiers 18. Et je vous affirme que le menu est succulent !

— Mes hommes, me dit de Marmier, sont des splendeurs. De jour, de nuit, qu'il pleuve ou qu'il vente, ils sont là.

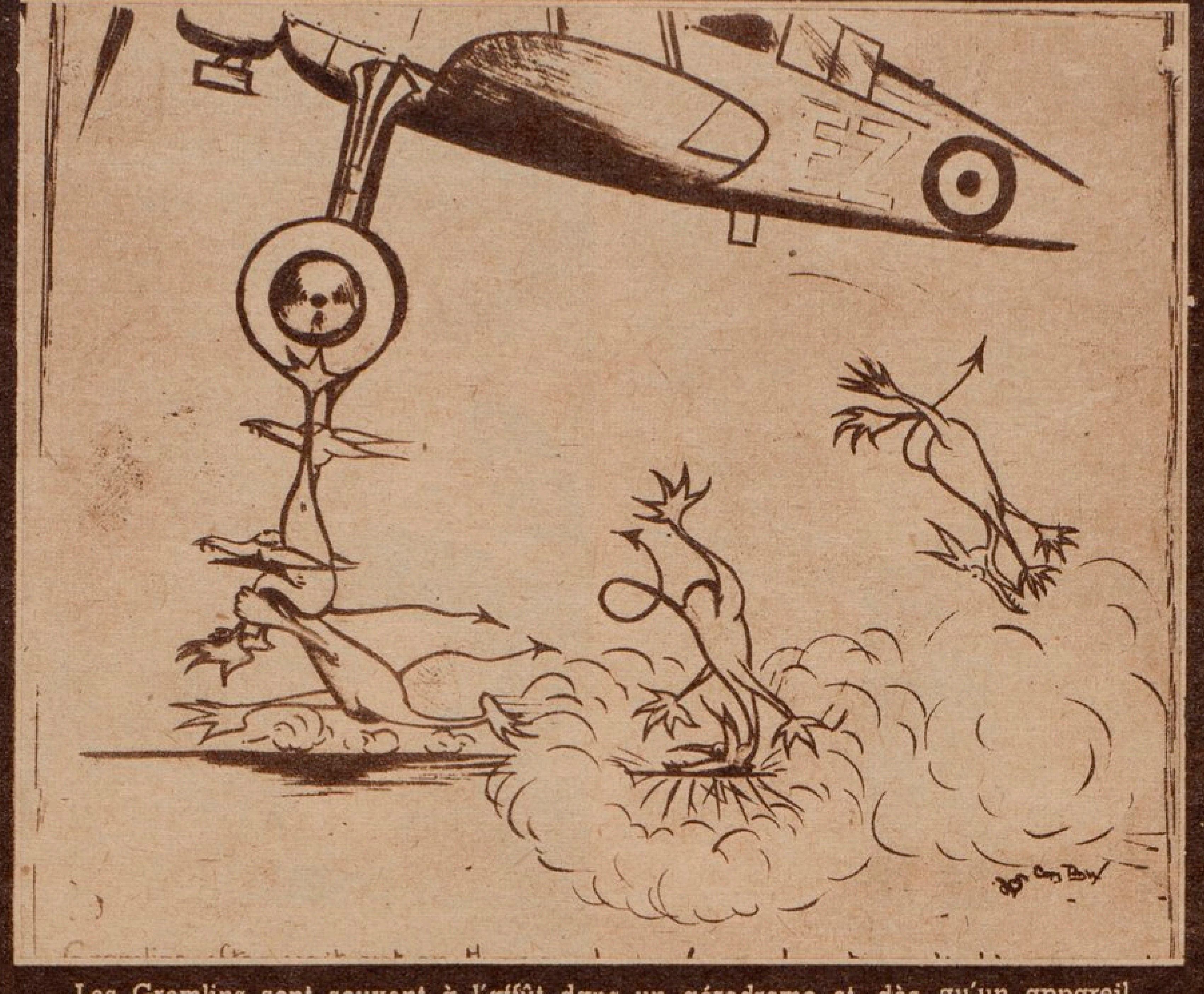
Il n'ajoute pas qu'à n'importe quelle heure, au lever du jour ou en pleine nuit, lui-même assiste à tous les départs de ses équipages, visite les ateliers et voit tout. Car ce grand pilote, qui a près de 15.000 heures de vol et est un millionnaire de l'air, est un type dans le genre de Gabriel Voisin qui était tout aussi bon mécanicien, tourneur ou fraiseur que pilote.

Voici quelques-unes des choses que j'ai vues au cours de mon voyage en Syrie et au Liban où nous avons apporté la liberté et l'organisation. Je vous parlerai peut-être un jour de notre magnifique escadrille qui va partir se battre sous les ordres de Staline. Je vous parlerai peut-être aussi des derviches tourneurs et d'un admirable voyage en avion en arrivant au-dessus des sublimes ruines de Palmyre au soleil couchant.

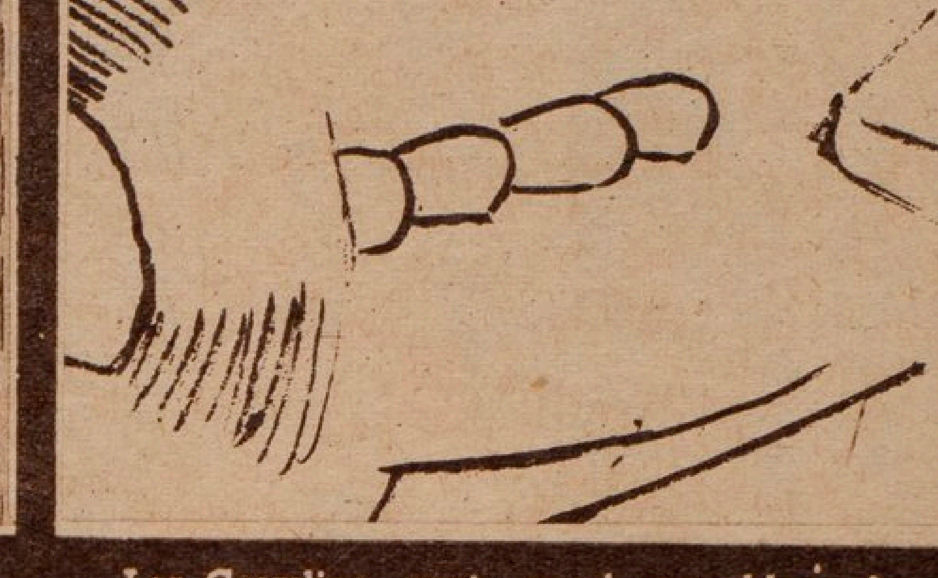
Ce que je peux vous dire, c'est que, depuis un an, les Forces Combattantes du général Catroux ont triplé, quadruplé. Elles forment aujourd'hui un des remparts de la France nouvelle et je ne peux m'empêcher de songer à ces grands bâtisseurs de l'Empire, les Lyautey, les Mangin, les Gouraud et les Gallieni, sans penser que les Catroux, les de Marmier, les Kolb-Bernard, les de Larminat et les Koenig sont leurs dignes successeurs. En voyant l'œuvre accomplie ici par une poignée d'hommes, on comprend mieux de Gaulle lorsqu'il s'écrie : « La France est éternelle ! »

LES *Gremlins*

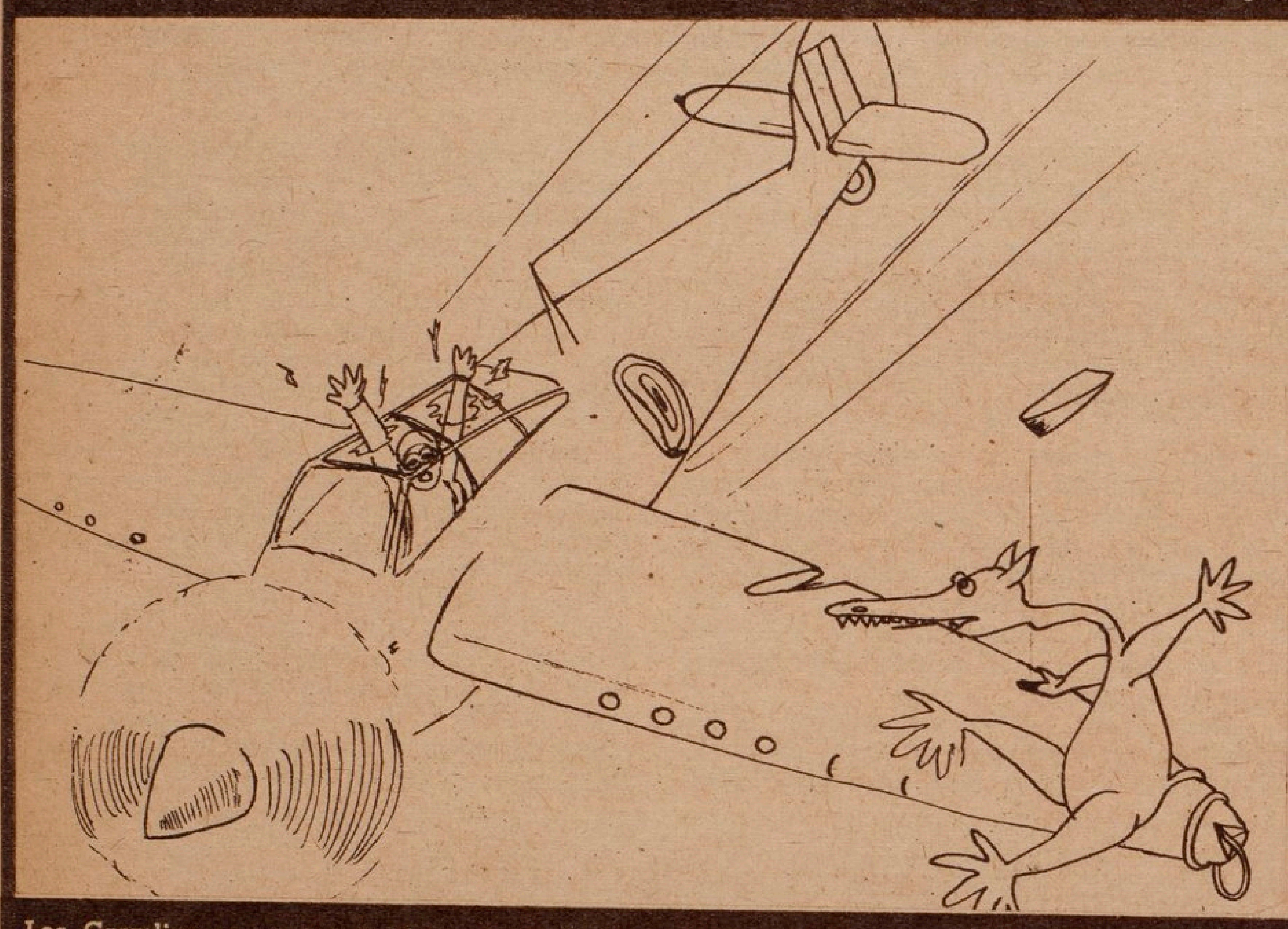
LUTINS DU CIEL



Les Gremlins sont souvent à l'affût dans un aérodrome et, dès qu'un appareil cherche à atterrir, ils se précipitent sur lui, s'accrochent à ses roues pour l'empêcher de se poser à terre, l'obligeant quelquefois à remonter en plein ciel.



Les Gremlins sont aussi capables de créer une brume artificielle pour gêner la visibilité du pilote.



Les Gremlins se sont cette fois mis à deux pour gêner l'aviateur dans son décollage. Tandis que l'un maintient une roue au sol, l'autre a saisi une aile de l'appareil, tout heureux de jouer un bon tour au pilote qui n'en pourra mais.

Le pilote cherche désespérément dans les airs la cause du « flottement » de son appareil. Pourquoi aller bien loin ? Un Gremlin est là, qui, descendant précipitamment des hauteurs où il se trouvait perché, a saisi à belles dents une aile de l'avion.

Lorsque le pilote, tirant sur son manche à balai, constate que l'appareil ne répond pas à sa manœuvre, lorsque les ailerons refusent de fonctionner, lorsque le train d'atterrissage ne s'abaisse que difficilement, après des efforts répétés, lorsqu'un coup de vent subit fait piquer du nez à l'avion, les aviateurs de la R.A.F. n'accusent pas le mauvais sort. Les responsables de tous ces avatars sont les génies du ciel, qu'ils ont appris à connaître intimement et qu'ils appellent les « Gremlins ». Que sont donc ces Gremlins endiablés ? D'où viennent-ils ? Comment manifestent-ils leur présence là-haut ? Un membre de l'aviation britannique, Hubert Griffith, se charge de nous éclairer à ce sujet. Laissons-lui la parole.

Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu vivre tant d'années dans ce bas monde, en ignorant totalement l'existence d'une communauté importante de sa population : les Gremlins.

Quoique je ne fasse plus partie, actuellement, du personnel volant de l'aviation, j'ai, au cours de la dernière guerre, effectué plus de trois cents heures de vol en action, et pourtant je n'ai jamais entendu mentionner ces créatures étranges. Pendant les six premiers mois du présent conflit, je me trouvais auprès d'une escadrille relevant du commandement côtier, puis en France, et finalement dans plusieurs centres d'entraînement de la R.A.F. Le mystère de ces petits bonshommes demeura continuellement entier pour moi.

Un jour, tout à fait par hasard, je fus envoyé en Russie du Nord auprès d'une escadrille de combat de la R.A.F. C'est alors que j'entendis parler, pour la première fois, des « Gremlins ». Les hommes dont je partageais l'existence en dissertaient avec un naturel et une liberté qui m'étonnaient considérablement. Tous les jours, j'étais le témoin de discussions prolongées, au cours desquelles les mérites et les défauts des Gremlins étaient commentés à loisir. On en parlait comme s'ils étaient des êtres en chair et en os bâtis à l'image de l'homme.

Un soir, n'y tenant plus, dans la baraque que je partageais avec un officier et que nous avions baptisée le « Kremlin » (ce terme rime richement avec Gremlin), je me hasardais à poser une question. Deux jeunes pilotes de chasse avaient passé plusieurs heures à parler de ces mystérieux individus.

Mon camarade me donna des explications, non sans quelque condescendance. Il me parla comme on s'adresse à un enfant ignorant pour lui expliquer un phénomène connu de tout le monde. Voici ce qu'il me dit :

— Oh ! Ils surgissent des nuages et viennent actionner votre aileron de tribord. Celui qui devrait demeurer immobile. Lorsque vous atterrissez, ils surgissent derrière votre appareil, donnent une poussée et, faisant basculer l'avion, provoquent la rupture d'une pale de l'hélice, sinon des dommages plus graves.

Je ne pus pas en savoir plus long ce soir-là. Mais une perspective nouvelle s'ouvrait aux yeux de ma curiosité avide. Ce terme « ils » était on ne peut plus significatif. « Ils » surgissent des nuages, « ils » font basculer les avions, etc. Sans aucun doute, les aviateurs les considèrent comme une sorte d'association collective. Combien étaient-ils ? Quelques dizaines, ou bien des légions, installées dans les nuages, guettant l'apparition des machines volantes ? Quelle taille avaient-ils ? Celle d'une souris ou celle d'un nain ?

Longtemps toutes ces questions demeurèrent sans réponse pour moi, jusqu'au jour où j'entendis Mickey Rook, au mess, annoncer la découverte d'un nouveau type de Gremlin : le « Gremlin de la Glace ».

— « Il » travaille au-dessus de trois mille mètres. Les autres Gremlins, généralement, opèrent à une altitude beaucoup plus basse. Ils craignent les hauteurs.

Les commentaires allèrent leur train : « C'est un cochon ; celui-là, il faut le surveiller. Il s'efforce toujours de vous abattre. » Alors j'acquis la conviction que ces Gremlins étaient des génies de l'air, de petite taille, opérant toujours par équipe. Au hasard de mes déplacements, je pus réunir une documentation intéressante et presque complète, sur ces êtres fantastiques. Il existe des Gremlins méditerranéens, aussi bien que des Gremlins du Fifeshire. Les pilotes de toutes les branches de l'aviation sont en relation avec eux. Leurs mœurs et coutumes sont tellement variables qu'elles font l'objet d'observations et de discussions continuelles. La R.A.F. est un corps dont l'imagination n'est jamais tarie. Aujourd'hui, les Gremlins font partie de son existence quotidienne. De leur côté, les créatures du ciel font preuve d'une humeur très changeante : « Parfois, ils ont envie de s'amuser. Ils sont nantis d'un sens de l'humour assez développé, bien que souvent ils emploient cet humour pour vous envoyer à l'autre monde. » Dans certains cas, des Gremlins sont venus en aide à des aviateurs en difficulté. Mais, sans aucun doute, les génies de ce type ne forment qu'une minorité infime.

Il est curieux de noter que très peu de pilotes, actuellement en service, se vantent d'avoir aperçu un Gremlin. Leur apparence extérieure et leur aspect sont demeurés, jusqu'à ce jour, assez mystérieux. Les mitrailleurs affirment que souvent, lorsqu'ils s'ennuient, ils invitent dans leur tourelle un Gremlin qui leur tient compagnie. Ils les décrivent comme des petits bonshommes qui leur arrivent au genou. Par contre, ceux qui voyagent accrochés aux pattes d'une mouette doivent être de taille beaucoup plus petite, car la charge utile que peut emporter une mouette n'est pas bien grande.

Selon toute apparence, les Gremlins ont vu le jour dans le Moyen-Orient, bien avant la guerre, où ils en ont fait voir de vertes à tous les aviateurs, particulièrement aux pilotes des hydravions. On les a vus accrochés aux ailerons, aux pales de l'hélice, aux flotteurs, et souvent dans la carlingue. Une espèce particulièrement virulente de Gremlin habite dans les nuages et s'introduit dans les cabines des pilotes lorsque la visibilité est mauvaise. Et lorsque l'appareil s'apprête à atterrir et que le pilote angoissé n'arrive pas à repérer un coin de terre, ils lui soufflent à l'oreille : « Idiot ! Tu ne vois pas que tu es en train de voler la tête en bas ? »

Il est très important qu'aucun aviateur ne pénètre dans son appareil lorsqu'il se trouve dans un état « gremliné ». En d'autres termes, aucun d'eux ne doit apercevoir un Gremlin avant d'avoir pris l'air.

L'attitude des Gremlins a subi dernièrement plusieurs évolutions. Elle a passé d'une « neutralité hostile » à une « non-participation hostile », allant parfois jusqu'à « une non-belligérance hostile ». A l'heure actuelle, les relations ne sont pas bien définies. Est-ce la guerre ? La paix ? Ou bien autre chose ?

Dans tous les cas, pour un aviateur, la situation peut se résumer comme suit : « Si je vole correctement, alors les Gremlins me sont favorables. » « Si je vole mal, c'est la faute de ces damnés Gremlins. »

VOICI DES STANCES QUE LES MEMBRES DE LA ROYAL AIR FORCE ONT COMPOSÉES EN HONNEUR DES GREMLINS :

Lorsque tu voles à 13.000 mètres dans le ciel,
Comme tu sens la solitude !
Il fait vingt degrés au-dessous de zéro
Et tu ne risques pas d'étouffer de chaleur.

Tu es gelé jusqu'aux os,
Le froid t'empêche de penser.
Tu es à des milliers de milles de nulle part
Et en dessous de toi il n'y a que la grande tasse.

Alors, tu verras les Gremlins
Verts, parcheminés et dorés.
Mâles, femelles et neutres,
Des Gremlins jeunes et des vieux

N'essaye pas de les éviter,
Car tous les trucs que tu as appris
Ne te permettront pas de leur échapper,
Que tu montes en chandelle ou tu piques.

Les uns s'installeront sur les ailerons,
Les mâles chambarderont tes cartes,
Les verts s'introduiront dans ton carburateur,
Les femelles s'amuseront avec tes fusées.

Les roses se percheront sur ton pare-brise
Et feront des pirouettes sur ton hélice
Et puis un gros Gremlin sphérique, d'âge moyen,
Tirera comme un fou sur ton manche.

Ils gèleront l'objectif de ta caméra,
Ils rongeront les câbles des commandes,
Ils tordront, briseront, déchireront,
Ils enfonceront des fourchettes dans tes pneus.

Voici l'histoire des Gremlins,
Des faits, ni plus ni moins.

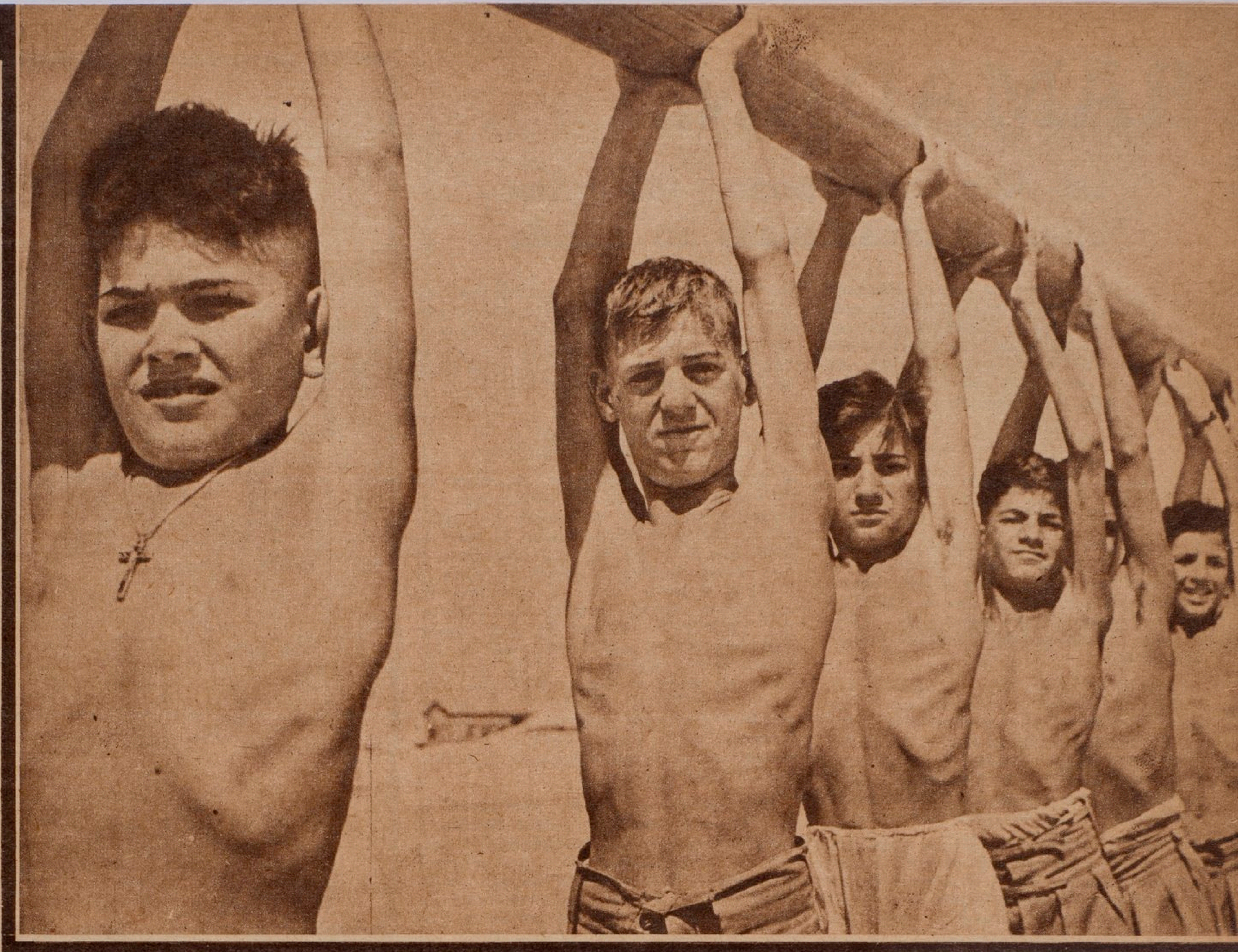
LA JEUNESSE MALTAISE s'entraîne...

Nombre de jeunes Maltais, de Grecs et de Chypriotes, vivant actuellement en Egypte, se sont enrôlés dans les rangs des « Royal Corps of Signals » où on les initie à l'usage du code Morse. Ces jeunes gens, dont l'âge varie entre 16 ans et 20 ans et demi, suivent également un entraînement militaire très sérieux qui leur permettra, une fois celui-ci terminé, de se joindre à l'armée, mais encore faut-il pour cela qu'ils aient atteint l'âge d'être soldats.

Ces jeunes militaires ont leurs propres camps et leurs parents sont autorisés à venir leur rendre visite de temps à autre comme on leur permet à eux aussi de quitter leurs camps pour voir leurs familles.

Durant le temps de leur entraînement, ils sont payés de un shilling à un shilling et demi par jour. Ayant leurs propres camps et leurs propres cantines, il ne leur est pas permis de fréquenter ceux des troupes combattantes.

Les personnes intéressées peuvent s'adresser au capitaine Paulus (Kasr el Nil Barracks) ou à M. Palmier, Président de la Communauté maltaise du Caire, ou aux présidents des communautés maltaises à travers le territoire égyptien. Les habitants des provinces pourront écrire au capitaine Paulus qui se chargera, sur leur demande, de leur faire visiter les camps.



Un entraînement physique, qui développe le corps des jeunes recrues d'une façon considérable, est pratiqué au camp.



Une leçon de code Morse. Un instructeur écrit des messages qu'un haut-parleur transmet en termes clairs.



Les voici s'initiant au code Morse. Une fois bien entraînés, ils pourront envoyer et capter des dépêches chiffrées.



Au bout d'un certain temps, les voici, devenus de véritables soldats, se livrant à une parade militaire de style.

RAMADAN...

La fête aux noms multiples chez les musulmans du monde

Ce numéro est mis en circulation au moment où les musulmans du monde fêtent la fin du jeûne de Ramadan. Voici des détails pittoresques sur cette fête, la plus joyeuse des fêtes musulmanes et que des peuples divers célèbrent de différentes façons.

Mois sacré

Le mois de Ramadan est certainement le plus connu de l'année lunaire musulmane. Les personnes étrangères à l'Islam peuvent ignorer les noms des autres mois de l'année. Mais il est rare d'en trouver qui ne sachent pas que le Ramadan est le mois du jeûne obligatoire, prescrit par le Coran.

C'est le neuvième mois de l'année. Les Iraniens le prononcent « Ramazan ». Le mot « Ramadan » veut dire en arabe la « chaleur brûlante » parce que ce mois tombait, à l'époque antéislamique et suivant le calendrier en cours, au plus fort de l'été. Or, l'Islam a gardé les noms des mois tels que les avaient adoptés les Arabes de la Djahilia, avant Mohammed.

Pendant le mois de Ramadan, les musulmans des deux sexes, pubères, sains de corps et d'esprit, doivent jeûner depuis le moment où, au lever du jour, on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir, jusqu'au coucher du soleil. Les malades et les voyageurs sont dispensés de cette obligation.

Mais Ramadan n'est pas seulement un mois de jeûne, et cette prescription canonique est motivée par des raisons qui se rattachent étroitement à la base même de l'islamisme. En effet, c'est dans une nuit de Ramadan que le Prophète reçut la première communication coranique, par l'ange Gabriel. C'est donc le mois sacré par excellence du calendrier musulman. D'après le Coran, tous les livres sacrés auraient été révélés aux Prophètes pendant ce même mois.

La Nuit du Destin

Cette nuit de la première révélation est connue sous le nom de Lailat-al-Kadr ou Nuit du Destin qui, suivant le Coran, vaut « plus que mille mois ». Quoique le Prophète n'ait pas indiqué cette nuit d'une manière précise, on la célèbre toujours la vingt-septième nuit du mois sacré. Cette nuit-là, la paix et le bonheur sont partout, pour les croyants ; les événements de l'année sont enregistrés dans le livre du « Destin » : les prières et les vœux sont exaucés.

Cette année, la Nuit du Destin fut célébrée le 7-8 octobre.

La fête

La célébration de Lailat-al-Kadr annonce la prochaine rupture du jeûne de Ramadan. Cette rupture, qui a lieu trois jours après, soit le 1er Chawal, c'est le « Fitr ». Et c'est la fête qui dure trois jours.

Cette fête, la plus joyeuse des fêtes musulmanes, a des noms multiples qui diffèrent suivant les pays. En Egypte, c'est « Al-Eid » — la Fête tout simplement — ou « Eid Al-Fitr » — Fête de la Rupture du Jeûne. En Afrique du Nord, c'est « Al-Eid-Al-Kébir » — la Grande Fête. En Turquie et dans certains autres pays où l'influence turque persiste, c'est le « Baïram ». Ce mot turc désigne en réalité deux fêtes musulmanes : le Grand et le Petit Baïram. Le premier est célébré le sixième jour du dernier mois de l'année, qui est le mois du pèlerinage « Zoul-Hidjat ». Le second se célèbre à la fin du Ramadan. C'est ce dernier, le « Petit Baïram », qui est une grande fête, cependant que l'autre, le « Grand Baïram », n'est, malgré son nom, qu'une fête ordinaire comme tant d'autres.

Les écrivains occidentaux ont à tort appelé le Petit Baïram la « Pâque des Musulmans », par comparaison aux Pâques chrétiennes qui terminent la période de jeûne. Il est vrai que les deux fêtes ont ceci de commun qu'elles marquent la rupture de l'abstinence, mais elles diffèrent considérablement à tous les autres points de vue.

Noms et prénoms

Le respect des musulmans pour le mois de Ramadan est tel que nombreuses sont les personnes qui portent des noms ou des prénoms qui en sont inspirés.

Le nom de « Ramadan » ou « Ramazan » est très répandu en Turquie, en Egypte et en Syrie. Celui de « Eid » — Fête — est très usité en Egypte, en Syrie et en Arabie. « Baïram » est un nom qu'on rencontre souvent en Turquie et dans certaines régions de l'ancien Empire ottoman. Enfin, les peuples d'Afrique, les Soudanais et les Nubiens en particulier, appellent fréquemment leurs enfants « Siam », ce qui veut dire « Jeûne ». Ces enfants sont ceux qui, généralement, viennent au monde pendant le mois d'abstinence. Dans certains autres pays, on donne parfois le nom de « Kadri » à l'enfant qui naît la nuit ou quelques jours avant ou après la nuit de « Lailat-al-Kadr ».

Réjouissances

Les réjouissances auxquelles se livrent les musulmans pendant les diverses fêtes de l'année n'ont rien de comparable avec celles qui se déroulent, habituellement, pendant les trois jours de la fête du Fitr. Dans tous les pays d'Islam, les jeux, les danses, les chants, la musique, la bonne chère, les amusements de toutes sortes alternent ensemble sans interruption. Dans les circonstances les plus graves, dans les années les plus difficiles, dans les conditions les plus défavorables, on cherche à célébrer cette fête avec le maximum de joie, d'insouciance et de frais. Chacun n'a-t-il pas son sort fixé, pour l'année tout au moins, dans le Livre du Destin ? Dieu, le Généreux et le Miséricordieux, ne délaissera pas ceux qui mettent leur confiance en Lui !

Dans les royaumes et les principautés, le Souverain a de tout temps présidé lui-même à la célébration de la « Nuit du Destin » et donné à ses sujets l'exemple de la piété en même temps que de la joie, par des banquets, des libéralités et des aumônes. Le sultan-calife de Constantinople le faisait. Les souverains d'Egypte maintiennent cette tradition depuis le Grand Mohammed Aly. S.M. le Roi Farouk, suivant en cela les traces de son regretté Père, fait revivre par sa générosité, sa bienveillance et son souci du bien-être de ses sujets, l'heureuse époque des souverains musulmans d'antan. Pendant le mois du jeûne, les pauvres, nourris aux frais de la cassette royale, n'ont pas dû maudire les riches. Et la fête ne les verra pas aigris contre les favorisés du sort.

Les plaisirs du palais

Toutes sortes de mets savoureux et de friandises sont dégustées pendant les veillées de Ramadan et surtout pendant les trois derniers jours du mois. Le mouton de la fête — « Kharouf Al-Eid » — est engraissé pendant des semaines pour être égorgé le lendemain de la Nuit du Destin. Il est vrai que des circonstances particulières font souvent remplacer ce mouton par un dindon ou seulement par un poulet, mais la tradition persiste et revit aussitôt qu'un temps meilleur ramène l'aisance.

Les populations qui donnent le plus d'importance et de solennité à l'égorgement du « mouton de la fête » sont certainement celles de l'Afrique du Nord. Au Maroc, en Algérie, en Tunisie, les moutons sont rôtis à la broche, sur un feu autour duquel des chants et des danses ont lieu sur les places publiques

Les friandises, les gâteaux et toutes sortes de pâtisseries ont aussi une large place dans la célébration de la fête. En Afrique du Nord, on fait une consommation colossale de « zalabia » ou « doigts de Zeinab ». En Syrie, au Liban, en Turquie, la « baklawa » est la douceur préférée. D'autres douceurs complètent la liste, démesurément longue, et font le délice des grands et des petits : « barazek », biscuits à la sésame ; « méchabbak », sirop gelé ; « katayef », pâte farcie d'amandes et de noix ; « tamria », pâte frite au beurre et saupoudrée de sucre ; et d'autres, et d'autres : kounafa, basma, simsimia, bourma, nammoura, ech-el-boulboul, fatayer, ghazl-el-banat, etc...

Les jeux

Les jeux les plus variés accompagnent le festin ininterrompu. En Egypte, on va — ou on allait du moins — aux foires ambulantes. Les gens du peuple rivalisent d'adresse en organisant des joutes épiques avec un simple bâton. En Syrie, au Liban et en Irak, le bâton est remplacé par le sabre et le bouclier. Dans les villages et au désert, on joue du « djérid » et les lances se croisent et fendent l'air en des jets prodigieux. Les jouteurs, les jongleurs, les diseurs de bonne aventure, les chanteurs, les musiciens, les charmeurs de serpents, les exhibeurs de singes, de chiens savants, de « karagheuz », d'ours dressés et d'une foule d'autres curiosités font des recettes astronomiques...

Chez les Bédouins, les gens de bonne volonté proposent leur médiation pour amener la réconciliation de deux tribus ou de deux familles ennemies, en l'honneur de la grande fête. Si le baiser de paix est donné, on égorge un chameau, deux chameaux, trois chameaux, suivant le rang des adversaires réconciliés et l'importance des tribus ou des familles. Et l'on estime alors que, dans le Livre du Destin, durant la nuit du 27 Ramadan, Dieu a marqué d'un signe heureux les jours à venir des chevaliers errants du désert.

HABIB JAMATI



L'AVANCE BRITANNIQUE PROGRESSE

A MADAGASCAR



La plupart des positions-clés de Madagascar sont occupées par les troupes britanniques et sud-africaines. Des exercices de débarquement sont effectués par les troupes.



L'occupation de Majunga. Un canon Bren défile à travers les rues de la ville que les habitants examinent avec une curiosité intéressée.

Les troupes britanniques, après avoir occupé Majunga, Tamatave, Tananarive et Antrabe, continuent leur avance dans la grande île, recevant partout l'accueil le plus enthousiaste de la part des populations indigènes. Ne rencontrant partout qu'une résistance sporadique, elles auront tôt fait de rétablir l'ordre et la cohésion dans les divers territoires de la colonie. Ci-dessus : les habitants de Majunga organisent des danses et des chants en l'honneur des troupes britanniques ayant récemment fait leur entrée dans leur ville.



Tour à tour, Majunga, Morandova et Nosi Be furent occupés par les troupes indigènes de l'Afrique du Sud. Celles-ci marquent un temps d'arrêt après leur avance triomphale.



Les troupes sud-africaines défilent, fanfare en tête, à travers une région de Madagascar qu'elles viennent d'occuper.

CHER PRESIDENT...

Depuis 10 ans, 22 millions et demi de lettres sont parvenues à l'adresse du président Roosevelt.

Voici quarante-cinq ans que M. Ira T. Smith, un citoyen de l'Ohio à la voix aimable, lit attentivement la volumineuse correspondance qui arrive à la Maison-Blanche, adressée personnellement au Président des Etats-Unis. C'est sous la présidence de Mac-Kinley que le jeune Ira Smith, alors fonctionnaire de l'administration, commença à remplir cette charge de secrétaire particulier. Aujourd'hui, Smith, assisté de plusieurs employés, reçoit et répond aux quelque 8.000 missives qui arrivent journellement à la résidence présidentielle.

En mars 1933, Roosevelt invitait la nation entière à « lui écrire personnellement à la Maison-Blanche ». Vingt-deux millions et demi de correspondants répondirent, depuis, à cette cordiale invitation. De ces 22.500.000 lettres reçues, 9.000.000 ont été acheminées vers les différents départements gouvernementaux, et 13.500.000 autres se trouvent soit dans les dossiers de la Maison-Blanche, soit rangées dans la bibliothèque de Roosevelt à Hyde Park. Le Président honore toutes les missives d'une réponse, même si leur teneur est dénuée de sens, scabreuse ou offensante, pourvu que les expéditeurs mentionnent leur adresse clairement. La variété des sujets traités dans ces lettres est incroyable : certaines sont chargées de menaces, d'autres constituent un appel pathétique demandant une aide quelconque. Plusieurs sont écrites par des inventeurs, et quelques-unes offrent des suggestions d'ordre pratique. Mais, par-dessus tout, la correspondance privée du Président est un reflet véridique de la mentalité qui prévaut au sein de la nation, destiné à éclairer Roosevelt mieux que ne le feraient de nouvelles élections.

Notamment, au sujet du rationnement du caoutchouc, un correspondant distingué de l'Ohio s'adresse en ces termes au Président :

« L'un de nos soucis principaux réside dans le fait qu'aujourd'hui nous avons peu d'espoir de remplacer les pneus de notre voiture lorsqu'ils seront tout à fait hors d'usage. Mais quand nous songeons que malgré notre surveillance une personne malintentionnée pourrait nous voler les pneus que nous possédons, alors nous sommes en proie à une véritable angoisse... Ne pouvez-vous pas faire passer une loi punissant les voleurs de pneus aussi sévèrement qu'étaient châtiés, au cours du siècle dernier, les voleurs de chevaux ? »

Une femme de Californie attaque le problème du sucre en ces termes :

« Cher Monsieur. Je vous serais reconnaissante de bien vouloir me faire parvenir le nouveau livre de cuisine. Je voudrais savoir comment on peut cuisiner sans avoir recours au sucre. Il paraît que vous possédez un ouvrage dans lequel ce nouveau procédé est enseigné. Voulez-vous donc me faire l'amabilité de m'en envoyer un exemplaire ? »

Souvent, des épouses éplorées écrivent au Président en lui demandant d'intercéder afin que leur mari ne soit pas mobilisé. Mais une brave femme a récemment fait au Président une demande imprévue :

« Cher Président, comment doit-on s'y prendre pour faire mobiliser un homme qui est trop paresseux pour travailler ? »

Les quatre libertés fondamentales, dont M. Roosevelt est le fervent champion, sont souvent évoquées par ses correspondants habituels. Ainsi, un clergyman demande : « Si, au cours du service du dimanche, j'emploie des haut-parleurs pour donner plus d'ampleur à mon sermon, et un agent vient me demander, au nom de gens qui ne peuvent pas supporter le bruit, de débrancher les dits haut-parleurs, est-ce là une atteinte à la liberté d'expression ? »

Les sentiments démocratiques qui, de toute évidence, inspirent les auteurs de ces lettres ressemblent parfois à l'enthousiasme d'un amateur de football qui prodigue des conseils à son équipe favorite, mais ne manque pas d'insulter copieusement ses idoles, s'ils se permettent de se laisser aller à la moindre faute. Un monsieur de Californie exprime sans ambages son opinion :

« Nous demandons que toutes les questions concernant le ravitaillement du pays et la distribution des matières d'habillement soient au plus tôt soustraites à la compétence inexpérimentée de Donald Nelson et de Léon Henderson... Et pour les remplacer, nous présentons la candidature du vice-président Wallace. »

Un autre sujet qu'abordent très souvent les correspondants de Roosevelt est la prohibition. Récemment, sur un courrier de 2.500 lettres (c'était un jour maigre), 600 dénonçaient les méfaits de l'alcool et de l'ivresse, surtout dans le voisinage de certains campements militaires. Plusieurs de ces missives étaient rédigées sous forme de pétition, prouvant que leurs auteurs faisaient partie de ligues ou d'associations parfaitement organisées.

Deux autres lettres, très significatives, protestaient, l'une contre le payement des impôts et l'autre contre l'institution du black-out tout au long du littoral américain. Un autre correspondant suggérait de bombarder les volcans du Japon : un quatrième mettait le Président en



garde contre les promesses de Hitler au sujet de l'emploi des gaz.

Dans son ensemble, le courrier présidentiel peut se diviser en quatre catégories principales : 1° la lettre « appel du clairon » ; 2° la lettre « il faut absolument faire quelque chose » ; 3° la lettre « s'il vous plaît, venez à mon aide » ; 4° la missive « conseils domestiques ».

Voici un exemple typique, de lettre appartenant à la première catégorie :

« Excellence, le peuple demande si les personnages officiels se rendent compte de l'extrême gravité de cette guerre, à l'instar de tous les citoyens dignes de ce nom. Pourquoi donc l'industrie refuse-t-elle une coopération totale ? Pourquoi donc les amis du « New Deal » et leurs idées demeurent intouchables ? Les patriotes français ont posé des questions semblables avant la chute de la France. Allons-nous nous engager sur un chemin similaire ? Réveillons-nous avant qu'il ne soit trop tard. »

La lettre « il faut absolument faire quelque chose » est de ce genre :

« Je vous propose par la présente de fonder un club pour les femmes employées dans les industries des conserves... En ma qualité de promoteur, je voudrais être nommée membre fondateur de cette association... J'espère que vous trouverez le temps de réfléchir à cette suggestion et que vous proposerez mon plan au Congrès. »

Les missives de la troisième catégorie sont généralement rédigées comme suit :

« Cher Monsieur, tous les arbres de ma plantation sont ruinés par un ver qui devient araignée et mange toutes les feuilles. Pouvez-vous me dire de quelle façon je pourrais me débarrasser de ce parasite ? »

Ou bien :

« Les taxes et les frais excèdent de loin les sommes que me rapporte mon immeuble. Que dois-je faire ? Manger ma maison ? »

Voici enfin deux autres échantillons :

« Monsieur le Président Roosevelt. Voulez-vous être assez aimable pour me procurer deux huches pour ranger mon blé ? Nous devons tous faire quelque chose pour gagner cette guerre, et le moindre gâchis serait inadmissible. »

« Cher Président. Veuillez m'adresser quelqu'un qui achètera mes oignons. Je serai ainsi en mesure d'acheter des bons de la Défense Nationale. »

Les envois concernant des conseils domestiques et pratiques constituent une grande proportion de la correspondance qui arrive à l'adresse du Président. D'abord, il y a les dispensateurs de suggestions, des femmes en général. Entre une demande pour l'obtention d'un poste gouvernemental ou dans l'armée et l'exposé d'une situation difficile, des braves femmes conseillent « de baptiser les nouvelles unités de la flotte à l'aide d'eau bénite au lieu de champagne ».

Souvent, elles ne ressentent aucune gêne à soumettre au Président les détails les plus intimes de leurs déboires conjugaux. Voici deux exemples :

« Très Honorable Monsieur. Je ne demande pas mieux que de continuer à entretenir un ménage américain. Mais je ne peux plus supporter de vivre avec mon mari. Je serai très heureuse de pouvoir vous exposer ma situation en détail, et je sais que vous ne disposez pas de beaucoup de temps. Mais mon mari m'a trompée depuis vingt-cinq ans, et je ne peux pas tolérer plus avant cette vie de mensonges et de subterfuges. »

L'autre correspondante va encore plus loin :

« Je vous adresse quelques mots pour vous demander s'il est juste qu'un mari, après avoir divorcé, continue à persécuter son ex-femme. Mon ancien époux ne manque jamais une occasion de dire du mal de moi à mes amis et aux siens. Il est furieux parce que je l'ai trompé avec Red. Il nous a surpris une fois dans son auto, qui porte la plaque n° 247-895. »

Un reporter à l'aventure

DANS UN MONDE EN GUERRE

Quentin Reynolds est un journaliste et un écrivain des plus cotés aux Etats-Unis. En sa qualité de correspondant du grand magazine « Collier's », il a longuement séjourné en Europe et en Afrique, visitant les principaux théâtres d'opérations. De retour en Amérique, il a publié un ouvrage intitulé « Seules, les étoiles sont neutres ». C'est de ce livre passionnant que nous avons tiré la série d'articles que nous présentons à nos lecteurs.

Après avoir vainement essayé d'obtenir une interview de Winston Churchill, Reynolds est un beau jour convoqué au 10, Downing Street, où l'attend son grand ami Harry Hopkins. Grâce à l'intervention de ce dernier, le journaliste pourra accompagner le Premier britannique au cours d'un voyage d'inspection, au bout duquel, à sa gande surprise, Churchill l'invite à déjeuner. *

Nous publions cette semaine le récit vivant d'une visite prolongée que Quentin Reynolds a effectuée auprès d'un aérodrome de chasseurs de nuit, quelque part en Angleterre, en pleine blitzkrieg.

par QUENTIN REYNOLDS

CHASSEURS DE NUIT

Au cours du « blitz » du 10 mai 1941, les avions de combat de la R.A.F. abattirent 44 appareils nazis. Le ministère de l'Air a toujours déclaré que si les forces de défense arrivaient à détruire une proportion de 10 pour cent des effectifs d'attaque, les bombardements aériens de nuit cesseraient bientôt de constituer une sérieuse menace. Aucune aviation, d'après les techniciens du ministère, ne pouvait se permettre d'essuyer de telles pertes en appareils et en équipages, et continuer à mener la guerre aérienne.

Il ne faut pas oublier que les bombardiers lourds de la Luftwaffe transportent un équipage de quatre à six hommes. La perte de 44 appareils signifie en même temps celle d'environ 200 pilotes, opérateurs de radio, navigateurs et mitrailleurs. Pour autant qu'il soit difficile de remplacer 44 avions, il est encore plus malaisé de remplacer 200 aviateurs entraînés. A la longue, ce sont les hommes et non les machines qui gagnent les guerres.

Le meilleur système de défense contre les bombardements de nuit réside dans l'emploi d'une chasse de nuit bien organisée. C'est après le terrible raid du 10 mai 1941 que la Grande-Bretagne apprécia à leur juste valeur les chasseurs de nuit.

Les pilotes nocturnes, jeunes gens aux yeux de chat, devinrent les nouveaux héros du pays. L'un raconta qu'ils se nourrissaient exclusivement de carottes afin d'acquérir une acuité visuelle phénoménale. Un autre affirmait qu'ils passaient toutes leurs journées enfermés dans des chambres noires afin d'être constamment habitués aux ténèbres de la nuit.

J'ai connu quelques pilotes de chasse de nuit, stationnés dans le Kent, et j'ai passé quelque temps avec eux. En général, ils sont légèrement plus âgés que les gars qui pilotent Spitfires et Hurricanes pendant le jour.

AU MESS DES AVIATEURS

A trois milles de leur aérodrome se trouvait une auberge où les jeunes gens avaient établi leur quartier général. La seule chambre de l'établissement avait été louée par eux, et, à tour de rôle, pendant leurs congés, ils l'habitaient.

La formation comptait quatre escadrilles. Les sections A et B alternaient leur service avec les sections C et D. Il va sans dire que les escadrilles qui n'étaient pas en action devaient se tenir non loin de la base afin de pouvoir prendre l'air immédiatement, en cas d'imprévu. Demeurer une semaine à l'auberge était un exploit au-dessus des forces de l'individu le plus endurant. Il fallait passer la nuit à boire avec les composants de deux escadrilles, et, la nuit suivante, on se trouvait aux prises avec deux escadrilles fraîchement débarquées. Mais j'ai pu me renseigner assez complètement au sujet des chasseurs de nuit. Pour commencer, aucun d'eux ne mangeait des carottes. Ils n'absorbaient pas ce végétal parce qu'ils ne l'aimaient pas, quelle que fût la valeur des vitamines qu'il contenait. Ils portaient des lunettes fumées, mais, à leur avis, elles ne leur servaient de rien.

Les rapports de ces hommes étaient régis par une chevaleresque rivalité entre les différents types d'appareils qu'ils pilotaient. La base était pourvue de Defiants, de Beaufighters, de Douglas Havocs et de Spitfires. Ces derniers prenaient l'envol seulement au cours des nuits où la lune brillait dans toute sa splendeur. Les Spitfires atterrissent à une vitesse de 160 kilomètres à l'heure, et il est indispensable que le pilote qui les manœuvre ait une nette vision du terrain.

Dans la R.A.F. il existe une règle à laquelle aucun des hommes n'oserait contrevenir. Aucun pilote n'a le droit de raconter ses exploits personnels, sous peine de payer une forte amende — généralement une série de tournées coûteuses. Mais, par contre, chaque aviateur a l'entière liberté de vanter les qualités de son appareil. Voici ce que disait l'un d'eux, pilote de Spitfire, à l'auberge :

— Il est possible que les Spitfires ne valent rien, dit-il en se versant un autre verre de bière, mais voici ce que je peux vous raconter. L'autre jour j'étais à l'hôpital de Tunbridge Wells pour voir un de mes amis blessé. Le pauvre diable pilotait un Defiant lequel, sans raison apparente, avait éclaté en l'air...

Une série de hurlements, de cris de protestations accueillirent cette déclaration. Mais le narrateur ne se laissa pas démonter pour si peu. Il vida son verre d'un trait, le remplit de nouveau et continua :

— A l'hôpital, j'appris que quelques aviateurs nazis blessés étaient arrivés la veille. Ils étaient douze et je demandai à les voir. On me fit passer dans une grande pièce et j'arrivai juste à temps pour assister à une scène curieuse. Un toubib, rouge de colère, était en train de passer un savon à une infirmière. Fou de rage, il allait d'un lit à l'autre, découvrait les hommes. Onze d'entre eux était marqués de bleus révélateurs d'une raclée collective magistrale. « Je me demande qui a mis ces hommes dans cet état », écumait le médecin. Finalement, la nurse put placer un mot.

« — Je vais vous expliquer, Docteur. Celui-là — elle désigna le douzième — n'a pas cessé, de la nuit, de crier dans son délire : « Spitfire ! Spitfire ! », et à chaque fois les autres se précipitaient à bas de leurs lits...

J'appris le secret de l'escadrille. Un rejeton d'une noble famille anglaise avait fait de tout pour être admis à faire partie de la R.A.F. On l'avait refusé parce qu'il avait dépassé les 38 ans. Il changea de nom, se munit d'un faux certificat de naissance attestant qu'il avait 25 ans, et réussit à s'enrôler. Depuis, il avait abattu un bon nombre d'avions ennemis.

JE BAVARDE AVEC TERRY

Un drôle de numéro était Terry, un jeune homme de 24 ans qui venait d'être père. Chaque fois que je le rencontrais, il avait un anniversaire différent à célébrer. D'abord ce fut à l'occasion de la sortie de sa femme de l'hôpital. Ensuite le baptême du petit, puis sa première dent, et ainsi de suite.

Terry avait été plusieurs fois décoré. Il avait à son tableau de chasse plus de seize appareils nazis, dont sept abattus pendant la nuit. Il pilotait un Defiant. Souvent, les gars parlaient de l'invasion. Aurait-elle lieu ? Tous espéraient que oui.

— Supposez qu'une tentative d'invasion ait vraiment lieu, demandai-je. Quel serait votre rôle ?

— J'aimerais beaucoup assister à une invasion, dit Terry doucement, oh ! oui... Je voudrais tellement voir ces gros transports de troupes survoler la Manche, chacun d'eux chargé de 40 soldats ennemis...

Tous les autres écoutaient avec attention. On ne plaisantait plus. Terry continua :

— Je choisirais le plus grand et le plus gros. Je m'arrangerais pour voler à son côté. Au début, ses occupants ne s'en inquiéteraient pas outre mesure, parce qu'ils oublieraient que mon Defiant a une tourelle. Alors, j'appellerais mon mitrailleur : « Tally-ho Andy », et puis je dirigerais mes regards sur l'appareil à croix gammée. J'entendrais nos balles crépiter sur sa carcasse comme un cliquetis de machine à écrire, ou comme un battement prolongé de tambour, comme ceci. (Terry frappa de son verre la surface en bois du comptoir : rat-rat-rat... rat-rat-rat. Il avala une autre gorgée de bière.)

« Ensuite, je m'amuserais à suivre les jeux fous de nos boulets sur le gros fuselage. Puis, j'attendrais de voir sortir, à travers les trous de nos balles, le sang des ennemis. J'attendrais jusqu'au moment où ce sang aurait recouvert tout l'avion. Voilà ce que je ferais, je le jure, voilà ce que je ferais.

Il était tout essoufflé, et ses mains étaient crispées.

— Finalement, lorsque je me rendrais compte que tous les hommes sont morts, sauf le pilote, savez-vous ce que je ferais, alors, le savez-vous ? Je pousserais à fond ma manette de gaz et, de toute la vitesse de mon appareil, j'éperonnerais le sinistre oiseau de transport.

Terry était tremblant, et je jetai un regard sur les autres pilotes. Les visages étaient tendus et les yeux durs. Ce n'étaient plus des jeunes gens joyeux assis en rond dans un cabaret pour boire un coup. C'étaient des hommes combattant pour leur pays ; c'étaient des hommes qui avaient perdu des camarades au combat ; c'étaient des hommes dont les parents et les amis avaient été tués au cours des raids aériens.

— Buvons, murmura finalement Terry. Et voici un toast : « Mort à l'ennemi ».

Tous, nous portâmes nos verres aux lèvres avec un sentiment de pleine solidarité avec Terry.

— Allons respirer un peu, dit le jeune homme. Filons jusqu'à l'aérodrome.

VISITE A L'AÉRODROME

Sept d'entre nous s'entassèrent dans la voiture de Terry, qui avait été dans le temps une Rolls Bentley. Le véhicule partit en cahotant... Nous arrivâmes sur le terrain où dix ou douze pilotes attendaient leur tour de prendre l'air. Cette nuit-là, deux avions effectuaient des cercles au-dessus de l'aérodrome, prêts à faire face aux appareils ennemis. Comme nous nous approchions d'une cabane, un chien de race douteuse se précipita à la rencontre de Terry qui se mit à jouer avec lui.

— Il est évident que c'est là votre chien, dis-je à Terry.

— Ce n'est pas mon chien, me répondit-il doucement. Il appartenait à Al. Vous souvenez-vous d'Al ? Je l'ai amené chez vous il y a trois semaines. Vous vous rappelez, un grand gaillard blond ? Il pilotait les Beaufighters. Eh bien, dimanche soir, Al n'est pas rentré. Cet idiot de chien ne sait rien me dire au sujet d'Al.

Terry me regarda bien en face :

— Me blâmez-vous de haïr tellement les Allemands ?

— Je n'ai jamais blâmé qui que ce soit parce qu'il hait les Allemands, répondis-je

Le commandant de la base arriva sur ces entrefaites. D'un signe de la main, il fit comprendre aux hommes à moitié levés pour le saluer de ne pas s'embarrasser de formalités. Nous bavardâmes longuement, et ensuite l'officier m'invita à l'accompagner à la « salle de contrôle ».

Nous traversâmes le terrain. C'était une nuit brillante, une véritable nuit de bombardiers. Les Allemands ne nous avaient pas rendu visite, en force, depuis plusieurs semaines, mais nous sentions qu'ils n'allaient pas rater une nuit pareille. On voyait distinctement les avions qui évoluaient sur le terrain, prêts à prendre l'envol. La chambre de contrôle était brillamment illuminée. Il y avait dans cette pièce plusieurs hommes qui parlaient au téléphone, se penchaient sur des cartes et sur des plans.

— Vous avez visité suffisamment de chambres de contrôle pour en connaître le fonctionnement, me dit le commandant en riant. Mais voici quelque chose que vous n'avez pas encore vu probablement. Eteignez les lumières, ordonna-t-il.

DANS LA SALLE DE CONTROLE

Sous un épais cristal s'étendait une carte, représentant la France, la Hollande et l'Allemagne, tachetée de petites lumières rouges. Il y en avait peut-être 80. Une trentaine de lumières vertes marquaient également la carte.

— Celles-ci désignent les bases aériennes allemandes, dit le commandant en désignant les lueurs rouges. Quant aux vertes, elles marquent l'emplacement probable de bases que nous n'avons pas encore pu repérer d'une façon certaine.

Toutes les lumières s'éteignirent, et l'un des hommes, sans quitter le téléphone, annonça : « Quarante plus venant dans cette direction. Quarante plus venant dans cette direction. Dernier repérage à... »

Le commandant sourit et s'en alla distribuer des ordres. Maintenant ces hommes, avec lesquels j'avais bu et plaisanté, allaient commencer à gagner leurs cinq livres par semaine. « Quarante plus » peut vouloir dire n'importe quoi. En l'occasion, cette expression désignait « plus de quarante avions allemands ».

Dehors, sur le terrain, les moteurs firent entendre leurs vrombissements. Les pilotes et leurs mitrailleurs allaient commencer la



Le pilote et les membres de l'équipage d'un bombardier font un rapport détaillé de leur raid à l'officier de service tout en se régalant d'un café au lait bien chaud.

* (Voir « Images » N° 682)

chasse qu'ils avaient tant attendue. Ils se dirigeaient vers leurs appareils.

— Je viens de commander une bière, me dit l'un d'eux qui s'appelait Cecil. Quand Frank l'apportera, prenez-la.

— Je vous en offrirai une à votre retour, dis-je au jeune homme.

— Je reviendrai, dit-il.

Ils pensent tous cela. Ils sont convaincus de leur bonne fortune. Si l'on doute de sa propre invulnérabilité, on ne peut pas faire une longue carrière de chasseur de nuit. En fait, celui qui ne croit pas à sa bonne chance ferait mieux de se tenir à l'écart de la zone de guerre.

L'un après l'autre, les avions décollèrent dans le noir. Les feux de positions étaient allumés au moment de l'envol. Chaque appareil évolua deux ou trois fois au-dessus du terrain pour vérifier le rendement du moteur, ensuite, éteignant ses lumières, s'en alla faire son travail. Au retour, ils doivent de nouveau allumer leurs feux. Les Allemands emploient un système semblable, et souvent les chasseurs de nuit de la R.A.F. essayent de connaître les couleurs des signaux ennemis au cours d'une nuit déterminée. Ils suivent à petite distance les bombardiers à croix gammée, et puis, au moment où ceux-ci allument, ils foncent sur eux. Cette opération est très difficile, mais les chasseurs de nuit y ont souvent recours. Ils l'appellent « l'intrusion ».

J'étais là, au milieu du terrain, avec deux pilotes qui n'avaient pas encore reçu l'ordre de décoller. Nous regardions les avions qui traçaient des cercles au-dessus de nous. Ils étaient vingt-quatre. Ils devaient voler à des altitudes différentes afin de former un mur haut de 12.000 mètres, entre notre aérodrome et Londres. La nuit était assez claire pour permettre aux Spitfires de décoller, et ils s'envolèrent rapides, l'un après l'autre. Même l'obscurité était incapable de cacher leurs formes élégantes. Les Beaufighters et les Defiants appartiennent décidément au sexe masculin. Les Spitfires ressemblent à des débutantes, parées de leur première robe de bal, impatientes d'aller faire des conquêtes. Au loin, les canons commencèrent à tonner, et par à-coups le ciel s'éclairait de lueurs aveuglantes et rapides.

— Comment vous arrangez-vous pour ne pas être atteints par votre propre D.C.A. ? demandai-je à l'un des pilotes.

— Ça, c'est ce qu'on appelle la coopération entre les forces de l'air et celles de terre, dit-il. Ils savent parfaitement dans quelle partie du ciel nous nous trouvons à chaque instant.

COMBAT AÉRIEN

Les canons les plus rapprochés arrêtèrent leur tir, et maintenant nous pouvions entendre le bourdonnement des avions allemands. Les deux pilotes étaient capables de me signaler la différence entre le bruit des moteurs allemands et celui des pistons des avions de la chasse de nuit. De temps en temps, nous entendions la chanson grave d'un Spitfire. Il n'y avait pas à se tromper. Au-dessus de nous, le ciel était infesté d'avions, mais, malgré le clair de lune intense, nous n'arrivions pas à les apercevoir. Ensuite, nous entendîmes quelques rafales de mitrailleuse. Des aboiements rapides, aigus, différents des détonations de l'artillerie. Là-haut, au-dessus de nos têtes, se jouait un véritable drame. Des avions allemands, chargés de milliers de tonnes d'explosifs, essayaient de se frayer un chemin vers Londres. La capitale dormait tranquille.

Soudain, à l'horizon, apparut une grosse boule de feu. Toute la campagne en fut illuminée. Pendant quelques secondes, elle demeura suspendue en l'air.

— Voilà un nouveau genre de fusée, remarquai-je.

Les deux pilotes me regardèrent avec pitié :

— Ce n'est pas une fusée, dit l'un d'eux tranquillement. C'est un avion en feu... j'espère un des leurs.

La lumière devint jaune intense, et puis disparut d'un coup. Je n'arrivais pas à croire que c'était là un appareil en flammes. Deux secondes plus tard, une terrible explosion secoua la terre. Les bombes de l'avion abattu avaient touché le sol. Maintenant, le monde semblait très calme. Les avions étaient très hauts et leurs moteurs chantaient une douce litanie. Le commandant sourit.

— J'espère que vous êtes satisfait du spectacle.

— Très, répondis-je. Est-ce que l'avion qui s'est abattu était des leurs ?

— Oui.

Je fus soulagé d'apprendre qu'aucun de ces hommes avec qui j'avais passé des journées entières n'avait connu une fin atroce. Les heures passèrent. Lentement, l'aube se levait et les grands oiseaux commencèrent à rentrer. L'un après l'autre ils s'approchèrent, décrivirent des cercles, montrant leurs feux de positions, et atterrirent doucement sur le terrain. Le travail de nuit était achevé. Il était 5 heures du matin. Cecil sauta légèrement de la carlingue d'un Spitfire. Celui-là même qui m'avait offert la bière qu'il avait commandée.

— J'en ai eu un, dit-il. Il s'abattit en flammes. L'avez-vous aperçu d'ici ?

— On aurait pu l'apercevoir de Londres, dis-je.

— On ne pourra pas appeler celui-là un « probable », dit-il en souriant.

Ensuite il me raconta le combat.

— J'arrivai d'en bas et j'eus juste le temps de placer un coup de canon. Une veine inouïe. Rendez-vous compte : si avec un seul coup vous parvenez à atteindre un avion ennemi dans n'importe quelle partie, c'est déjà de l'excellent tir. Mais placer une balle dans le réservoir à essence, ça c'est un véritable miracle. J'eus donc la chance d'atteindre son réservoir et il se couvrit de flammes. Lorsqu'il toucha le sol, mon appareil fut fortement secoué par l'explosion. Pendant cinq secondes, j'ai eu très chaud. Que pensez-vous d'un déjeuner ? me demanda-t-il ensuite sans transition.

« A LONDRES, L'ALERTE FUT DONNÉE... »

L'idée semblait bonne, quoique ce fût la première fois que j'allais déjeuner à cinq heures du matin. Nous allâmes dans le mess où tout le monde s'était mis à l'aise. Il faisait chaud, et nous ôtames nos vestons et relevâmes nos manches. Nous nous régalâmes de biftecks saignants, de pommes de terre, de petits pois et de haricots. Finalement, le serveur apporta un grand plat. Du fromage ! Je n'en avais pas vu beaucoup depuis que j'avais quitté New-York. J'en avalai autant que je pus.

Après le déjeuner, nous reçûmes un rapport complet des opérations de nuit : sept avions ennemis avaient été abattus, mais le fait le plus important était que les appareils à croix gammée n'avaient pas pu parvenir dans le ciel de Londres.

Une heure après, j'arrivai à mon hôtel, dans la capitale. Une femme de ménage, les yeux pleins de sommeil, frottait le parquet de la grande salle, tout en écoutant la radio.

« Ici Londres, dit la voix du speaker. Au cours de cette nuit, il y a une incursion aérienne au-dessus de notre territoire. Sept appareils ennemis furent détruits par nos chasseurs de nuit. A Londres, l'alerte fut donnée ; elle dura quatre heures, mais aucun avion ennemi ne fut entendu au-dessus de la ville... »

— Je me demande, dit la brave femme, si l'on peut faire confiance à ces comptes rendus.

— Vous pouvez toujours croire celui-ci, ma jolie, lui dis-je en m'engouffrant dans l'ascenseur...



Une carte des objectifs à atteindre est projetée sur l'écran que pilotes et hommes d'équipage suivent avec intérêt marqué.



EXERCICES PERILLEUX

Les techniciens, ouvriers, plombiers, météorologistes, téléphonistes, cuisiniers qui travaillent dans les aérodromes de la R.A.F. doivent pouvoir, en cas de danger, se sauver d'une situation périlleuse. Aussi doivent-ils être familiarisés avec des exercices qui, en bien des cas, sauront les tirer de mauvais pas. Et pour cela on les entraîne à des prouesses acrobatiques égales parfois à celles des professionnels de cirque. En voici quelques exemples édifiants. La rapidité est, en tout cas, la règle, car un manque de précipitation peut coûter la vie.



L'auteur du passionnant récit que nous tirons du « Saturday Evening Post », Jan Henrik Marsman, a réussi à accomplir l'exploit incroyable de s'enfuir de Hong-Kong, après l'occupation japonaise. En compagnie de quelques rescapés, il voyagea par monts et par vaux, à travers des sites extrêmement incléments, risquant à tout moment d'être découvert et identifié par les soldats nippons infestant le pays. Après avoir surmonté bien d'épreuves pénibles, après avoir connu les tortures de la faim, de la soif et de la maladie, Marsman est parvenu à mener son voyage à bonne fin et à atteindre Tchoung-King.

Voici le compte rendu de cette odyssée moderne.



Les autorités japonaises avaient décidé que tous les prisonniers devaient être transférés à une autre prison, sauf les ressortissants allemands, italiens, suisses, portugais et philippins. Je résolus de tenter le sort. Si j'avais une chance de pouvoir m'enfuir, c'était bien à ce moment-là. Après que mes camarades de captivité eussent quitté l'hôpital dans lequel on nous avait consignés, je me présentai devant un capitaine nippon :

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-il.

— On m'a dit que je pouvais m'en aller tranquillement, répondis-je en affectant un air calme.

— Quelle nationalité ?

— Citoyen philippin.

J'exhibai mon passeport américain qui portait une estampille attestant que je faisais partie du Commonwealth des Philippines. L'officier n'eut pas l'air très convaincu.

— Vous n'êtes pas Philippin, vous êtes Américain. Vous irez à la prison de Stanley.

— Je suis Philippin, insistai-je.

— Où êtes-vous né ?

— A Amsterdam, en Hollande.

Cette réponse s'imposait, car mon passeport mentionnait ce lieu de naissance.

— Vous êtes né à Amsterdam ? La Hollande combat contre le Japon. Vous irez à Stanley.

J'essayai de le prendre de haut :

— Je m'étonne beaucoup que vous me contestiez mon droit à être remis en liberté. Hier au soir, votre supérieur m'a donné ordre, en ma qualité de citoyen philippin, de ne pas aller à Stanley avec les autres, mais de demeurer ici, pour être libéré ce matin.

Mon assurance finit par avoir raison de la résistance du capitaine, lequel, de mauvaise grâce, me délivra un laissez-passer, tout en m'informant que je serai étroitement surveillé.

UN DÉGUISEMENT CHINOIS

Une heure plus tard, je frappais à la porte d'une vieille Chinoise qui louait des chambres et qui consentit à me laisser habiter une petite pièce située au troisième étage. Aussitôt, je me mis en rapport avec des amis chinois. Ils me procurèrent des vêtements chinois, que je m'empressai de revêtir. Ma peau brunie au soleil d'Asie me permit d'adopter ce déguisement avec un minimum de chances d'être démasqué. Je vécus ainsi, à peu près tranquille, jusqu'au 6 février. Je savais que dans quelques jours les autorités japonaises devaient statuer définitivement sur mon cas et que, selon toute probabilité, je serai incarcéré de nouveau. Je devais donc agir vite.

D'autre part, le jour de l'an chinois approchait. Bientôt serait venue une période de dix jours au cours de laquelle je ne devais pas m'attendre à une aide efficace de la part des guerilleros qui combattaient dans la région que je comptais traverser. Les traditions chinoises sont tellement enracinées que la perte d'un empire ne les empêcherait pas de fêter.

Un Chinois du Nord, qui se trouvait à Hong-Kong, m'aida à dresser mon plan d'évasion, et alla jusqu'à m'avancer 25.000 dollars de Hong-Kong pour les verser aux guerilleros. Il ne voulut même pas accepter ma reconnaissance de dette. Son premier geste fut typiquement chinois : « Je vais faire appel à mon neveu afin qu'il vous accompagne. Il sera personnellement responsable de votre sécurité. Ne vous faites pas de mauvais sang, tout ira bien. »

Le « neveu », je l'appellerai ainsi, se révéla être un homme d'action. Pour quitter la ville, nous devions prendre une route qui avait été interdite, sous peine de mort, à tous « les autres nationaux », c'est-à-dire les non Chinois et les non Japonais.

EN ROUTE...

Le matin du 10 février, nous nous mîmes en route. Dès l'aube, je revêtis mon accoutrement chinois, sur lequel j'enfilai un imperméable.

Le neveu arriva vers 8 heures 30. Après avoir rôdé pendant quelque temps à travers les rues de la ville, dans le but de dépister des suiveurs éventuels, nous sautâmes dans un autobus grouillant de voyageurs, qui nous déposa à la limite de Hong-Kong.

Là, sous les regards attentifs de dizaines de sentinelles japonaises, des Chinois allaient et venaient, s'arrêtant devant les étalages en plein air que des marchands exposaient. Nous nous mêlâmes à la foule, faisant semblant de nous intéresser aux marchandises. Chaque fois que nous passions devant une sentinelle, nous exprimions notre respect par des révérences.

Entre temps, le télégraphe du neveu faisait merveille. A tous les cinq cents mètres, un coolie, à l'air innocent, était posté. Aussitôt que la voie était libre, il nous faisait signe.

Je trouvai très amusant le fait de passer ainsi à la barbe des sentinelles, mais j'étais loin de me rendre compte, alors, des épreuves qui m'attendaient.

Finalement, nous nous étions engagés sur une route de montagne, et nous étions en pleine campagne. J'étais sur le point de pousser un soupir de soulagement, lorsqu'un bruit de moteur, derrière nous, me figea le sang dans les veines. Je me retournai à moitié et aperçus un camion militaire qui suivait la route, à une centaine de mètres. Dans quelques minutes il nous aurait rejoints. Que faire ? Impossible de nous cacher. Devions-nous essayer de courir de toute la vitesse de nos jambes jusqu'au petit cimetière qui bordait la route un peu plus loin et tenter de nous dissimuler derrière une tombe ? Ou bien devions-nous demeurer impassibles et espérer le mieux ? Le neveu opta pour la deuxième solution. Nous attendîmes le véhicule de pied ferme, et nous inclinâmes respectueusement à plusieurs reprises à son passage. Le camion nous dépassa sans s'arrêter. Sauvés ! Non, je m'étais réjoui trop tôt. Après avoir pris un virage en vitesse, il s'arrêta brusquement. Nous ralentîmes notre marche presque malgré nous. Sans nous en apercevoir presque, nous n'avancions plus, nous marquions le pas. Mais, néanmoins, nous nous approchions de l'ennemi qui semblait nous attendre. Malgré le froid mordant, la sueur dégoulinait à grosses gouttes de mes tempes. Nous avions presque rejoint le camion, nous approchions, encore, encore. Avec un rugissement sonore, le véhicule s'ébranla et disparut dans le lointain, devant nous. Cette marche fut la plus longue de ma vie.

Une trentaine de kilomètres plus loin, nous rencontrâmes un coolie qui était tranquillement assis au bord de la route. C'était un homme instruit déguisé. Il dirigeait un groupe de combattants secrets. Il nous demanda de le suivre, quitta la route et nous précéda à travers un étroit sentier qui serpentait à travers les montagnes. Au bout de quelques heures nous arrivâmes près d'une école en ruine dont le toit était encore intact. Là, le neveu effectua le premier payement, en versant une partie des 25.000 dollars destinés à financer mon évasion. Je rencontrai un autre homme blanc, le Dr King, chirurgien de renom. Il avait travaillé jour et nuit, opérant des centaines de blessés à Hong-Kong. Après cet effort, il était devenu une épave, et lorsque les Japonais avaient voulu le transférer à la prison de Stanley, il avait réussi à les convaincre qu'il était trop affaibli pour pouvoir bouger. D'autres rescapés vinrent se joindre à nous, de sorte que notre groupe comptait six personnes au total : le Dr King, un garde chinois, le neveu, un autre Chinois distingué, un Russe que j'appellerai Serge, et moi-même.

DANS UNE CACHETTE ÉTROITE

Après la tombée de la nuit, notre guide nous conduisit, en évitant soigneusement les villages occupés par les Japonais, jusqu'à une petite baie de Tolo Harbour, où quelques sampans de pêche se balançaient au bout de leurs amarres. Nous pensions que nous allions partir immédiatement à travers la baie et que nous allions pouvoir commencer notre voyage à travers le versant opposé, qui bordait une grande étendue de « no man's land », afin d'atteindre finalement un territoire contrôlé par les troupes régulières chinoises. Cette perspective nous donna du courage. Si nous avions pu prévoir que nous allions vivre pendant d'interminables journées dans le réduit d'un sampan, mesurant deux mètres sur trois, il est probable que nous nous serions coupé la gorge sur place.

Nous passâmes la nuit cachés sur le rivage. Avant l'aube, nous fûmes entassés dans le réduit infect, et on nous dit qu'en aucune circonstance nous ne devions donner signe de vie pendant le jour. Les avions japonais patrouillaient sans cesse au-dessus de la baie, et les canots torpilleurs ennemis croisaient devant le petit golfe où notre bateau était amarré. De plus, les Japonais pouvaient faire leur apparition sur le rivage à tout moment.

Ce fut une matinée d'enfer. Nous étions tellement à l'étroit que, chaque fois que l'un de nous effectuait un mouvement, tout le groupe devait suivre ce même mouvement. Nous ne savions pas où les bateliers étaient allés ni à quel moment ils reviendraient. Un vent violent soulevait la houle qui nous secouait énergiquement. Toutes les quelques minutes, nous entendions les vrombissements des avions japonais qui survolaient l'emplacement où nous nous étions cachés.

Vers midi, à travers un petit hublot, nous aperçûmes une colonne de fumée qui se levait sur le rivage. Avec un optimisme exagéré, nous en conclûmes que nos bateliers prenaient leur repas et qu'ensuite nous repartirions. Mais la fumée disparut et aucun batelier ne vint vers nous. Vers 4 heures de l'après-midi, encore de la fumée sur la rive. Malgré la dure expérience du matin, nous recommençâmes à espérer. Plus de doute : nous partirions aussitôt après le repas du soir. Mais ce n'est qu'après la tombée de la nuit qu'un batelier nous apporta un bol de riz ; il refusa de répondre à nos questions et s'en alla sans avoir ouvert la bouche. Nous ne pouvions pas songer à dormir dans cette position inconfortable.

Les jours et les nuits passèrent lentement, chaque minute rendant nos souffrances plus insupportables. Finalement, le 12 février, un peu avant le crépuscule, une foule de femmes et d'enfants chinois arriva en courant d'un pâté de maisonnettes qu'on apercevait au loin. Ils s'arrêtèrent sur la rive, poussant des cris. Le neveu persuada au batelier, qui semblait muet, d'aller voir ce qui se passait.

— Les Japonais arrivent, annonça laconiquement l'homme à son retour.

Nous étions affolés :

— Levez l'ancre et partons ! Partons, il faut partir !

Non, le chef de la guérilla avait dit qu'il n'était pas possible pour le moment de nous aventurer à l'extérieur de la baie. D'ailleurs, il n'y avait pas de quoi s'alarmer. Les Japonais avaient tout simplement occupé le village, situé à deux milles de distance.

Nous vîmes les villageois s'embarquer sur d'autres sampans qui prirent aussitôt le large. Aux petites heures de la nuit, nos bateliers montèrent à bord, accompagnés d'un groupe de guerilleros armés de fusils, de grenades à main et de mitraillettes. Sur ce, nous levâmes l'ancre ; mais comme le bateau allait déboucher d'un petit golfe, une vedette japonaise venant du large, filant droit sur nous, fut avisée. Promptement, l'homme de barre dirigea le sampan vers un point dissimulé de la côte. La vedette ne s'engagea pas à notre poursuite.

Toujours entassés dans notre réduit, condamnés à y demeurer pendant toute la journée du 13 février, le soir venu nous ne pûmes plus tenir. Nous exigeâmes d'être conduits à terre et, dans une cabane, pûmes avaler un peu de riz. Cette nuit-là, nous étions désespérés. Le lendemain, c'était le jour de l'an chinois.

EN PLEINE MER

Le neveu s'engagea dans une plaidoirie fougueuse. Nous devions à tout prix tenter d'effectuer la traversée sans retard. Il se démena tant et si bien qu'il finit par convaincre les bateliers. Nous partîmes vers 10 heures, par gros temps. Il faisait noir comme dans un tunnel. Découragés, les bateliers prétendirent qu'il n'était pas possible de naviguer et jetèrent l'ancre ailleurs. « Bang, bang, bang. » Notre terreur diminua lorsque nous nous aperçûmes que le bruit venait de notre quille qui raclait les rochers du fond. Nous étions à marée basse.

Malgré le vent mordant et la pluie qui hachait les flots, nous entrâmes jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée, essayant de dégager l'embarcation. Quand nous pûmes finalement réintégrer notre réduit, nous étions incapables de trouver le sommeil, malgré notre épuisement.

Le 14 février, vers 5 heures du matin, je n'en pouvais plus. Je suppliai le neveu d'offrir aux bateliers une gratification s'ils se mettaient en route immédiatement. Tant pis s'il faisait jour et si la mer était grosse. Nous devions réussir cette traversée à tout prix et au plus tôt.

Finalement, le sampan s'éloigna de la rive, dans un brouillard épais. Nous entendîmes à plus d'une reprise les vedettes japonaises qui croisaient autour de nous, et les avions qui nous survolaient. Mais nous étions invisibles dans cette brume.

SUR L'AUTRE RIVE

Arrivés sur l'autre rive, nous nous trouvâmes devant un paysage dévasté par la guerre. Tout n'était que ruines et destruction. Nous nous laissâmes tomber sur le sol, à moitié morts, nous serrant les uns contre les autres pour essayer de nous réchauffer. Avec nos barbes touffues, nos yeux injectés de sang, nous étions devenus des bêtes sauvages. Je sentis les premières atteintes d'une dysenterie qui ne me laissa plus de paix.

Quelques heures plus tard, nous nous mîmes en route. De temps en temps, nous rencontrions des bandes armées. Leur chef s'approchait de nous, baïonnette au canon. Le neveu, toujours souriant, tirait de son oreille un papier vélin roulé en boule, et l'exhibait en l'accompagnant d'une bank-note de 100 dollars. Avec un sourire amical, le chef nous laissait invariablement passer.

Malgré la désolation qui avait marqué de son empreinte toutes les régions que nous traversions, les marchands ambulants continuaient à battre la contrée. Une nuit, nous arrivâmes devant la maison en ruine d'un paysan, qui était retourné à sa « terre écorchée » pour faire les semailles ! Il me donna un peu de rhubarbe sèche qui soulagea ma dysenterie.

Le lendemain, en faisant un mouvement pour éviter de tomber dans une mare, je me foulai la cheville. Elle enfla comme un ballon de football. Le Dr King me conseilla de continuer à marcher, et au cours des fréquentes haltes que nous effectuions, il me faisait des massages. Mais nous étions encore en territoire dangereux, ma jambe m'empêchait de marcher convenablement et je retardais l'avance de mes compagnons. La douleur ne faisait qu'augmenter. Mon moral s'était affaissé. J'étais sur le point de dire à mes compagnons de continuer sans moi, lorsque nous parvînmes sur les bords d'une rivière.

Pendant que nous nous reposions, un sampan, manœuvré par un couple chinois, arriva sur les lieux. Le ménage accepta de nous prendre à bord. Pendant un jour et demi, nous avançâmes sur l'eau à une cadence de trois kilomètres à l'heure. Entre temps, le docteur me prodiguait ses soins, et je me sentais mieux. Mais j'étais anxieux de reprendre une marche plus rapide.

Je suis incapable de décrire la monotonie de ces jours. Nos pieds étaient d'informes morceaux de chair sanguinolente. Sous nos barbes, nos joues étaient couvertes de furoncles et nos dents étaient branlantes et menaçaient de tomber, vu le manque de nourriture et de mastication. Nous souffrions de crampes terribles. Notre misère ne semblait pas devoir prendre fin.

Finalement, une nuit, nous arrivâmes devant une habitation intacte. On nous offrit une hospitalité payante, et nous nous y reposâmes quelques heures. Serge, qui tenait le coup à merveille, s'en alla en exploration et découvrit qu'un bateau à moteur s'apprêtait à remonter la rivière. Il s'arrangea pour assurer notre embarquement.

La navigation recommença, avec un moteur qui calait toutes les deux heures. Nous faisions seulement vingt-cinq à trente kilomètres par jour. Du moment que nous étions capables d'en parcourir quarante à pied, nous décidâmes d'abandonner le bateau. Au fur et à mesure que nous approchions du but, nos jambes devenaient plus agiles. Nous traversâmes quelques villes occupées par l'armée chinoise. L'air que nous respirions semblait plus léger : il était saturé de liberté et nous donnait des forces.

RENCONTRE AVEC SOONG

C'est dans une de ces localités, plus exactement à la porte d'un restaurant chinois où nous essayâmes de nous procurer quelque nourriture, que je m'entendis, un soir, m'appeler par mon nom. Je me retournai et trouvai devant moi un Chinois diplômé de l'Université d'Harvard, déguisé en coolie. C'était un banquier que j'avais connu pendant le siège de Repulse Bay et qui avait disparu depuis ; je l'appellerai Soong.

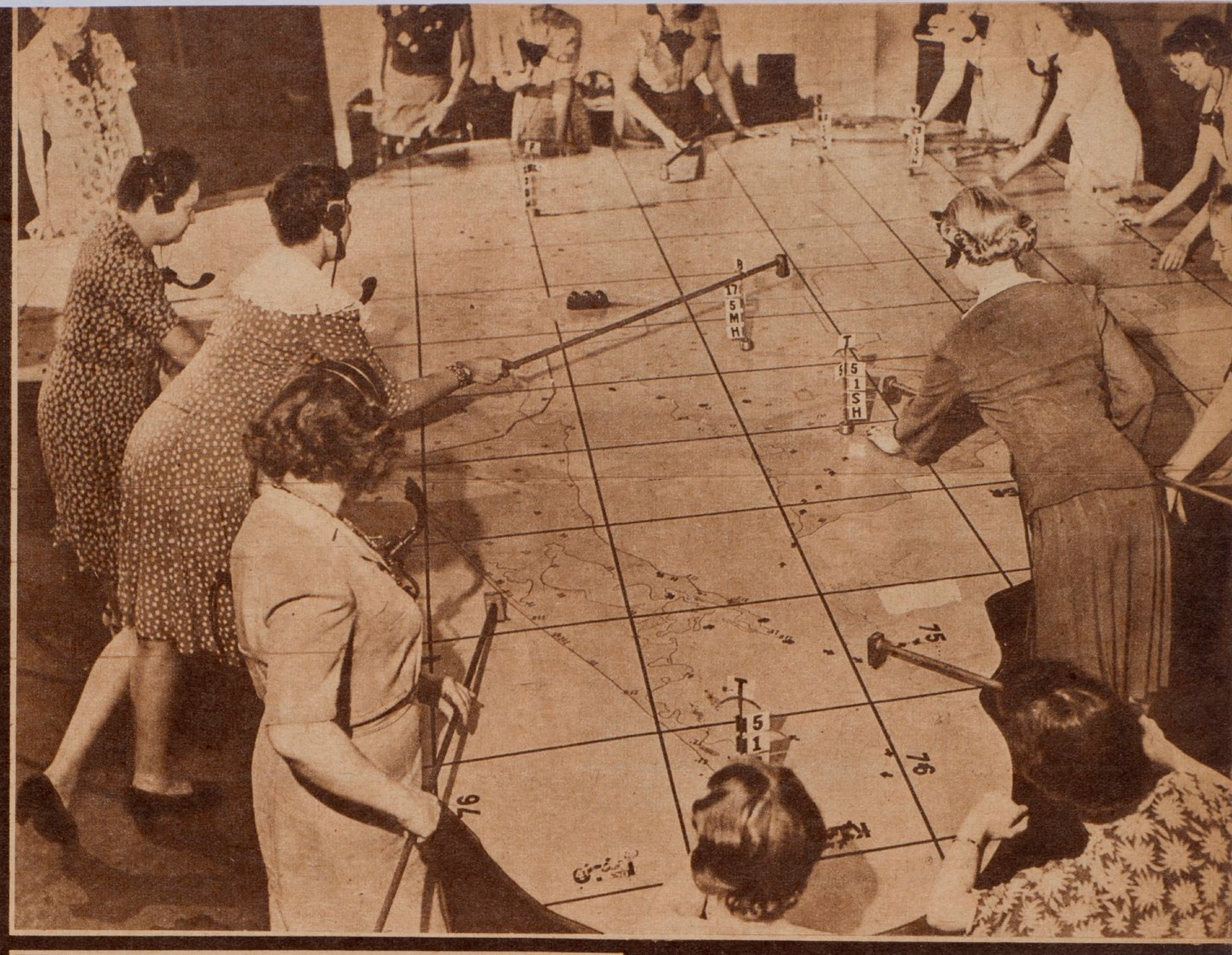
Soong me souhaita la bienvenue avec des tapes dans le dos si fortes que je faillis m'évanouir. Il m'arrosa d'argent, me gava de nourriture et de boissons, ainsi que mes compagnons. Il m'informa qu'avec vingt de ses hommes, déguisés en coolies, il s'apprêtait à partir le lendemain en camion vers une voie ferrée distante de quelques kilomètres. Il me garantit une place à bord du véhicule.

Je quittai mes camarades avec regret et, le lendemain, je m'engageai dans la randonnée automobile la plus pénible de ma vie. Nous franchîmes des montagnes couvertes de neige, glissâmes sur le verglas des routes bordant des précipices, abordâmes des virages en angle aigu. Bref, après avoir roulé pendant deux jours, nous atteignîmes la voie ferrée. Je sautai dans le premier convoi. J'étais fourbu mais heureux, car je pouvais désormais commencer à entrevoir la fin de mes souffrances. Trois jours après j'étais en sûreté, en pays civilisé.

Mon voyage, à partir de cet instant, s'accéléra considérablement. En quelques jours j'étais prêt à entreprendre le tour du monde : Calcutta, Suez, Le Caire, Khartoum, Natal, Trinidad et, finalement, New-York City.

Ma femme et ma fille m'attendaient à l'aérodrome. J'étais un peu en retard pour passer la Noël en famille, mais tout de même j'étais toujours à temps pour fêter Pâques avec les miens.

Mais mon odyssée ne m'avait pas valu seulement des souffrances : elle m'apprit que par les temps actuels, le voyage de Tchoung-King à New-York City est plus court que celui de Hong-Kong à Tchoung-King. Plus court et beaucoup plus agréable...



Selon les instructions qui leur sont données, les employées établissent les positions des avions alliés ou ennemis.

LA FEMME AMERICAINE

fait la guerre...

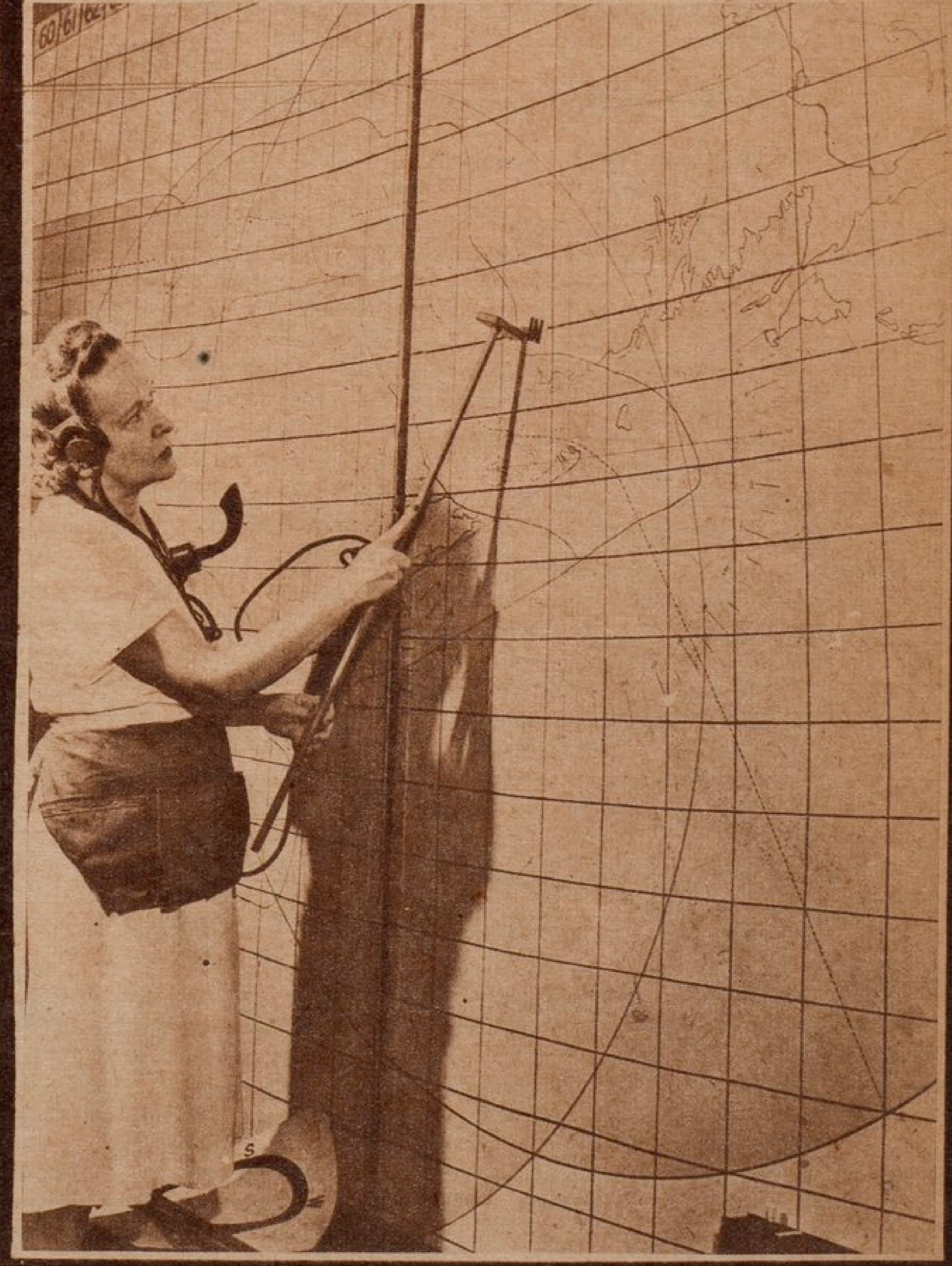
Des milliers de femmes, en Amérique, apportent leur aide efficace à l'effort de guerre. Dans un bureau spécialement affecté comme centre d'information pour le département de l'air, elles inscrivent, annotent, pointent et marquent sur une immense carte le mouvement des avions ennemis sur leur territoire, de même que la position des chasseurs américains allant les intercepter. Grâce à un poste de détection des plus précis, l'alarme est aussitôt donnée et sur l'immense carte, par un système de lettres et de signaux, est résumée la position des appareils en action. Ce bureau fonctionne en collaboration avec le haut commandement de l'air et a donné jusqu'ici les résultats les plus concluants. Deux équipes travaillent jour et nuit alternativement et, grâce à ce bureau, les côtes américaines, étroitement surveillées, ne seront jamais attaquées par surprise. Chaque femme est consciente de la responsabilité qui lui incombe et elles s'adonnent toutes à leur tâche avec un sens parfait de leur devoir.



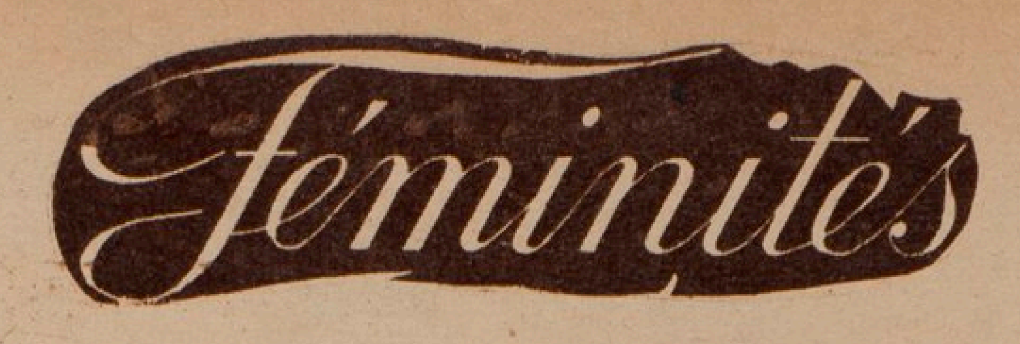
Un écouteur aux oreilles, une jeune préposée au service du bureau d'information posera sur la carte les lettres indicatrices.



D'un fichier énorme, les employées volontaires retirent lettres et chiffres qui leur sont nécessaires.



Sur l'immense pancarte, fixée au mur, une volontaire du bureau d'information s'acquitte de sa tâche avec un soin minutieux.





A l'intérieur de l'ambulance aérienne, une Waaf donne sa potion à un blessé. Le pilote, bien qu'occupé à la conduite de son appareil, jette un coup d'œil furtif sur les passagers qu'il transporte.

LES INFIRMIERES DE L'AIR

Les W.A.A.F.S. (Women Auxiliary Air Force) sont appelées actuellement à apporter leur aide à bord d'ambulances aériennes quand d'autres moyens de locomotion sont impossibles ou trop lents. Avec un dévouement inlassable, elles donnent aux blessés transportés par avion les premiers soins que nécessite leur état. Spécialement entraînées pour les voyages aériens, leur aide est des plus utiles et des plus efficaces.



En route pour l'hôpital où le blessé, à qui les Waafs ont apporté leurs premiers soins, recevra le traitement que nécessite son état.



Arrivées à destination, les Waafs transportent sur un brancard un blessé auquel elles ont déjà donné les premiers soins.

CHOISISSEZ VOTRE EPOUX

Nous sommes au siècle de la vitesse. Nous vivons dans la guerre. Nous devons toutes prendre des décisions vitales avec une rapidité qui ne nous laisse pas le temps de souffler. Oh ! combien cette précipitation est contraire à nos natures tellement indécises ! Oui, le sort se venge. Il nous est toujours permis de tergiverser pendant des heures, dans le magasin de nouveautés, pour savoir si nous allons nous décider en faveur de ce lainage vert jade, ou de cet autre bleu pastel.

Mais il est un domaine que la guerre a interdit à toute hésitation. Nous devons choisir nos maris en vitesse. Ce beau jeune homme qui a charmé notre vie depuis quarante-huit heures, et qui doit repartir demain pour le front, nous murmure d'une voix douce : « Voulez-vous m'épouser, chérie ? » Le temps presse ? Refuser ? Mais nous l'aimons déjà. Prononcer le « oui » irrévocable ? Mais... nous le connaissons si peu ! Alors !...

Heureusement, l'astrologie nous vient en aide. Ne soyez plus hésitantes, mesdemoiselles. Demandez à votre prétendant sa date de naissance, sous prétexte que vous désirez lui envoyer un souvenir pour sa fête. Et ensuite, fiez-vous au tableau que nous vous donnons ci-bas.

SI VOTRE AMOUREUX EST NÉ SOUS LE SIGNE :

1° *DU BELIER, entre le 21 mars et le 20 avril inclusivement :*

Vous avez à faire au prototype de la vitalité exubérante. Il est toujours enthousiaste envers les projets nouveaux, et se sent irrésistiblement attiré à défendre les causes perdues. Vous aurez besoin d'une bonne dose de vigueur morale, d'idéalisme et de tolérance, pour pouvoir vivre en bonne harmonie avec Monsieur Bélier.

2° *DU TAUREAU, entre le 21 avril et le 21 mai inclusivement :*

Cet homme a un faible pour le confort matériel. Alors, si vous n'aimez pas cuisiner, passer des journées entières assise au coin du feu, attendant son arrivée pour vous mettre à son entière et exclusive disposition, vous feriez mieux de chercher ailleurs un mari possible. Cet homme pense que la place d'une femme est à la maison, dans SA maison à lui.

3° *DES GEMAUX, du 22 mai au 22 juin inclusivement :*

C'est un intellectuel dont la présence d'esprit ne fait pas un pli. Il a l'habitude de poser un tas de questions et retient exactement toutes les réponses, ce qui n'est pas de nature à plaire à beaucoup de femmes. Cet homme désire avoir pour compagne une femme d'esprit, intelligente, qui aimera sortir avec lui. Il désire une épouse sportive et pratique, et déteste le genre « femme d'intérieur ».

3° *DU CANCER, du 23 juin au 23 juillet inclusivement :*

Un appui sérieux pour la conduite du ménage, et le compagnon idéal d'une femme qui possède une carrière. Il est nanti d'une nature compatissante et adoratrice, mais il exigera que son épouse soit un composé de mère, de sœur et d'amante. Il a besoin de tellement d'appuis et d'encouragements, que vous aurez beaucoup plus vite fait d'accomplir toute tâche vous-même. D'ailleurs, il ne manquera pas de manifester sa haute appréciation sur la façon dont vous vous en tirez. Monsieur Cancer vous exaspérera, mais il vous donnera une excellente opinion de vous-même.

4° *DU LION, du 24 juillet au 23 août inclusivement :*

Monsieur Lion n'est heureux que lorsque son entourage le considère comme un soleil, et il est aux anges lorsqu'il voit un grand nombre de satellites évoluer autour de lui. Si vous l'épousez, préparez-vous à jouer le rôle de la lune, au service de ce grand astre. N'essayez pas de lui chiper quelques rayons flamboyants, si vous tenez à éviter des histoires. Soyez à ses pieds, et il vous couvrira de présents.

6° *DE LA VIERGE, du 24 août au 23 septembre inclusivement :*

Attention à son œil critique. Il exige la perfection en toutes choses et ne se contentera jamais d'expédients ni de pis aller. Il n'est heureux que lorsqu'il critique dans le but de corriger, et lorsqu'il le fait à titre de reproche, il goûte ses remontrances comme un luxe à base de tristesse. Vous ne pouvez pas le décevoir, il a tout prévu à l'avance et vous ne le surprendrez jamais. Mais vous pouvez compter sur lui.

7° *DE LA LYRE, du 24 septembre au 23 octobre inclusivement :*

L'amant absolument parfait et... exaspérant. Mais quel mari fascinant ! Si l'amour était un homme, il serait né sous le signe de la Lyre. Vous ne pouvez pas l'enchaîner, il glissera de vos liens comme un fakir contorsionniste. Il a le don de faire en sorte que les autres se fassent du mauvais sang pour lui. Essayez de le transformer. Il disparaîtra comme la brume matinale. Serez-vous heureuse avec lui ? Oh ! oui... pendant qu'il sera là.

8° *DU SCORPION, du 24 octobre au 22 novembre :*

Viril, magnétique et sûr de lui-même, il aime le type de femme ultra-féminin. Il ne fait pas bon de provoquer sa colère. Il est violent et capable de ne pas oublier. Si vous ne vous sentez pas l'âme d'un ange, réfléchissez à deux fois avant de lier votre existence à l'homme né sous le signe du Scorpion.

9° *DU SAGITTAIRE, du 23 novembre au 20 décembre :*

Si vous cherchez un mari qui fera du chemin dans la vie, si vous êtes disposée à remplacer le sentimentalisme par la satisfaction du succès matériel et social, alors, ne cherchez pas ailleurs. Un excellent mari, qui n'aura pas de temps à perdre en cajoleries sentimentales, mais qui sera constamment soucieux de poursuivre sa route en avant. Cette pensée domine sa vie publique et privée. Préparez-vous à ne fréquenter que des amis pouvant être d'une utilité quelconque.

10° *DU VERSEAU, du 20 janvier au 18 février inclusivement :*

Triez sur le volet vos amis, avant d'épouser cet homme. Sa personnalité est habitée par un génie étrange, toujours en avance sur son temps. Avec beaucoup de tact, vous arriverez à le mettre en adoration devant vous, mais n'oubliez jamais que vous êtes pour lui l'associé à l'esprit pratique.

11° *DES POISSONS, du 19 février au 20 mars inclusivement :*

Celui-ci est en besoin constant de sympathie, de compréhension et d'encouragements. C'est le type du rêveur. La femme de M. Poissons fera bien de garder son emploi après son mariage, si son mari n'a pas des revenus personnels. C'est un amoureux hors de pair, mais lorsqu'il s'agit de gagner de l'argent, ses capacités ont disparu.

Dans leur sagesse illimitée, les astrologues ont voulu laisser une période dans le vague : celle qui va du 21 décembre au 19 janvier. Ne faut-il pas laisser une part à la surprise ? Surtout s'il s'agit de renseigner les femmes...

COL ET SAC au crochet

Fournitures : Environ 100 gr. de laine; 4 fils vert d'eau ; 1 crochet de 2 mm. 1/2 de diamètre ; 2 boutons de métal pour le col ; un fermoir ; une bande de doublure pour le sac de 27 cm. de largeur sur 50 cm. de hauteur ; une aiguille et soie à coudre.

Description du modèle : col. Ce col arrondi s'exécute en une sorte de grille de fantaisie faite au moyen de brides, de mailles en l'air et de mailles serrées ordinaires. Des rayons, partant du côté du pied du col, vont, en s'élargissant, jusqu'au bord extérieur du col. Ils sont traversés de lignes circulaires. Rayons et lignes circulaires sont entièrement recouverts de mailles serrées. Deux boutons de fantaisie simulent la fermeture qui est obtenue avec une cordelière roulée que l'on noue.

Points employés. Brides : 1 jeté ; piquer le crochet ; 1 jeté ; tirer le fil ; 1 jeté ; glisser d'un seul trait les deux boucles du crochet.

Mailles serrées de côtes (sac). Se font comme les précédentes, mais en piquant le crochet sous le brin arrière des mailles serrées du rang précédent, pour laisser une côte apparente.

Exécution : col. Commencer par l'intérieur. Faire une chaînette de 95 m. en l'air (ou plus si votre tour d'encolure l'exige).

Premier rang. Faire une bride dans la 5e avant-dernière maille en l'air exécutée ; 2 m. en l'air ; passer un point du rang de base ; faire une bride dans le point suivant, etc... On doit avoir 46 grilles si l'on a monté le nombre de mailles de chaînettes indiqué au début. Faire 1 m. en l'air pour tourner.

Deuxième rang. Revenir en faisant 2 m. serrées à cheval sur les 2 m. en l'air qui séparent chacune des brides du 1er rang. Faire 5 m. en l'air pour tourner.

Troisième rang. Faire une bride sur chaque bride du rang précédent et 2 m. en l'air entre. Faire 1 m. en l'air pour tourner.

Quatrième rang. Faire trois mailles serrées à cheval entre chaque bride. Faire 5 m. en l'air pour tourner.

Cinquième rang. Faire une bride sur chaque bride et encore 2 m. en l'air entre.

Sixième rang. Comme le quatrième.

Septième rang. Faire une bride sur chaque bride et 3 m. en l'air entre ; 1 m. en l'air pour tourner.

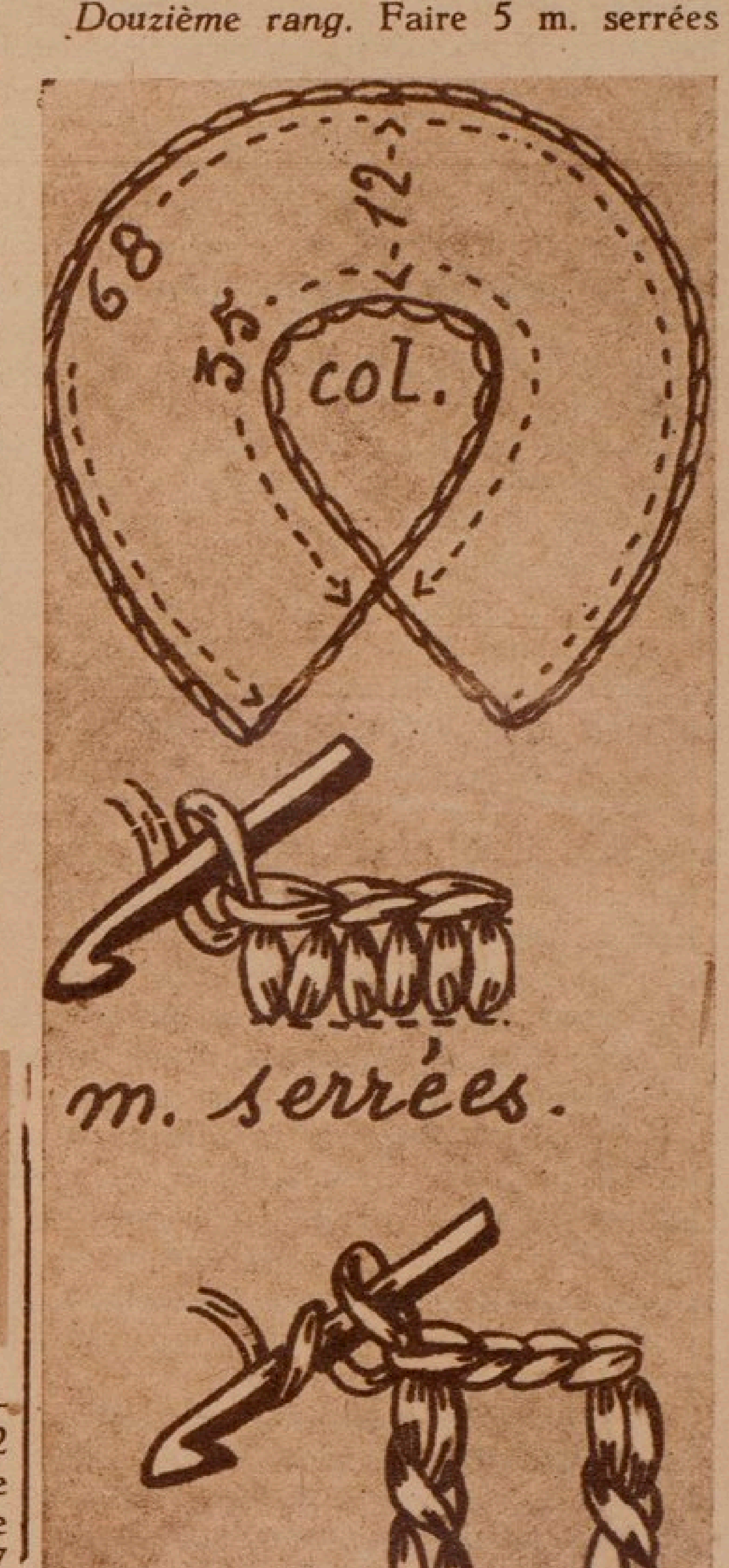
Huitième rang. Faire 4 m. serrées entre chaque bride et 5 m. en l'air pour tourner.

Neuvième rang. Comme le septième.

Dixième rang. Comme le huitième, mais faire 6 m. en l'air pour tourner.

Onzième rang. Faire une bride sur chaque bride et 4 m. en l'air entre. Faire 1 m. en l'air pour tourner.

Douzième rang. Faire 5 m. serrées entre chaque bride. Faire 6 m. en l'air pour tourner.



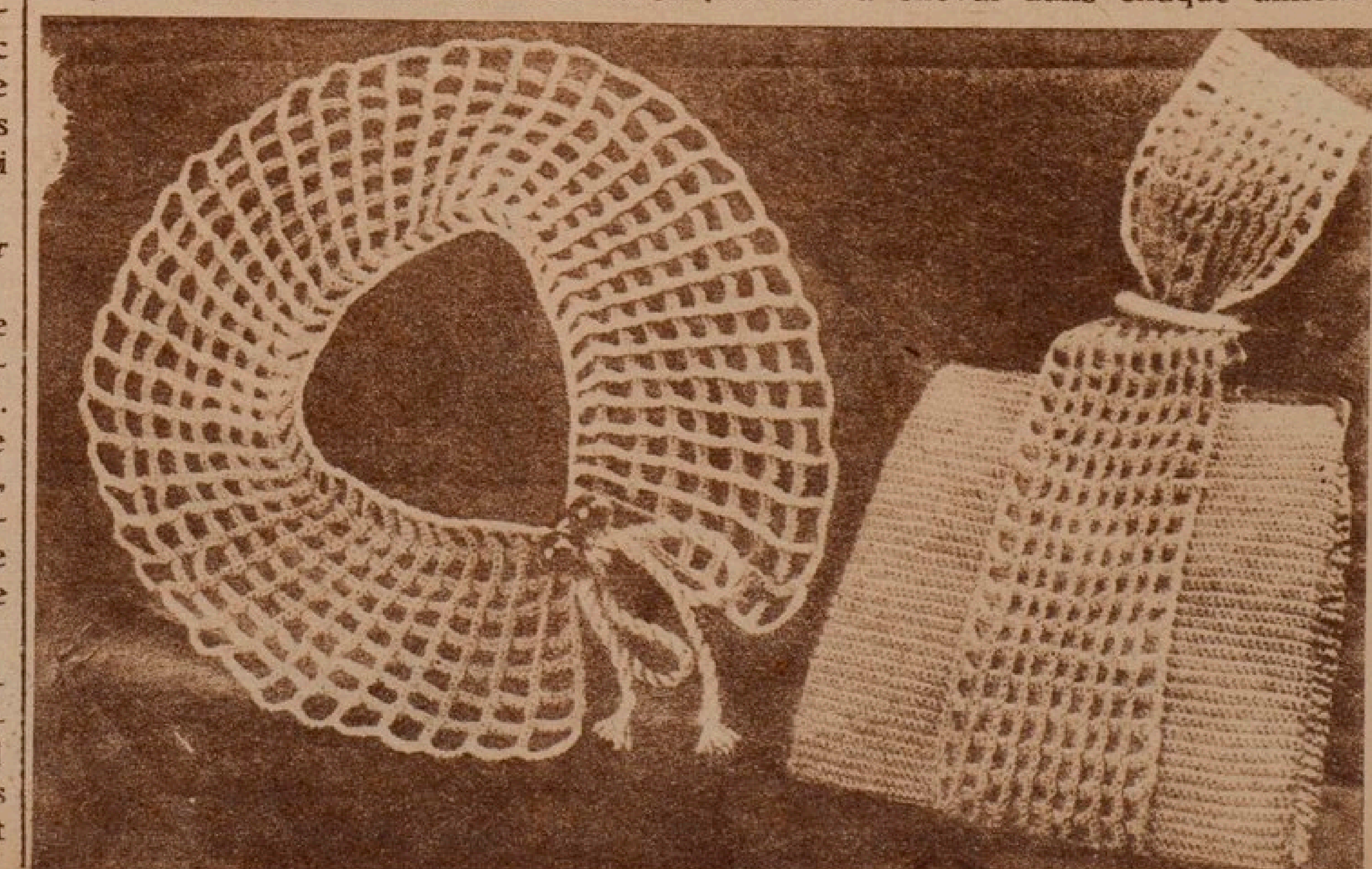
Treizième rang. Faire une bride sur chaque bride et 4 m. en l'air entre.

Quatorzième rang. Faire 5 m. serrées entre chaque bride. Faire 6 m. en l'air pour tourner.

Quinzième rang. Faire une bride sur chaque bride et 5 m. en l'air entre. Arrêter le travail circulaire et recouvrir les rayons.

Rayons. Ces rayons consistent à faire un rang de mailles serrées sur chaque ligne de brides correspondantes.

Pour chaque rayon, faire ceci : du côté de l'envers des brides, passer la laine dans le bord extérieur, un rang de mailles serrées à cheval, tout au long des brides qui forment un rayon entre le bord extérieur du col et le pied du col. Couper la laine à chaque rayon. Quand tous les rayons auront été recouverts, faire un nettoyage général de mailles serrées en dissimulant les brins de laine dans le travail. Au cours de ce dernier tour, faire 6 m. serrées à cheval dans chaque anneau.



Conseils à mes nièces...

Nièce « Zora »

Oui, je connais très bien votre langue. Votre lettre m'a fait grand plaisir. Pourquoi ne voulez-vous pas travailler ? Votre frère a raison. Vous êtes en âge d'avoir une occupation quelconque et votre contribution au budget familial ne pourrait que faciliter les choses. Passer vos journées à ne rien faire n'est pas la solution idéale. Remuez-vous, vous vous sentirez immédiatement renaître. Vous ne pouvez pas savoir combien le travail transforme...

Nièce « Boutonneuse »

Allez tout de suite consulter un spécialiste. Ne vous amusez pas à presser ces petits boutons, vous ne feriez qu'étendre ce mal. Je vous conseille de ne pas manger des salaisons, des mets épicés, des conserves, des aliments trop riches en graisse, sauces, etc... Buvez des jus de fruits en abondance. Un jus de tomates, pris avant les repas, vous fortifiera. Le lait ne peut pas vous faire du mal, buvez-en donc, puisque vous l'aimez tant.

Nièce « Girouette »

Vous avez choisi votre pseudonyme avec beaucoup d'intelligence. Qu'une femme aime un homme, c'est normal ; deux, c'est parfois possible; mais trois... Vous vous prétendez follement éprise des trois ? Ce n'est pas possible, voyons ! Vous ne savez lequel épouser ? Aucun de ces jeunes gens ne pourrait être votre mari, puisque vous les aimez tous également. Et comme vous ne pouvez tout de même pas épouser les trois, je vous conseille de les laisser tomber et d'attendre l'amour avec un grand A.

Nièce « Je donne ma vie pour les belles toilettes »

Les couleurs à la mode seront, cet hiver, le bleu drapeau, également appelé bleu de France, le lie de vin, le rouille, le jaune canari, le bleu ciel, le vert pistache. Le pétrole, le gris-vert et le fuchsia ne seront plus portés. Les renards argentés sont plus que jamais à la mode. N'hésitez donc pas à porter les vôtres.

Nièce « Belle ou laide ? »

Vous faites, à tort d'ailleurs, des complexes d'infériorité. Vous n'êtes certes pas d'une grande beauté, quoique vous ayez des traits d'une extraordinaire régularité. Je trouve que votre défaut est de ne pas savoir vous mettre en valeur. Maquillez-vous légèrement, votre coiffure est bonne, mais je n'aime pas votre façon de vous habiller. Portez des robettes simples, vous serez charmante.

Nièce « Charlette »

Vous êtes sur la bonne voie. Il est impossible de ne pas maigrir quand on fait de la gymnastique. Mangez bien, mais abstenez-vous des pâtes, des féculents et des douceurs. Une coiffure floue vous irait. Mais si vous m'envoyez votre photo, je pourrais vous conseiller plus efficacement.

Nièce « Fiancée d'avril » (Palestine)

Vous pouvez prélever une somme sur votre budget et vous faire une belle toilette bleu de France en lainage. Ayez un trousseau simple: une demi-douzaine de chemises, chemises de nuit, etc., trois déshabillés suffisent. Vous pouvez même en diminuer le nombre. La guerre a supprimé tous ces « chichis ». Pour vos lèvres, adoptez un rouge à lèvres « naturel ». A votre place, je me farderais discrètement.

Nièce « Méhala »

Les poils avec la recette donnée blanchissent à la longue mais ne tombent pas complètement. Mais l'épilation électrique les fera disparaître.

Neveu « F. B. d'Alexandrie »

L'huile de ricin désodorisée supprimera vos pellicules. Employez comme shampooing trois jaunes d'œuf battus avec une cuillerée à café de rhum. Evitez le savon. Vous ne me dites pas la mesure de votre taille. Comment puis-je vous donner votre poids exact ?

Nièce « Mery blonde »

Vous ne me dites pas la nature de ces boutons sur votre visage. Ce sont peut-être des « boutons de jeunesse » et alors ils disparaissent avec le temps. Mais peut-être faudrait-il consulter un docteur, car ces boutons indiquent un mauvais état de santé. Sinon, employez l'alcool camphré 2-3 fois par semaine.

Nièce « Blondine H. »

Ce livre s'appelle « The Girl's Own Book ». Pour 1 m. 50, vous devriez peser 51 kilos. Vous êtes maigre ; mais comme vous êtes en pleine période de développement, ne vous inquiétez pas. Non, cette artiste dont vous parlez n'est pas morte.

Neveu « L. Mouco »

Quel est le mauvais plaisant qui a osé ainsi téléphoner à votre fiancée ? Et cette dernière devait bien peu vous aimer pour écouter le premier venu. Tâchez de lui dire que lorsqu'on aime on s'explique à deux et qu'on ne mêle jamais un tiers, surtout un quidam qui s'entoure d'un lâche anonymat. Je suis certaine que vous aimez beaucoup votre fiancée pour souffrir ainsi et vous souhaite d'avoir avec elle une ultime explication qui arrangera tout.

Nièce « Malou »

Je ne connais aucun moyen pour vous faire grandir, si ce n'est une série d'exercices d'allongation que tout professeur de culture physique pourra vous enseigner. Pour éclaircir vos cheveux, lavez-les à la camomille ; mais ce produit est bien rare, presque introuvable pour le moment. Pour la troisième question, adressez-vous à des amis français.

Nièce « Marcelle J. Moreno »

Le rôle de la femme est d'avoir un enfant, et c'est faire un véritable acte d'amour envers son mari que d'en avoir surtout pendant la guerre. Je vous souhaite donc bonne chance dans ce domaine.

Nièce « Jacqueline »

Il n'est pas étonnant qu'à 16 ans vous soyez ainsi. Ne faites pas de régime, mais de la gymnastique, car vous avez quelques kilos à perdre. Je ne puis indiquer un autre moyen d'épilation que celui que vous citez. Il va falloir recommencer toutes les semaines à moins de recourir à l'épilation électrique, trop coûteuse.

Nièce « Lise d'Alexandrie »

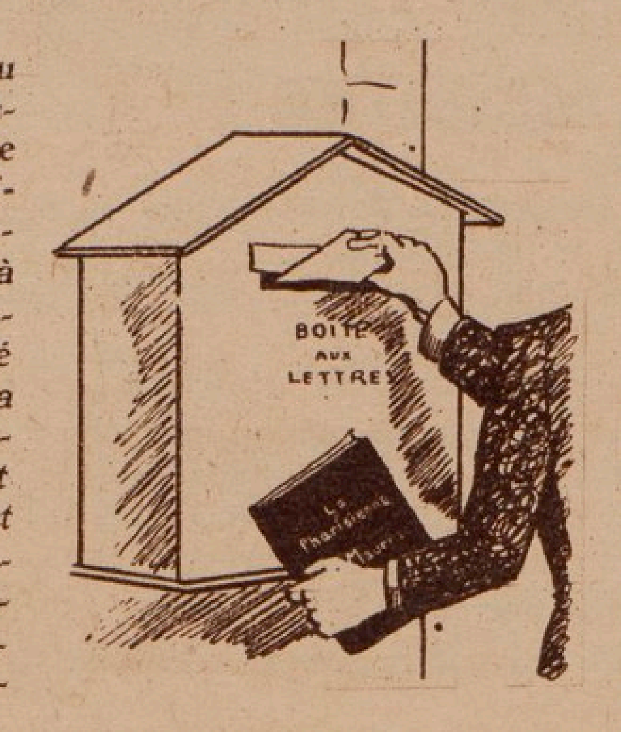
Lisez ma réponse précédente. Votre cousine devrait consulter un spécialiste de l'art capillaire. Cette chute de cheveux à son âge me paraît peu normale.

Nièce « Originale »

Ma pauvre petite, vous êtes en train de ruiner votre santé et vous finirez par avoir une terrible maladie d'estomac. Il faut absolument modérer votre gourmandise. Vous devez maigrir de 4 kilos. Je publie souvent dans cette rubrique des recettes simples qui ne vous feront pas engraisser. Pour tromper votre faim, mangez des laitues ou mâchez un chewing-gum.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine



Ma chère cousine,

Je viens de terminer la lecture du dernier Mauriac, intitulé « La Pharisienne », qui contient une étude de caractère de la meilleure veine. Brigitte Pian, femme dévote et scrupuleuse, gardant une fidélité absolue à la lettre des traditions, mais en en oubliant souvent l'esprit, d'une rigidité sévère envers tout ce qui touche à la morale et aux bonnes mœurs, impitoyable à la faiblesse d'autrui, jugeant tout de surface et n'excusant rien, est un type très courant dans notre société, dans celle d'aujourd'hui comme dans celle d'hier, comme dans toutes les sociétés, sous toutes les latitudes.

Mais quelques-uns des Pharisiens qui vivent parmi nous vont encore plus loin. Alors que Brigitte Pian agit inconsciemment et de bonne foi, ceux taillés à son image n'ont que l'ostentation de la piété et, sous le couvert d'une existence faite de principes et de règles morales, mènent une conduite parfois bien dissolue. L'héroïne de Mauriac a pour elle l'excuse d'être sévère envers elle-même avant de l'être pour les autres. Si plus tard elle faiblit — oh ! bien peu — et se laisse aller vers la fin de ses jours à une crise sentimentale aiguë, elle n'est pour rien responsable de la force d'un amour dont elle se sent envahie malgré elle.

Cette pharisienne qui s'ignore, ce juge sévère pour la faute du prochain, a tout de même le mérite d'agir suivant ce que sa consciense lui dicte. Hélas ! ceci n'est pas le cas de nos pharisiens modernes qui, sous un rigorisme apparent, cachent un cœur dur et sans pitié, qui, faisant la loi pour les autres, ne la respectent pas eux-mêmes et qui, pouvant tout se permettre, n'admettent et ne pardonnent rien de ce qui se passe autour d'eux.

Cependant, ma cousine, est-il mieux que l'indulgence et qu'un esprit compréhensif devant les erreurs ou les faiblesses du voisin, et Jean-Jacques Rousseau, je crois, n'a-t-il pas dit : « Je n'admets pas qu'un homme puisse juger un autre homme » ? C'est que nous sommes tous faits de la même pâte et pétris dans le même argile, c'est que, tous, nous pouvons, par suite de circonstances particulières, tomber dans les mêmes égarements et les mêmes fautes.

Il n'empêche, malgré tout, qu'à travers le monde, c'est-à-dire la société, il existe plus d'âmes perfides que de cœurs compatissants et, pas plus tard que dimanche dernier, au cours d'une grande réception organisée par nos amis X.., une dame, connue pour ses aventures et les dérèglements de sa jeunesse, mais aujourd'hui à l'abri, parce que riche et fêtée, s'est élevée avec véhémence contre la conduite des jeunes filles dont le seul tort est d'étaler au grand jour un esprit moderne et une grâce primesautière qu'elle taxe de légèreté et de défi public aux lois sociales.

Tel autre homme d'affaires véreux, qui faillit à plusieurs reprises connaître les murs d'un cachot et qui ne dut son salut qu'à des interventions de haut lieu, clabaudait tant et plus sur le compte d'un tout jeune qui, mal guidé et mal conseillé, avait fini par perdre sa fortune qu'il venait d'hériter de son père.

Voilà donc une sorte de pharisiens de l'espèce la plus exécrable et loin de ressembler au modèle tracé par Mauriac.

Regardons-les faire, ma cousine, laissons-les dire. Mais, au fond de nous-mêmes, ne nous soucions guère de leurs appréciations. Assistons à leur jeu comme nous le ferions au théâtre devant l'évolution des acteurs sur la scène, car, encore meilleurs comédiens que ceux-ci, ils peuvent encore mieux donner le change pour des esprits mal avertis.

Et contentons-nous de vivre, avec notre saine morale, sans nous soucier aucunement des jugements de personnes aussi peu autorisées.

Bien affectueusement vôtre
SERGE FORZANNES

Délassons-nous

PROBLÈME POLICIER

SUICIDE OU MEURTRE ?

Il était 11 heures 15 du matin, lorsque l'inspecteur Blacker arriva au n° 16 de la rue Teesdale. Une femme éplorée se trouvait là.

— C'est effrayant, dit-elle, je vais devenir folle. Mon pauvre mari. Je l'aimais tellement, et il m'a abandonnée.

— Voyons le corps, dit l'inspecteur. Je vous interrogerai plus tard.

Le détective fut introduit dans une pièce servant de cuisine. Le policier de faction l'assura que rien n'avait été touché. Le corps était allongé sur le sol. Blacker l'examina soigneusement, mais ne releva rien de spécial. Le col du veston du mort était légèrement saupoudré d'une substance blanche.

Quelques minutes plus tard, la veuve était interrogée :

— Pouvez-vous nous indiquer un mobile qui aurait poussé votre mari à se suicider ? demanda Blacker.

— Il a été si longtemps sans travail, dit la bonne femme à travers ses larmes.

— Etait-il démoralisé ces derniers temps ?

— Oui. Il avait manifesté à plus d'une reprise son désir d'en finir avec cette existence, mais je n'ai jamais songé à prendre ces paroles en considération. Tom a toujours eu une nature faible. Mais ce matin il était de très bonne humeur.

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ensemble ?

— Oui.

— Et ensuite, qu'est-il arrivé ?

— Tom m'a demandé de lui faire une tarte pour dîner. Il a toujours aimé les tartes. « Très bien, mon homme », dis-je. Et je m'en allai faire le marché. J'achetai des pommes, de la farine, du sucre, etc. J'avais laissé Tom à la cuisine, en train de lire les journaux.

— Et alors ?

— Quand je revins à la maison, la porte de la cuisine était fermée. J'appelai mon mari : « As-tu trouvé du travail ? » « Je n'en suis pas certain », me répondit-il à travers la porte, comme s'il voulait plaisanter. « Très bien, allume le four en attendant ! » criai-je. « Parfait, ma vieille », répondit Tom. Ensuite, je m'aperçus que j'avais oublié d'acheter de la margarine, et je sortis de nouveau. Quand je fus de retour, j'appelai Tom, mais n'obtins pas de réponse. Je me précipite à la cuisine et je trouve mon homme avec la tête dans le four. Les robinets du gaz étaient ouverts. Je ne réalisai pas ce qu'il avait fait. Je me précipitai vers le fourneau, fermai le gaz, dégageai mon mari, et ensuite je sortis comme une folle pour chercher un agent. Le constable que voici est arrivé et m'a dit de ne rien toucher en vous attendant. C'est tout.

— Alors, la dernière fois que vous avez vu votre mari vivant, c'est lorsqu'il est allé à la cuisine pour lire ses journaux ?

— C'est exact.

— Et vous n'avez rien touché, dans la cuisine, après avoir découvert le drame ?

— Absolument rien.

— Et que faisait cette bouteille de whisky à moitié vide, sur la table de la cuisine ?

La veuve hésita :

— C'est ma fête aujourd'hui et nous comptions boire à ma santé pendant le déjeuner. Mon mari a dû s'enivrer. Cela lui a donné probablement le courage de se suicider.

Blacker secoua la tête :

— Votre mari ne s'est pas suicidé. C'est vous qui l'avez assassiné. Vous lui avez donné la bouteille de whisky et, lorsque vous l'avez vu ivre mort, vous lui avez introduit la tête dans le four et avez ouvert le robinet à gaz.

La veuve, effondrée, avoua.

Comment Blacker était-il parvenu à établir le crime et à écarter l'hypothèse du suicide ?

SAGESSE

Si je fais du bien, je suis heureux ; si je fais du mal, j'en ai remords et souffrance. Je n'ai pas besoin d'une autre règle de vie.

Ernest Legouve

L'amour du bien a toujours été le commencement du bonheur.

Tirso de Molina

Au sein même du malheur, l'homme porte en soi une source permanente d'exquises jouissances, car il a toujours la puissance de faire le bien. Le plaisir attaché à une bonne conscience est pur ; les autres plaisirs sont très mélangés. Il est durable, quand les autres passent vite. Enfin, il est toujours à notre portée.

Victor Cousin

A faire une bonne chose, il y a en même temps bonheur et plaisir.

Franklin

GÉANTS !

Des archéologues ont découvert au cours de fouilles pratiquées près de Jubbalpore, aux Indes, un squelette d'homme mesurant plus de 10 mètres de hauteur. Autour de ce squelette gigantesque, s'en trouvaient d'autres ayant appartenu à des hommes de 2 m. 50 à 3 mètres de taille.

Les savants considèrent que ces ossements appartiennent à l'âge Miocène, qui remonte à environ 10.000 ans. C'étaient probablement des gladiateurs qui, morts au cours de combats, avaient été enterrés en un même lieu.

L'histoire ancienne et l'histoire moderne citent un certain nombre de géants célèbres, mais aucun n'a approché 10 mètres.

Gayant, le géant de Douai, était censé pouvoir atteindre, en levant la main, une poutre placée à 6 mètres du sol, ce qui représenterait une taille de 5 mètres environ. Au Guildhall de Londres, se trouvent les effigies des fameux Gog et Magog qui avaient, dit-on, 4 m. 20 de hauteur.

Pour en arriver aux temps modernes, citons le « géant de Cardiff » à qui l'on attribue une taille de 3 m. 25 et qui aurait vécu au début du siècle dernier, et parmi ceux qui vivent aujourd'hui, Montana Hank-Smith et Clifford Thompson, deux Américains qui mesurent respectivement 2 m. 35 et 2 m. 60

Des nains à côté du squelette de Jubbalpore.

EXPÉRIENCE AMUSANTE

Prenez deux verres de cristal, versez un peu d'eau dans chacun et accordez leur son jusqu'à ce qu'ils soient à l'unisson, c'est-à-dire qu'ils donnent le même ton si on les fait tinter. Placez-les assez près l'un de l'autre, posez ensuite un fil de fer courbé aux deux bouts sur l'un des deux. Si vous faites



chanter le verre sans fil de fer et en frottant le bord avec un doigt mouillé, vous verrez que le fil de fer se mettra à danser sur l'autre verre.

Cette expérience s'explique par le fait qu'un verre accordé à un certain ton se met à vibrer automatiquement s'il est soumis aux mêmes vibrations produites par un autre objet. Le fil de fer ne danse sur le second verre que parce que le verre lui-même vibre.

LA DERNIÈRE DE MARIUS

Dans un fortin isolé, en pleine brousse, Marius et Olive sont assis ; ils n'ont rien à manger.

Marius se lève et dit :

— Je vais tâcher de tuer un gibier quelconque.

Il part avec son fusil, mais ne trouve rien. Il finit par s'asseoir sur une pierre, et, soudain, il entend un bruit derrière lui. Il se retourne et aperçoit un superbe lion, qui avait pour le moins aussi faim que lui.

Marius affolé lâche son fusil et court vers le fortin. Olive ouvre la porte pour le laisser entrer, mais Marius bute et tombe. Le lion, emporté par son élan, passe par-dessus et pénètre dans le fortin.

Marius se relève, ferme la porte, et crie à Olive :

— Tiens. Mange toujours celui-là ; je vais en chercher d'autres !

SOLUTIONS

SUICIDE OU MEURTRE ?

— Un cas très simple, expliqua plus tard Blacker à son subalterne. Les traces de poudre blanche, en l'occurrence de la farine, sur le veston de la victime, prouvaient que sa femme avait touché le corps après qu'elle eût commencé à confectionner le gâteau. Si, comme elle l'a déclaré, elle était ressortie pour acheter de la margarine, il est certain qu'elle se serait nettoyé les mains. Donc, elle a menti lorsqu'elle a déclaré qu'elle n'avait plus vu son mari vivant, à partir du moment où il s'était enfermé à la cuisine avec ses journaux.

LES MOTS HISTORIQUES

Philippe II — Catherine de Médicis — Descartes — Mazarin.

LA PIÈCE DEVINÉE

Placez dans une assiette, l'une à côté de l'autre, un certain nombre de pièces différentes, d'argent ou de nickel. Annoncez alors que, les yeux bandés, vous devinerez celle des pièces qui aura été choisie par un des assistants.

Faites-vous placer un bandeau sur les yeux, tournez le dos à la table sur laquelle se trouve l'assiette contenant les pièces, et demandez à la personne qui accepte de faire l'expérience :

« Choisissez une pièce... Tenez-la entre les paumes de vos deux mains, et serrez fort. A présent... j'entre en communication télépathique avec vous... je vois la pièce... je la reconnaîtrai... Replacez-la sur l'assiette... »

Vous retirez votre bandeau... et vous reconnaissez, parmi les autres, la pièce qui a été choisie.

Comment est-ce possible ? C'est bien simple : la pièce de monnaie qui a été tenue entre les deux mains serrées se révèle, au toucher, beaucoup plus chaude que les autres, d'autant plus que la surface d'une assiette est toujours très froide.

Les phrases que vous avez prononcées lentement ont eu surtout pour résultat de faire tenir plus longtemps la pièce choisie entre les mains, et cela lui a donné le temps de se réchauffer.

DE QUI SONT CES MOTS ?

Le soleil ne se couche pas sur mes Etats.

Ce n'est pas le tout de tailler, il faut recoudre.

Je pense, donc je suis.

Ils chantent, ils paieront.

VOULEZ-VOUS VOUS FAIRE DES AMIS ?

Conseils extraits du livre « HOW TO WIN FRIENDS »

1. — **Intéressez-vous sincèrement à ceux qui vous entourent. Cela les flattera et provoquera leur sympathie.**
2. — **Au lieu de condamner les autres, tâchez de les comprendre. Votre bienveillance éveillera leur amitié.**
3. — **Discutez aussi peu que possible.**
4. — **Si une discussion s'impose, ne la menez jamais sur un ton brusque et catégorique. Respectez l'opinion des autres... et l'on respectera la vôtre.**
5. — **Si vous constatez que vous vous êtes trompé, avouez-le immédiatement.**
6. — **Soyez un bon « écouteur ». Encouragez les autres à parler d'eux-mêmes. C'est le sujet qui les intéresse le plus.**
7. — **Tâchez de vous rappeler le nom des personnes dont vous faites la connaissance et de le prononcer souvent au cours de la conversation. Le nom d'une personne est le son le plus doux à son oreille.**
8. — **Avant de passer une remarque à quelqu'un, faites-lui comprendre combien vous appréciez ses qualités. Son amour-propre sera sauvegardé et son désir de s'améliorer doublé.**
9. — **N'interrompez jamais une personne au cours de la discussion. Laissez-la vider son sac. Elle vous écoutera bien mieux après.**
10. — **Gardez le sourire. Une physionomie ouverte et joyeuse provoque instantanément la sympathie et la confiance.**

L'EXPEDIENT INFAILLIBLE



Dans un récent numéro de « Collier's », nous trouvons ce conte délicieusement humoristique que nous présentons à nos lecteurs.

Parmi les jeunes gens qui se tenaient en rang, Harry était de loin le plus élégamment habillé. Gagnant quatre-vingts dollars par semaine, il pouvait prétendre jouer les beaux Brummels. Les jeunes gens qui attendaient, devant et derrière lui, pour passer le Conseil de Révision, étaient ou bien des gosses aux moyens plus que restreints, ou bien des hommes sérieux qui ne songeaient plus à briller par l'éclat de leur aspect extérieur. Tous attendaient, avec l'impatience qui caractérise les héros, d'être admis à faire partie de la grande armée des Etats-Unis.

— A votre santé, si cela vous dit quelque chose, pensa Harry en lui-même, Vous serez servis. Ces médecins militaires vous admettent si facilement à faire partie du service armé, qu'en un clin d'œil vous vous trouverez revêtus de l'uniforme et serez mis à la torture par un sergent instructeur féroce.

Mais, par contre, Harry était certain d'être réformé. Lorsqu'il aurait montré aux médecins majors le contenu de l'enveloppe qu'il avait sous le bras, ils le reconduiraient avec des excuses.

Les recrues s'apprêtaient à passer dans la salle d'examen de la vue. Cette épreuve, Harry l'attendait avec un maximum de confiance. Sa vue était perçante comme celle d'un milan.

La semaine dernière encore, un de ses camarades qu'il avait rencontré par hasard s'était arrêté en pleine rue, bouche bée, pour contempler l'élégance impeccable de Harry.

— Tu devrais écrire une marche triomphale en l'honneur de ton costume, mon vieux, lui avait-il dit. Comme cela, tes amis t'entendront venir et se mettront au garde à vous à l'avance.

Harry répondit en riant :

— Je lui donne un peu d'air. Dans quelques jours, d'ici une semaine, je serai dans l'armée, et ma brillante garde-robe sera reléguée au fond d'une armoire obscure.

Pourtant Harry avait déjà prémédité la façon dont il pourrait se soustraire à l'appel sous les drapeaux. Aussitôt qu'il avait appris que les autorités militaires, après avoir établi qu'il n'était pas le seul soutien de sa mère, l'avaient rangé dans la catégorie 1A (mobilisables immédiatement), il s'était dit que s'il voulait y échapper il ne devait pas tarder à agir.

S'il arrivait à se faire réformer, on l'aurait laissé tranquille pour toute la durée de la guerre. La perspective de quatre-vingts dollars par semaine, avec les promesses les plus flatteuses pour l'avenir, n'étaient pas pour l'inciter à interrompre une carrière aussi brillante. Qui sait ? Pendant que les autres auraient perdu leur temps à faire la guerre, il serait peut-être devenu l'une des personnalités les plus marquantes des théâtres new-yorkais. Ceux qui veulent jouer aux héros sont libres. Ce n'est certes pas Harry qui les en empêchera. Après la guerre, ils viendront lui demander du travail, à lui, le réformé.

Son esprit prudent et en même temps éveillé lui conseilla de ne pas essayer de faire le malin avec les docteurs de l'armée. Ils étaient trop forts. Il fallait trouver quelque subterfuge à la fois parfait et inédit, aux effets immédiats. Il fallait à tout prix sauver ces quatre-vingts dollars par semaine.

Finalement, il eut un trait de génie. Fran, la délicieuse enfant qui avait été sa petite amie et qu'il avait presque abandonnée, Fran le sauverait. Naturellement, il devrait faire un effort, l'inviter à sortir, la faire pirouetter au son d'une valse lente. Mais le jeu valait la chandelle.

* * *

Le même soir, il fit irruption dans la clinique où Fran travaillait comme assistante. Elle sourit gentiment en le voyant. Très content, il se rengorgea et, avec un empressement inusité, lui demanda si elle voulait passer la soirée avec lui. Elle accepta.

Une demi-heure plus tard, les deux jeunes gens roulaient en taxi. La conversation de Harry était brillante et empressée. Il l'avait négligée depuis quelque temps, et il tenait à reprendre son ascendant sur la jeune fille. Il se rappela qu'il lui avait promis le mariage et orienta la conversation sur ce terrain.

La voiture stoppa devant l'entrée illuminée de feux multicolores de la fameuse boîte de nuit « Paradise » que tout le New-York élégant fréquentait. Le chef d'orchestre était un ami personnel de Harry. Il lui fit un accueil enthousiaste et fut plein d'amabilité pour Fran. Le maître d'hôtel s'empressa et leur donna une table tout près de la piste.

— Tu m'as vraiment manqué, ma chérie, dit Harry en essuyant une larme. Quelquefois on se quitte, comme cela, sans raison. J'en ai eu le cœur brisé.

Fran essaya de sourire, mais elle n'y parvint pas. Elle avait depuis longtemps pris son parti, et une nouvelle sympathie l'avait attirée vers un autre jeune homme :

— Je regrette, Harry. Je ne savais pas que mes relations amicales avec Teddy te faisaient tant de peine.

— Oh! éclata Harry, tu ne pourras jamais imaginer mes souffrances, reprit le jeune homme en prenant le ton d'un Othello. Tu me reprocheras d'être à mon tour sorti avec Maxine. Mais c'était tout simplement parce que je voulais t'oublier. T'oublier ? Comme si cela était une chose possible. Ce matin j'ai compris que la vie sans toi n'avait plus de sens. Je suis accouru.

Il héla au passage le garçon, commanda d'autres cocktails et reprit son discours en saisissant la main de Fran.

— Fran, ma chérie, maintenant je sais ce que aimer veut dire. Je ne peux pas vivre sans te voir, sans me délecter de ton sourire lumineux, sans entendre ta voix adorée. Ah ! soupira-t-il. Si je n'étais pas mobilisé, nous pourrions tout recommencer, vivre ensemble, heureux, mariés...

Il poussa un autre soupir profond, désespéré. Fran ne répondit pas tout de suite. Ses beaux yeux se remplirent de tristesse. Et, finalement, elle parla, d'une voix douce :

— Je ne savais pas que tu avais été appelé, Harry. Je sais ce que cela veut dire pour toi.

Il eut toutes les peines du monde à cacher sa joie. Il avait mené sa candide compagne là où il avait voulu. Maintenant, il s'agissait de jouer serré.

Il allait faire son devoir avec la meilleure bonne volonté, dit-il. Mais... mais voilà : sa santé n'était pas parfaite. Il n'était pas en forme. Devenir soldat, défendre sa patrie était l'ambition de sa vie, mais ce vieux malaise avait donné des signes de retour. Il avait vu un médecin qui lui avait conseillé de boire un peu moins.

Maintenant, il allait être mobilisé. De nouveau la séparation, sans compter la dureté de la vie militaire avec une santé tellement précaire ! Et sa situation ! Il allait devoir tout abandonner. Tant d'années d'efforts, de peine, avant de parvenir à faire reconnaître son talent de compositeur ! Une fois dans l'armée, ils ne pourraient plus se revoir.

— Nous n'y pouvons rien, dit Fran avec résignation. Par les temps qui courent, nous n'avons pas le droit de choisir le genre de vie qui nous convient le mieux.

Les yeux de Fran étaient remplis de larmes. Il sentit qu'il fallait asséner le grand coup.

— J'ai une idée, dit-il en se frappant le front, comme s'il venait de penser à la chose pour la première fois. Il n'y a aucune raison pour que nous soyons obligés d'endurer toutes ces souffrances. Ces médecins militaires vous examinent en vitesse et vous déclarent en parfaite santé avec une désinvolture par trop facile. Si je leur expose mes troubles de l'estomac, ils ne voudront même pas m'entendre. Mais si je pouvais leur montrer une radiographie, alors ils seraient obligés de me déclarer inapte au service militaire.

Elle ne saisit pas au vol l'insinuation de Harry. Dans le taxi qui les ramenait, il acheva d'exposer son plan : « Tout ce que tu as à faire, ma chérie, c'est de me procurer une de ces radiographies qui traînent dans les tiroirs de ton bureau. Lorsque les majors verront que j'ai, par exemple, un ulcère à l'estomac, ils me réformeront. Tu vois, ma chérie, notre bonheur dépend d'une radiographie. »

* * *

Et maintenant, sur le point de subir l'examen, il serrait la précieuse plaque sous son bras. Il passa avec succès toutes les auscultations particulières : vue, membres, pieds, etc. Quelques jeunes gens furent refusés, mais il n'était pas parmi eux. Finalement, il s'approcha du médecin-chef, qui l'examina longuement.

— Rhabillez-vous, dit l'officier.

— Docteur, je ne voudrais pas vous déranger, dit Harry avec assurance, mais mon médecin m'a recommandé de vous montrer cette radiographie.

Le major était un petit homme chauve, avec une barbiche. Harry pensa que ce serait un plaisir de rouler un individu à l'aspect aussi ridicule. Mais il crut préférable d'ajouter d'une voix aussi triste que possible :

— Tant pis, je ferai mon devoir à l'arrière. L'armée a besoin seulement d'hommes cent pour cent sains. Patience! J'aurais tant voulu faire mon devoir !

Le major examina longuement la radiographie. On voyait qu'il était très impressionné. Finalement, il fit un signe de tête.

— Il vaut mieux que vous vous habilliez, dit-il. Vous allez être transporté à l'hôpital, en ambulance.

Harry le regarda avec étonnement :

— Hôpital ? Ambulance ? Etes-vous fou? (Sa voix tremblait). Ah! j'ai compris, vous voulez me faire subir une autre radiographie. Je ne le supporterai pas, docteur, je vous préviens. J'en mourrai. Vous n'avez que faire d'un homme qui se trouve dans mon état.

Les lèvres du médecin se fendirent en un sourire rassurant :

— J'ai fait une mention spéciale de votre état. Là-bas, au camp, vous serez l'objet des soins les plus affectueux et d'un intérêt particulier. Voyez-vous, parmi tous les hommes que nous avons examinés, vous êtes la première recrue qui attend un bébé le mois prochain...



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 12 AU DIMANCHE 18 OCTOBRE

UNITED ARTISTS présente *Une Réalisation Magistrale*

Douglas FAIRBANKS Jr. * *Ruth* WARRICK * *Akim* TAMIROFF

dans

THE CORSICAN BROTHERS

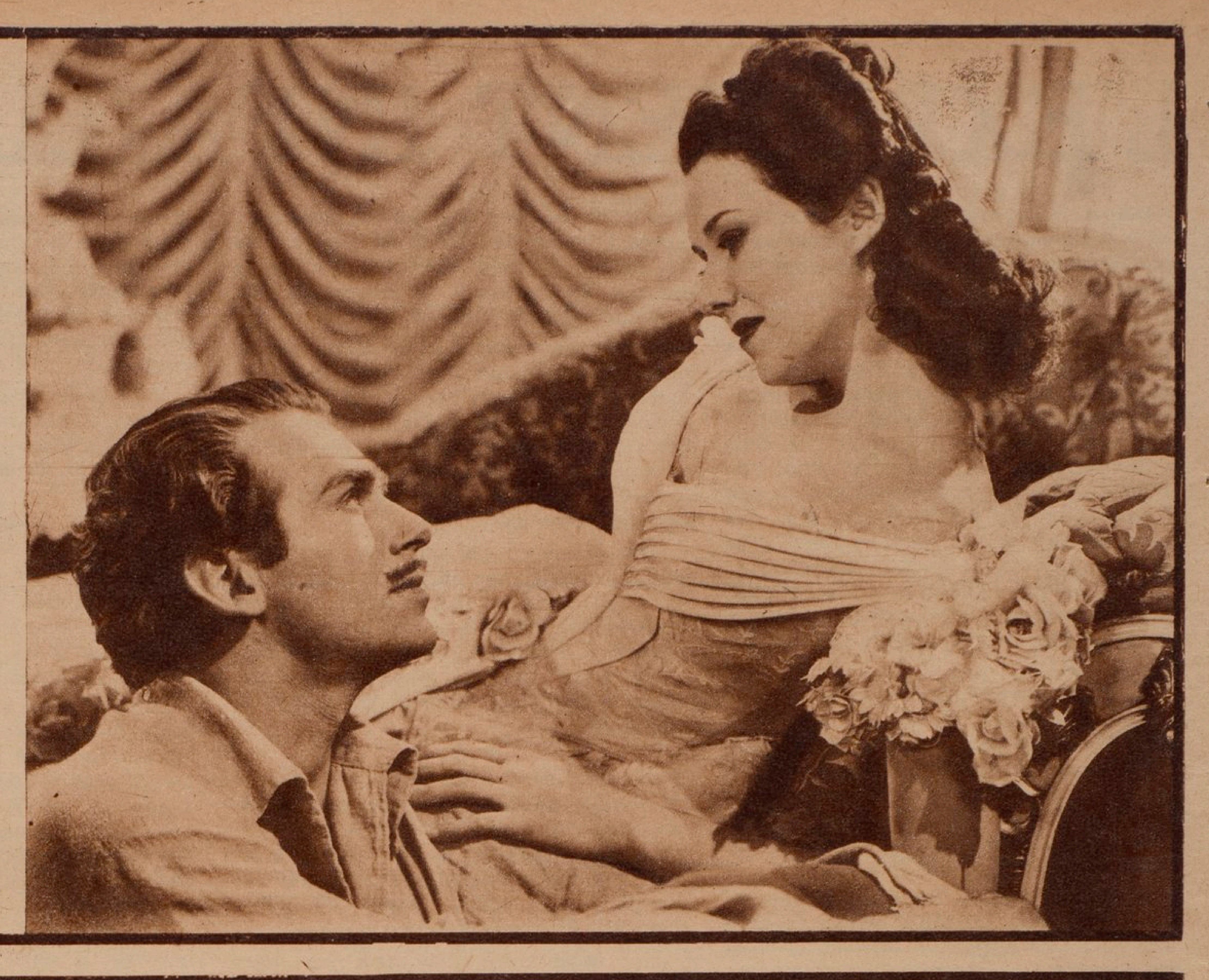


Une réalisation prodigieuse tirée de l'œuvre la plus fascinante d'Alexandre Dumas !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, UNITED NEWSREEL
arrivé par avion

A l'occasion de la Semaine de Baïram

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.





Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

2ème SEMAINE. DU LUNDI 12 AU DIMANCHE 18 OCTOBRE

WARNER BROS. présente

Erroll FLYNN * *Olivia* DE HAVILLAND

dans

THEY DIED WITH THEIR BOOTS ON

Une grandiose épopée. La page la plus glorieuse, la plus héroïque de l'Histoire des Etats-Unis !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 13 AU LUNDI 19 OCTOBRE

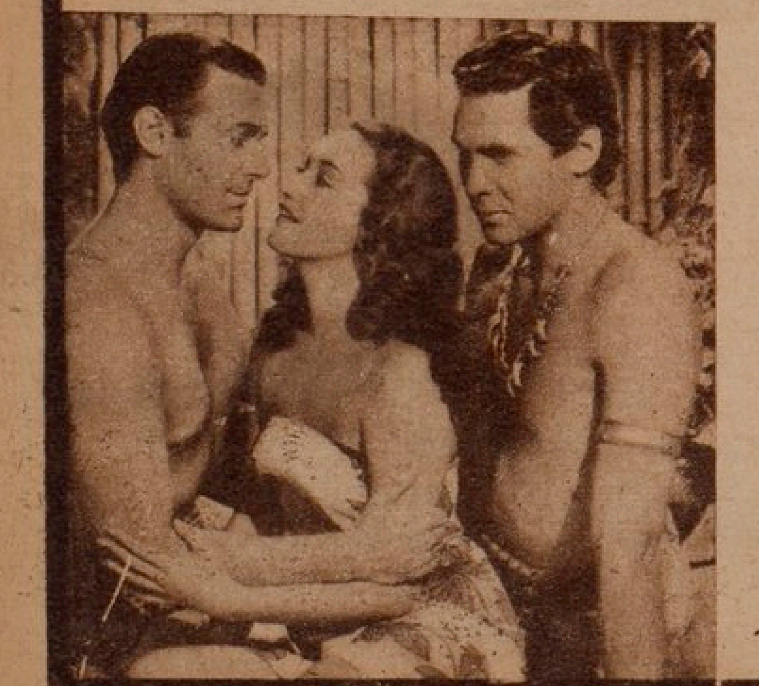
A l'occasion des Fêtes Paramount Pictures présente

Dorothy LAMOUR * *Jon* HALL

dans

ALOMA OF THE SOUTH SEAS

EN TECHNICOLOR



Le PLUS BEAU des ROMANS EXOTIQUES... FORMIDABLE en TECHNICOLOR !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.

